

L'ÉCRAN

NOËL

français

N° 284.

48 PAGES

50
FRANCS



Jean Image a imaginé une suite aux Aventures du Petit Poucet, de Charles Perrault. Jeannot l'intépide est le charmant Poucet de ce demi-siècle, c'est aussi le premier dessin animé français de long métrage en couleurs. En dernière page de L'Ecran français, vous verrez quelques images de Jeannot l'intépide, une belle réalisation des techniciens français du dessin animé.

(Photo Ciné-Sélection.)



Le texte intégral de la célèbre émission radiophonique d'André GILLOIS :
Qui êtes-vous... DANIÈLE DELORME ?

JAN

★ Chapelier de grande classe



- « FRASQUE ». Bourrelet très coiffant. Calotte à piqûres. Très seyant.
- ◆ GRACIEUSEMENT 45 Photographies, réunies en une plaquette de 24 pages et reproduisant les plus beaux Chapeaux JAN, vous seront expédiées sur simple demande. Hâtez-vous, le tirage est limité.

14, rue de Rome PARIS et 10, rue Paradis MARSEILLE

COIFFURES NOUVELLES
PIERRE & CHRISTIAN
"Faubourg Saint-Honoré"



- LA COIFFURE D'AUJOURD'HUI adaptée à votre visage par PIERRE et CHRISTIAN, les coiffeurs en vogue du Faubourg Saint-Honoré.
- PERMANENTE « LANOLINE » donnant les volutes de la coiffure moderne.
- A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage). ANJOU 26-09.
A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VELEZ

NAHMIAS

VOUS TROUVEREZ dans ce numéro :



- La célèbre émission radiophonique d'André Gillois, « Qui êtes-vous ?... », Danièle Delorme, page 5.
- Michel Auclair, sans fond de teint, un reportage de Bob Bergut et P.-H. Martin, page 9.
- Fernandel dit : « Attention ! explosion de rire », page 12.
- Luis Bunuel, hôte d'honneur des « Mardis de L'Ecran », page 14.
- Le donda... le dondadè... Le Don d'Adèle, page 19.
- Voulez-vous jouer au petit train ? supplément gratuit au catalogue d'étrennes, page 24.
- Pierre Brasseur est d'un port à l'autre, Maître après Dieu (page 26)... mais il retourne sous les tropiques, car il est aussi « L'Homme de la Jamaïque », page 33.
- Bibi Fricotin se trouvera page 29.
- La vie amoureuse des grands séducteurs de l'écran. Cette semaine : James Steward, l'éternel timide, page 31.
- Maman ne m'abandonne pas », c'est le thème du dernier film de Maurice Cloche « Né de père inconnu », page 36.
- Notre page de dessins humoristiques : Production Distribution Père Noël and Co (S.A.R.L.), page 37.
- Une nouvelle chanson de Jacques Prévert et Joseph Kosma, chantée par Yves Montand : « Compagnons des mauvais jours », page 39.
- Le film magistral d'Igor Savtchenko, « Le Troisième Coup », vous est intégralement raconté en images, page 42.
- Et toutes nos rubriques habituelles : Les films de la semaine, les Ciné-Clubs, la Mode, etc.

8076

Joyeux Noël



LA fête de la Nativité revêt, au cinéma, des aspects différents, mais avec les mêmes décors traditionnels : sapin, bonhomme céleste, houx, bûche, cheminée, souliers qui attendent, jouets rutilants, bougies étincelantes, mines réjouies, cadeaux emballés, chants liturgiques, neige à croquer, messe de minuit, santons de Provence, étoiles du Berger ou non... sur ce fond de décor brossé (au pochoir) sur la toile de la tradition, le cinéma du vingtième siècle fait évoluer des personnages aussi vieux que la trogne du bonhomme Noël avec pour fond sonore une musique à clochettes... Bing Crosby chantant *White Christmas*, par exemple.

Pas de Christmas anglais sans punch, sans chants d'enfants dans une cour enneigée. Le cinéma ignore (ce jour-là seulement), les brouillards et les docks.

Pas de Christmas américain sans neige ensevelissant une

voiture dans une rue de Washington, sans gosse costumé en cow-boy. La caméra, à Hollywood, ignore le climat. Les rues de Los Angeles sont ensoleillées le 25 décembre, mais on vend des cartes postales où des pin-up girls se roulent dans une neige de pacotille.

La France respecte les traditions de Noël, mais si la caméra s'ingénie à filmer le réveillon, elle oublie consciencieusement ceux pour qui Noël est un jour sombre (hormis cette scène de *La Grande Illusion*, où Jean Gabin compose une crèche de fortune).

Noël au cinéma n'est pas toujours un Noël de chez nous. Mais, assurément, le soir de Noël, un grand nombre de lecteurs de *L'Ecran Français* feront comme moi : ils iront... au cinéma.

Pierre CHATELIN.



Le film d'Ariane IL EST VIVANT...

SAVEZ-VOUS la pertinente remarque que m'inspirent mes astucieuses cornes, à l'approche de l'an nouveau ? C'est celle-ci : le cinéma français est vivant. Cela peut vous paraître tout bête, et je vous entends déjà dire que le Minotaure ne s'est pas foulé...

Foulé ou pas, je maintiens : et j'insinue même que s'il est vivant, notre cinéma, cela n'est peut-être pas aussi simple que cela en a l'air. C'est parce que le peuple de France défend son cinéma, et aujourd'hui plus que jamais.

Si le cinéma français est vivant, c'est aussi parce qu'il a su dominer les forces de désagrégation qui le minaient.

Le public ne désire pas voir des films heurtant sa sensibilité. S'il se détourne des films américains, ce n'est pas par chauvinisme : mais parce que leur contenu lui paraît rebutant. Et s'il défend le cinéma français, c'est parce que les films français lui plaisent.

Or on voyait s'étaler, il n'y a pas si longtemps, dans certains de nos films, un prétendu « réalisme » noir, présentant la vie comme uniformément absurde et accablante, bref donnant de la réalité une image tout à fait déformée.

Au début de l'année, ont paru deux films noirs, réalisés non sans talent : *Manèges*, d'Yves Allégret, et *Un homme marche dans la ville*, de Pagliaro.

Confirmant des expériences précédentes, leur exploitation a été loin de répondre à ce qu'en attendaient leurs producteurs. Et l'avenir du film noir semble bien compromis.

Il reste à des réalisateurs comme Yves Allégret et Pagliaro à se tourner vers un réalisme véritable, qui montrera l'importante part de lutte et d'espoir que contient la vie : le cinéma français en sortira renforcé.

BEAUCOUP de films n'ont d'autre prétention que de distraire : ne demandons pas plus à la fantaisie qui les anime. Remarquons toutefois que la proportion de tels films est fort importante, cette année, et qu'elle l'est sans doute un peu trop. Certes, jamais les gens n'ont eu autant besoin de distractions ; mais pourquoi n'aimeraient-ils pas que certaines soient plus consistantes ?

Toujours est-il que, parmi *La Voyageuse inattendue*, *Nous irons à Paris*, *Le 84 part*

en vacances, *Le Trésor des Pieds Nickelés*, *L'Inconnue n° 13*, *Miquette et sa mère*, *La Valse de Paris*, *Le Tampon du capiston*, *La Patronne*, *Véronique*, *La Dame de chez Maxim's*, *Ma Pomme*, *Méfiez-vous des blondes*, *Le Gang des tractions arrière*, *Fusillé à l'aube* — et j'en oublie — il y a de bonnes réussites.

AVEC plus de sérieux, et parfois avec le plus grand talent, des histoires de toutes sortes sont racontées par *La Marie du port*, *Julie de Carnéilhan*, *Les Derniers Jours de Pompéi*, *La Belle que voilà*, *Mademoiselle de la Ferté*, *L'Ingénue libertine*, *Plus de vacances pour le Bon Dieu*, *Lady Paname*, *Singalla*, *Au Petit Zouave*, *Les Anciens de Saint-Loup*, *Chéri*, *La Ronde*, *Souvenirs perdus*, etc.

En général, on peut leur reprocher de ne pas serrer d'assez près les problèmes actuels, ceux qui nous préoccupent le plus aujourd'hui : chacun sait d'ailleurs que la censure — ou la crainte de la censure — y est pour beaucoup.

La Souricière, de Calef, *Rendez-vous avec la chance*, de Reinert, *Trois Télégrammes*, de Decoin, touchent de plus près à la vie quotidienne : n'est-ce pas pour cela qu'ils ont la faveur d'un grand nombre ?

Il faut mettre à part *Le Grand Rendez-Vous* où, dans un film plus discuté, le réalisateur de *La Bataille de l'eau lourde* montre son habileté coutumière ; *Ballerina*, qui est un film de danse, et *Orphée*, qui est un film de Jean Cocteau.

LE peloton de tête, à mon avis, c'est celui qui est formé par *Justice est faite*, *Dieu a besoin des hommes*, *La Vie commence demain*.

Ce sont des films humains, profonds, apportant un enrichissement à nos réflexions de chaque jour (et cela même si on n'en approuve pas tel ou tel passage).

La Vie commence demain marque l'horreur de la guerre et le violent désir de paix qui sont si vifs parmi nos cinéastes. On les retrouve d'ailleurs dans des films aussi différents que *Au revoir, M. Crocq*, de Pierre Billon, et *Adémaï au poteau frontière*, de Paul Colline.

Malgré la censure, on les retrouvera de plus en plus.

LE MINOTAURE.



Voici, dans le cadre de la célèbre série d'émissions d'ANDRÉ GILLOIS, la sténo intégrale de :

Qui êtes-vous DANIELLE DELORME ?

Nous devons à l'obligeance d'André Gillois de pouvoir désormais publier la sténographie de celles de ses émissions consacrées aux artistes dans sa célèbre série des « Qui êtes-vous ? »

Pour ce « jeu psychologique », comme André Gillois se plaît lui-même à l'appeler, Danielle Delorme a subi les feux croisés : outre de Gillois lui-même, d'une physionomiste (qui étudie le caractère d'après les traits du visage) : Mme Catherine Gris ; de deux médecins : les docteurs Martin et Jean Guyot et de trois hommes de lettres et journalistes : Maurice Clavel, Jean-Pierre Morphé et Emmanuel Berl.

Nous publierons prochainement les « interrogatoires » de Simone Signoret et Simone Renant.

André GILLOIS

Danielle Delorme, vous inaugurez notre nouvelle série de « Qui êtes-vous ? », et du même coup, vous allez servir de cobaye à mes nouveaux collaborateurs. Et tout d'abord à Catherine Gris, spécialiste de la physionomie, qui va décrire votre visage, ce qui serait bien inutile, car tout le monde le connaît, mais qui va le décrire pour en tirer tout de suite des conclusions sur votre caractère. Catherine Gris, je vous livre Danielle Delorme.

Catherine GRIS

Danielle Delorme a un petit visage qui s'apparente à celui du chat, sauf que ses yeux sont fonceés. Elle a énormément de charme, mais sous son air ingénu, elle est certainement beaucoup plus avertie qu'elle n'en a l'air. Ce qui frappe le plus dans son visage, ce sont ses yeux. Ils sont bruns, ils sont surmontés de sourcils épais à la racine, qui s'effilent très légèrement vers les tempes.

André GILLOIS

Qu'est-ce que cela veut dire, ça ?

Catherine GRIS

Eh bien ! pour moi, ils me signalent un tempérament ardent, passionné, émotif, spontané, ingénu, entêté et susceptible. Son nez est court, épais, l'arête est large, les narines sont mobiles, frémissantes. C'est encore un signe de passion. C'est aussi un signe de ténacité, d'une tendance à la jalousie, de colère prompte et d'un esprit casse-cou.

André GILLOIS

Danielle Delorme n'a pas l'air tout à fait d'accord. Enfin, on verra tout à l'heure.

Catherine GRIS

La bouche est d'un tracé enfantin ; elle est celle d'une petite fille boudoise. La lèvre supérieure est assez mince ; la lèvre inférieure plus épaisse vers le milieu. Les commissures de la bouche sont relevées. C'est une marque d'optimisme qui rachète un peu le côté

inquiet, et inquiétant même du visage de Danielle Delorme, bien qu'elle me regarde comme ça. Les pommettes sont hautes et larges. C'est un signe d'opiniâtreté et d'humeur farouche. Les oreilles, sous les cheveux — je les ai vues, je les regarde — elles sont assez grandes. Le haut est légèrement écarté du crâne. Encore un indice de tempérament querelleur.

André GILLOIS

Qu'est-ce que nous allons apprendre tout à l'heure !...

Emmanuel BERL

Oui, ça va mal.

Catherine GRIS

Tout au plus, qu'elle doit être vindicative.

André GILLOIS

Jusqu'ici elle n'a rien dit.



Catherine GRIS

Cette timidité apparente me semble cacher une volonté de fer. Je pense que c'est un de ces petits êtres qui n'ont l'air de rien, timorés, gentils. Et puis, tout d'un coup, on les retrouve en haut de la tour Eiffel, en train de faire toutes sortes d'exercices casse-cou.

André GILLOIS

Bon. Est-ce que vous avez quelque chose à ajouter ? Je ne dirai pas comme Ronsard : ou plus bas si bon te semble ; mais enfin, vous en étiez arrivée à la bouche.



Catherine GRIS

La bouche. Nous voyons une ombre très légère, un petit duvet sur sa lèvre supérieure. Cela prouve qu'elle a un tempérament passionné.

André GILLOIS

On trouve la passion à tous les coins.

Catherine GRIS

Absolument. Je trouve qu'elle est instinctive et qu'elle est dominée par ses sentiments, bons ou mauvais. Son menton est pointu. Cela corrobore ce que je disais tout à l'heure : ingénuité, mais... astuce.

André GILLOIS

Bon. Eh bien ! maintenant, Danièle Delorme, je vais vous poser tout de même un certain nombre de questions. Et, d'abord, quel âge avez-vous ?

Danièle DELORME

Je vais avoir 24 ans dans deux jours.

André GILLOIS

24 ans. Et vous êtes mariée ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS

Vous avez un enfant ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS

Je voudrais savoir quel a été votre début au théâtre.

Danièle DELORME

J'ai joué *Poils de Carotte* au théâtre dans la troupe Claude Dauphin, au théâtre du casino de Cannes en... Je ne me rappelle plus exactement la date.

André GILLOIS

En 1942, moi je me le rappelle.

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS

Alors, votre premier film ?

Danièle DELORME

C'était *Félicie Nanteuil*, avec Micheline Presles.

André GILLOIS

Alors, une question plus difficile : pourquoi jouez-vous la comédie ?

Danièle DELORME

Oui, c'est très difficile. J'aime ça. Mais alors, pourquoi j'aime ça ? Parce que... je ne sais pas, ça me donne la possibilité d'exprimer des tas de trucs qu'en temps ordinaire, je n'oserais pas exprimer ; parce qu'il ne s'agit pas de moi, il s'agit de quelqu'un d'autre.

André GILLOIS

Bon. Eh bien ! écoutez, maintenant que j'ai servi de boute-en-train, si j'ose dire, je vais vous demander à chacun d'entre vous, l'un après l'autre, de poser les questions qui vous intéressent, relatives à Danièle Delorme. Voyons Jean-Pierre Morphe...

J.-P. MORPHE

Vous dites que vous êtes contente, au fond, de jouer la comédie parce que cela vous permet de faire apparaître des « tas de trucs » qui n'oseraient pas sortir autrement. Et vous dites en même temps que vous êtes abandonnée quand vous jouez, que vous n'êtes pas tout extérieure à votre jeu. Il faut donc croire que les personnages que vous jouez correspondent à une nature assez profonde. Vous êtes contente qu'ils soient le véhicule de vous-même ?

Danièle DELORME

Oui. Etant donné ce que dit Mme Delorme, de sa position en quelque sorte, par rapport à elle-

André GILLOIS

Est-ce que, lorsque vous jouez, vous vous abandonnez complètement, ou est-ce que vous restez quelque peu spectatrice ?

Danièle DELORME

Oh non ! je ne suis pas spectatrice du tout. Ça, c'est plutôt gênant.

André GILLOIS

Etes-vous bouleversée pour des riens, ou n'êtes-vous troublée que par des événements graves ?

Danièle DELORME

Je suis bouleversée pour des riens.

André GILLOIS

Faites-vous ce que vous avez à faire tout de suite, ou avez-vous tendance à remettre à plus tard ?

Danièle DELORME

Oh ! je le fais tout de suite.

André GILLOIS

Achiez-vous toujours ce que vous avez commencé ?

Danièle DELORME

Ben... oui, en pratique, oui.

André GILLOIS

Etes-vous méticuleuse ?

Danièle DELORME

Ah ! pas du tout.

André GILLOIS

Etes-vous combative ou redoutez-vous les disputes ?

Danièle DELORME

Les deux : c'est-à-dire que je suis très combative ; seulement, quand il y a des disputes, cela m'émotionne, alors, j'ai un peu peur, parce que je ne suis pas tellement courageuse.

André GILLOIS

Est-ce que vous prêtez volontiers vos affaires ?

Danièle DELORME

C'est un gag de me poser cette question-là ! Oui...

André GILLOIS

Est-ce que vous aimez le luxe ?

Danièle DELORME

Beaucoup, oui, je crois...

André GILLOIS

Est-ce que vous avez besoin de voir fréquemment vos amis ?

Danièle DELORME

Il y a toujours tellement de monde à la maison que, de toute façon, je les vois. Alors, je ne me suis jamais posé la question.

André GILLOIS

Est-ce que vous éprouvez le besoin d'analyser vos sentiments ou est-ce que vous vous abandonnez à eux, de préférence ?

Danièle DELORME

J'ai tendance à m'abandonner à eux, parce que, quand j'analyse, je n'en sors pas.

André GILLOIS

Bon. Eh bien ! écoutez, maintenant que j'ai servi de boute-en-train, si j'ose dire, je vais vous demander à chacun d'entre vous, l'un après l'autre, de poser les questions qui vous intéressent, relatives à Danièle Delorme. Voyons Jean-Pierre Morphe...

J.-P. MORPHE

Vous dites que vous êtes contente, au fond, de jouer la comédie parce que cela vous permet de faire apparaître des « tas de trucs » qui n'oseraient pas sortir autrement. Et vous dites en même temps que vous êtes abandonnée quand vous jouez, que vous n'êtes pas tout extérieure à votre jeu. Il faut donc croire que les personnages que vous jouez correspondent à une nature assez profonde. Vous êtes contente qu'ils soient le véhicule de vous-même ?

Danièle DELORME

Oui. Etant donné ce que dit Mme Delorme, de sa position en quelque sorte, par rapport à elle-



Danièle DELORME

Oui, ça c'est vrai. Oui, je suis contente. Oui. C'est pour ça que j'aime bien que les personnages que je joue aient un trajet intérieur, une vie intérieure bien déterminée, afin que je la bâtisse moi-même, et puis que j'y aille à fond, et que ça fasse apparaître des tas de trucs que moi, je n'oserais jamais sortir.

J.-P. MORPHE

Alors est-ce que cela ne vous ennuie pas ? Est-ce que cela vous est indifférent ? Ou est-ce que vous vous êtes jusqu'ici posé la question de savoir, envers vous-même, si ce que vous livrez de vous, qui finalement n'est pas une interprétation de théâtre mais est, en somme, quelque chose de naturel à travers le personnage de théâtre, n'est pas pris à votre détriment par les spectateurs ? C'est-à-dire, est-ce que vous n'avez pas le sentiment qu'ils commettent une sorte d'indiscrétion à votre égard, et presque un vol de personnalité ?

Danièle DELORME

Oh non ! Je ne me suis pas posé la question, non. Puisque c'est moi qui le donne.

Maurice CLAVEL

On ne souffre pas de ce qu'on donne.

J.-P. MORPHE

Il s'agit de savoir si les autres prennent exactement ce qu'on donne, ou s'ils ne prennent pas plus qu'on croyait donner.

Danièle DELORME

En tout cas, je ne souhaite qu'une chose : c'est qu'ils prennent. S'ils ne prennent pas ou s'ils ne comprennent pas, je suis désolée. Moi, je le souhaite.

J.-P. MORPHE

Vous êtes donc contente d'être, en quelque sorte, offerte au public ?

Danièle DELORME

Oui. Du moment que ce n'est pas moi en tant que Danièle Delorme. Si je fais une interview sur une scène, là, je suis gênée, parce que c'est moi qu'on regarde. Mais du moment que c'est un personnage, quel qu'un d'autre qui s'appelle Rosalie, on imagine Rosalie et c'est moi.

J.-P. MORPHE

Quand elle s'appelle *L'Ingénue libertine*, par exemple, est-ce que vous avez le sentiment qu'il y a une corrélation dans l'esprit du spectateur entre vous-même et votre personnage ?

Danièle DELORME

Oh ! J'espère de tout mon cœur que les spectateurs ne pensent plus du tout à moi, qu'ils pensent au personnage, qu'ils y croient. Ou alors, tout est raté. Et ça ne me gêne pas du tout qu'ils prennent tout ce que je veux y mettre. Je ne crois pas du tout que c'est à mon détriment.

André GILLOIS

Voyons, Emmanuel Berl, avez-vous des questions à poser ?

Emmanuel BERL

Oui. Etant donné ce que dit Mme Delorme, de sa position en quelque sorte, par rapport à elle-

même en tant qu'actrice, qu'elle se voit jouer, que les « trucs » sortent, et que c'est elle tout en n'étant pas elle, je voudrais lui demander ce qu'elle pense de l'action du destin dans sa vie.



Danièle DELORME

Ah ! Mais je crois que ça a une très grande importance. Je crois que c'est tout. Je suis très fataliste.

Emmanuel BERL

Oui, vous êtes très fataliste. Vous croyez que c'est le destin qui fait votre vie, et pas vous qui faites votre destin ?

Danièle DELORME

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puis, moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

Emmanuel BERL

Donc, vous êtes prise par votre destin ?

Danièle DELORME

Oui.

Emmanuel BERL

Qu'est-ce que vous pensez du bonheur ? Où est votre bonheur ? Est-ce qu'il est dans ce que vous arrive ?

Danièle DELORME

Ah ! Mon bonheur, est-ce qu'il est dans ce qui m'arrive ? Il est... moi je lutte beaucoup pour les choses que j'aime bien, et mon bonheur est d'arriver au but que je me suis tracé. Mais je considère que le but que je me suis tracé provoque pour moi, ça me vient comme ça, on ne sait pas trop pourquoi, au fond. Ça fait partie de ma personne et de mon destin. Je n'y suis pour rien d'être comme ça. Si j'ai la nature de combattre et d'atteindre un but nécessaire ou souhaité, je ne sais pas pourquoi ça me vient...

Maurice CLAVEL

Mais quand vous arrivez à ce que vous voulez, est-ce que la chose obtenue vous ennuie parfaitement ?

Danièle DELORME

Ah ! non.

Maurice CLAVEL

Jamais ? Vous avez toujours tout fait avec une bonne conscience ?

Danièle DELORME

Oh ! bien, il me semble... Oui.

Maurice CLAVEL

Ça, c'est le côté ingénu.

Danièle DELORME

Oh ! non je ne crois pas que ce soit ingénu. Mais je ne crois pas, non... Je n'ai jamais fait de trucs...

Maurice CLAVEL

Est-ce que vous préférez l'amitié ou la camaraderie et quelle différence faites-vous (différence de niveau), faites-vous entre les deux ?

Danièle DELORME

C'est que l'amitié, c'est un drôle de truc. Ça arrive rarement, tandis que la camaraderie, c'est tout le temps.

Maurice CLAVEL

Et avez-vous des amis ?

vie ou de ce qui vous arrive chaque matin ?

Danièle DELORME

De ce qui m'est arrivé dans la vie. Si je lutte pour quelque chose et que ça m'arrive, tous les matins je suis étonnée que ça me soit arrivé, et je suis très contente, j'en jolis pleinement.

Maurice CLAVEL

Vous êtes donc marquée, au fond, vous me semblez marquée par un détail biographique de vous qu'on n'a pas dit, mais que tout le monde connaît : c'est que vous êtes arrivée tout d'un coup, à une immense notoriété, en quelques mois à peine, alors que vous travailliez depuis cinq ans dans des conditions plus obscures. Est-ce que cela vous a marquée, et est-ce que c'est de cette histoire assez prodigieuse dans votre vie, d'ailleurs suffisamment justifiée par votre talent, que vous vous réjouissez tous les matins, en songeant que ça vous est arrivé ?

Danièle DELORME

Ah ! non, pas du tout.

Maurice CLAVEL

Pas du tout. Est-ce que vous n'avez pas, pour revenir à votre carrière, à votre vie, est-ce que vous n'avez pas eu de temps en temps l'intention... comment dirai-je ? de vous venger, mais sans se venger sur personne, de vous venger en quelque sorte, en vous-même, des difficultés de vos débuts ? Ou est-ce que vous avez toujours considéré cela comme dû, ou : « Le destin me l'a donné, Dieu me l'a changé ; que mon destin soit fait ? »

Danièle DELORME

Oh ! oui.

André GILLOIS

Docteur Martin...

Dr MARTIN

Je voudrais poser une question à Danièle Delorme, au sujet de la volonté, d'abord. Il me semble qu'il y a une petite contradiction au moment où vous avez répondu aux questions que vous a posées Emmanuel Berl. Il a été question, d'abord, d'une sorte de fatalité extérieure à vous, et que vous subissiez, et ensuite d'un destin intérieur. Est-ce que vous n'avez pas, parfois, eu l'impression qu'en réalité, vous vous êtes trouvée, soit par la chance, soit par la vertu d'une circonstance sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, en présence d'un concours d'événements tel que, à ce moment-là, un acte de volonté qui aurait été inefficace quelques années auparavant, au moment, précisément où vous n'avez pas eu de succès, que vous avez en ce moment, à ce moment-là cet acte a pu vous donner l'illusion que vous avez amené le succès par un effort.

Danièle DELORME

Oui, oui, bien sûr, l'acte de volonté, évidemment, amène beaucoup de choses, quand on provoque la chose, on a toujours l'impression, on a toujours la vanité de croire que c'est parce qu'on a provoqué les choses qu'elles sont arrivées.

Dr MARTIN

C'est-à-dire qu'on a l'illusion qu'on manie le destin.

Danièle DELORME

Oui, et de toute façon, si on les provoque, je trouve qu'on est assez irresponsable, parce que moi quand je provoque quelque chose, ça me vient, moi je ne peux pas faire autrement.

Dr MARTIN

Quoi, par exemple ?

Danièle DELORME

Ah ! ça alors... Je ne sais pas... des choses de la vie tout le temps. Par exemple, je ne sais pas, j'ai ramené ma famille d'Amérique, j'avais envie de la ramener, eh bien je ne pouvais pas faire autrement, il a fallu que je le fasse. Et puis, alors, on me dit : c'est quand même toi qui l'as provoqué. Non ça m'est venu comme ça. Je n'aurais pas pu faire autrement.

Dr MARTIN

Peut-on vous demander, si cette question n'est pas trop indiscrète, pourquoi vous avez ramené votre famille d'Amérique ?

Maurice CLAVEL

Et avez-vous des amis ?

Danièle DELORME

...Oui.

Maurice CLAVEL

Vous n'avez jamais eu de déception ?

Danièle DELORME

Non.

Maurice CLAVEL

Autre chose : un incident qui me revient de votre description, est-ce que vous êtes accessible à un sentiment qui s'appelle la rancune ?

Danièle DELORME

Ah ! non, pas du tout.

Maurice CLAVEL

Pas du tout. Est-ce que vous n'avez pas, pour revenir à votre carrière, à votre vie, est-ce que vous n'avez pas eu de temps en temps l'intention... comment dirai-je ? de vous venger, mais sans se venger sur personne, de vous venger en quelque sorte, en vous-même, des difficultés de vos débuts ? Ou est-ce que vous avez toujours considéré cela comme dû, ou : « Le destin me l'a donné, Dieu me l'a changé ; que mon destin soit fait ? »

Danièle DELORME

Oh ! oui.

André GILLOIS

Docteur Martin...

Dr MARTIN

Je voudrais poser une question à Danièle Delorme, au sujet de la volonté, d'abord. Il me semble qu'il y a une petite contradiction au moment où vous avez répondu aux questions que vous a posées Emmanuel Berl. Il a été question, d'abord, d'une sorte de fatalité extérieure à vous, et que vous subissiez, et ensuite d'un destin intérieur. Est-ce que vous n'avez pas, parfois, eu l'impression qu'en réalité, vous vous êtes trouvée, soit par la chance, soit par la vertu d'une circonstance sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, en présence d'un concours d'événements tel que, à ce moment-là, un acte de volonté qui aurait été inefficace quelques années auparavant, au moment, précisément où vous n'avez pas eu de succès, que vous avez en ce moment, à ce moment-là cet acte a pu vous donner l'illusion que vous avez amené le succès par un effort.

Danièle DELORME

Oui, oui, bien sûr, l'acte de volonté, évidemment, amène beaucoup de choses, quand on provoque la chose, on a toujours l'impression, on a toujours la vanité de croire que c'est parce qu'on a provoqué les choses qu'elles sont arrivées.

Dr MARTIN

C'est-à-dire qu'on a l'illusion qu'on manie le destin.

Danièle DELORME

Oui, et de toute façon, si on les provoque, je trouve qu'on est assez irresponsable, parce que moi quand je provoque quelque chose, ça me vient, moi je ne peux pas faire autrement.

Dr MARTIN

Quoi, par exemple ?

Danièle DELORME

Ah ! ça alors... Je ne sais pas... des choses de la vie tout le temps. Par exemple, je ne sais pas, j'ai ramené ma famille d'Amérique, j'avais envie de la ramener, eh bien je ne pouvais pas faire autrement, il a fallu que je le fasse. Et puis, alors, on me dit : c'est quand même toi qui l'as provoqué. Non ça m'est venu comme ça. Je n'aurais pas pu faire autrement.

Dr MARTIN

Peut-on vous demander, si cette question n'est pas trop indiscrète, pourquoi vous avez ramené votre famille d'Amérique ?

Maurice CLAVEL

Et avez-vous des amis ?

Danièle DELORME

Parce qu'ils sont malheureux là-bas.

Emmanuel BERL

Justement, je pensais bien vous interroger un peu dans ce sens, n'est-ce pas, quand vous dites : « C'est venu, et je me dis, ça peut partir », je dis que ça ne répond pas à la réalité. D'abord parce que je crois à votre talent, et ensuite parce que je crois à votre volonté. Et alors je me demande d'où vient cette peur et cette impression un peu molle, par rapport à votre personnalité, de destin, de fatalité, que cela vous est donné, cela vous sera repris, tant pis, tant mieux.

Danièle DELORME

Parce que je me suis rendu compte que j'avais autant de volonté en 1941, quand j'ai commencé, et puis ça ne marchait pas. Pendant huit ans, j'ai eu de la volonté et puis je n'avais rien à faire. Et puis, subitement, ça arrive. Alors que le matin quand j'ai été me présenter pour « Gigi », c'est ce qui m'a lancée, j'ai dit : Oh ! j'y vais pas... Encore un truc que je vais taper... j'y ai été, mais je n'y croyais pas une seconde. Et c'est le succès qui est arrivé.

Emmanuel BERL

Je croyais que c'était peut-être pour des raisons d'expérience personnelle, tenant à votre enfance, à votre famille, à votre vie extra professionnelle que vous aviez tout d'un coup des sentiments, disons de peur, qui ne me paraissent répondre ni à votre situation, ni à votre effort de volonté, ni à votre talent. Alors je me demandais s'il fallait chercher la clé de cela dans votre vie passée.

Danièle DELORME

C'était, il paraît, quand j'étais petite, parce que j'avais une sœur qui faisait du piano, et moi j'étais toujours un an en retard, parce que je faisais du piano aussi, mais toujours un an en retard. Et je voulais toujours la rattraper, et puis je n'arrivais pas, forcément.

Dr MARTIN

Il y a une façon de sentir les choses et dans sa peur de l'avenir — et là je réponds à Emmanuel Berl — une manière de pensée magique, car la façon dont ce succès s'est affirmé brusquement a dû revêtir à vos yeux un caractère presque d'enchantement, puisque vous n'en revenez pas, tous les matins, vous réalisez depuis cinq mois l'aventure extraordinaire qui vous est arrivée. C'est bien cela, c'est comme un conte de fée pour vous. Est-ce que je me trompe ?

Danièle DELORME

Oh ! oui.

Dr MARTIN

Répondez sincèrement.

Danièle DELORME

Mais je suis sincère. Oui, un conte de fée... ce n'est peut-être pas le mot, parce que... le mot pour moi...

Emmanuel BERL

Alors, quel est le mot pour vous, qui serait plus propre ?

André GILLOIS
Croyez-vous que la vie soit une belle chose ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Êtes-vous toujours calme et de sang-froid ?

Danièle DELORME

Non.

André GILLOIS
Donnez-vous facilement votre confiance ?



Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Vous arrive-t-il de rêver à ce que vous pourriez faire dans cinq ans ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Préférez-vous rester chez vous au lieu d'aller à une réunion d'amis ?

Danièle DELORME

Ah ! chez moi.

André GILLOIS
Aimez-vous travailler avec beaucoup de monde autour de vous ?

Danièle DELORME

Oui... je ne sais pas.

André GILLOIS
Aimez-vous le travail monotone ?

Danièle DELORME

Ah ! non !...

André GILLOIS
Recherchez-vous les réunions pour le seul plaisir de vous trouver avec d'autres personnes ?

Danièle DELORME

Ah ! non.

André GILLOIS
Réfléchissez-vous longtemps avant de prendre une décision ?

Danièle DELORME

Non.

André GILLOIS
Aimez-vous être conseillée plutôt que de prendre une décision vous-même ?

Danièle DELORME

Ah ! je veux la prendre moi-même.

André GILLOIS
Préférez-vous des distractions tranquilles plutôt que des bruyantes ?

Danièle DELORME

Bah ! Ça m'est égal.

André GILLOIS
Détestez-vous être observée ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Abandonnez-vous facilement une tâche difficile ?

Danièle DELORME

Non.

André GILLOIS
Aimez-vous garder l'argent que vous pouvez dépenser, plutôt que de vous en servir ?

Danièle DELORME

Oh ! je m'en sers.

André GILLOIS
Analysez-vous vos pensées ou vos raisons d'agir ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Passez-vous souvent votre temps à rêver ou à réfléchir ?

Danièle DELORME

Non.



André GILLOIS

Aimez-vous qu'on vous regarde faire les choses que vous faites très bien ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Vous emportez-vous facilement ?

Danièle DELORME

Non.

André GILLOIS
Travaillez-vous mieux quand on vous fait des compliments sur votre travail ?

Danièle DELORME

Ah ! Oui.

André GILLOIS
Aimez-vous la vie agitée et les émotions ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Pensez-vous souvent à vous-même ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Aimez-vous commander ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Aimez-vous parler en public ?

Danièle DELORME

Ah ! non !

André GILLOIS
Aimez-vous réaliser les choses dont vous rêvez ?

Danièle DELORME

Oh ! oui.

André GILLOIS
Aimez-vous travailler vite plutôt que d'aller lentement et sûrement ?

Danièle DELORME

Oh ! non, je vais vite.

André GILLOIS
Réfléchissez-vous beaucoup ?

Danièle DELORME

Oh ! Bien non, pas trop.

André GILLOIS
Exprimez-vous facilement vos sentiments ?

Danièle DELORME

Non.

André GILLOIS
Attachez-vous un peu... peu d'importance aux détails ?

Danièle DELORME

Pen d'importance aux détails de la vie ? Oh ! non, je n'attache aucune importance.

André GILLOIS

Êtes-vous méfiante en ce qui concerne le choix de vos relations ?

Danièle DELORME
Non.

André GILLOIS
Êtes-vous volontiers en rapport avec des personnes qui ont des opinions opposées aux vôtres ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Aimez-vous les mots croisés ?

Danièle DELORME

Ah ! oui.

André GILLOIS
Prenez-vous une décision impulsivement plutôt que de vous arrêter longtemps avant de la prendre ?

Danièle DELORME

Je la prends.

André GILLOIS
Préférez-vous lire une histoire plutôt que de la vivre ?

Danièle DELORME

Lire... c'est-à-dire que quand je lis, je vis l'histoire.

André GILLOIS

Préférez-vous lire une histoire plutôt que de vivre une aventure personnelle ?

Danièle DELORME

Oh ! je préfère l'aventure.

André GILLOIS
Attachez-vous plus d'importance au sujet de votre lecture qu'au style ?

Danièle DELORME

Non. J'aime bien le style.

André GILLOIS
Tenez-vous votre journal intime ?

Danièle DELORME

Ah ! non.

André GILLOIS
Êtes-vous silencieuse lorsque vous vous trouvez en société ?

Danièle DELORME

Ben... oui, plutôt, ça dépend.

André GILLOIS
Agissez-vous sous l'influence du moment ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Aimez-vous penser à vous-même ?

Danièle DELORME

Ben... oui.

André GILLOIS
Avez-vous l'habitude d'élaborer un plan avant de commencer un travail ?

Danièle DELORME

Oh ! oui.

André GILLOIS
Aimez-vous changer souvent d'occupation ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Évitez-vous les ennuis plutôt que d'y faire face ?

Danièle DELORME

Non, j'y fais face.

André GILLOIS
Attachez-vous de l'importance aux « On dit » ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS
Vous confiez-vous facilement aux autres ?

Danièle DELORME

Oui. Trop.

André GILLOIS
Vous méfiez-vous des personnes dont vous venez de faire la con-

naissance jusqu'au moment où vous les connaissez mieux ?

Danièle DELORME

Non.

André GILLOIS
Préférez-vous analyser les autres plutôt que vous-même ?

Danièle DELORME

Ah ! j'aime bien analyser les autres.

André GILLOIS

Préférez-vous passer vos vacances dans un petit village paisible, plutôt que dans un endroit animé ?

Danièle DELORME

Ça dépend des fois.

André GILLOIS

Changez-vous facilement d'opinion, même si elles vous paraissent jusqu'alors bien fondées ?

Danièle DELORME

Ah ! Oui.

André GILLOIS

Aimez-vous prendre part à toutes les conversations tenues autour de vous ?

Danièle DELORME

Oh ! Non.

Et voici les conclusions de cet entretien avec Danièle Delorme :

André GILLOIS

Telles étaient les cinquante questions du test de Semper dit Q.I.E. Il est évident, qu'en général, on ne soumet pas quelqu'un à un test en public, mais nous ne nous livrons ici qu'à un jeu psychologique, sans prétendre donner des résultats inattaquables. Ces réserves faites, Jean Guyot, quelles sont vos conclusions ?

Jean GUYOT

Dans l'ensemble, le test révèle que Danièle Delorme est ce qu'on appelle extravertie, c'est-à-dire orientée vers le monde extérieur, contrairement aux introvertis, qui vivent repliés sur eux-mêmes. Danièle Delorme est très nettement extravertie. Elle est donc sous l'emprise de l'aspect sensoriel des choses, très adaptable, et son humeur présente des hauts et des bas déterminés par les événements.

André GILLOIS

Est-ce que le test nous explique le fatalisme de Danièle Delorme ?

Jean GUYOT

Dans une certaine mesure, oui. Son indice élevé d'extraversion lui permet d'entrer en résonance avec le monde extérieur, à un tel degré qu'elle n'arrive plus à distinguer ce qui vient d'elle et ce qui vient du dehors.

André GILLOIS

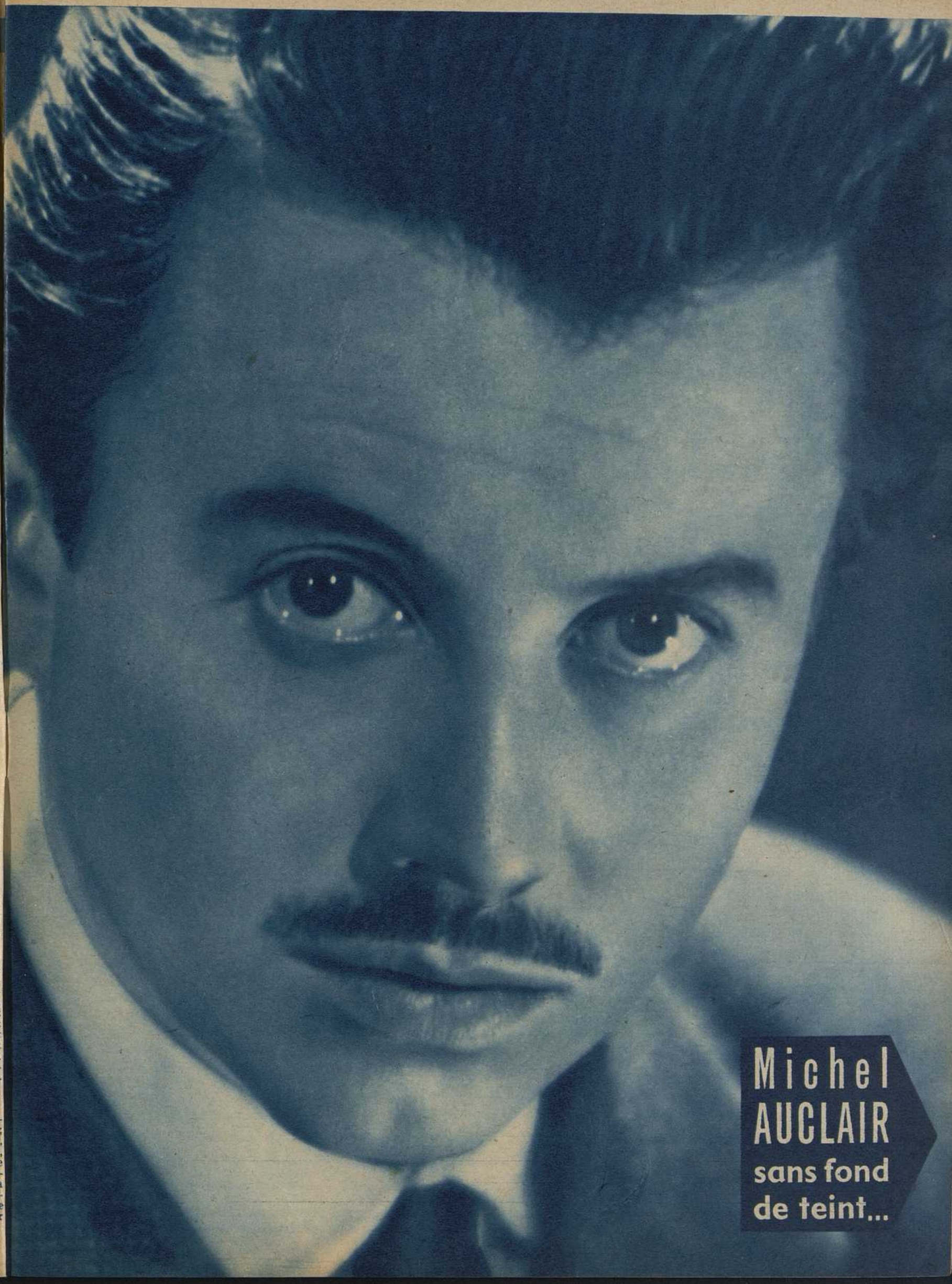
Elle a donc, en définitive, une volonté très forte ?

Jean GUYOT

Oui. Si l'on se réfère au traité de caractériologie du professeur Le Senne, les extravertis correspondent aux gens les plus aptes au bonheur, parce qu'ils manifestent une grande allégresse à vivre et qu'ils sont caractérisés par l'art de réussir dans la vie justement grâce à leur puissante volonté. J'ajoute que, catégoriquement, Danièle Delorme pourrait être comparée à George Sand.

André GILLOIS

Nous n'avons pas le temps d'approfondir une telle comparaison : mais ce que l'on peut conclure, c'est que si tel est son caractère, il est certain qu'elle a une si nette aptitude à exprimer ce qu'elle ressent qu'on peut lui assurer que sa réussite n'est, ni le fait d'un hasard, ni un phénomène passager, ce dont nous pouvons nous réjouir autant qu'elle.



Michel
AUCLAIR
sans fond
de teint...



Le prince Erland
de « Singoalla ».

Les cinq expressions- clés de Michel Auclair



(Photos P.-H. MARTIN.)



« Le Paradis des pilotes perdus ».



L'amant passionné de « Justice est faite ».

Michel AUCLAIR sans fond de teint...

AVANT de rencontrer Michel Auclair, je connaissais déjà (grâce aux archives de *L'Ecran*) certains détails de sa vie et de sa carrière :

Auclair Michel, né Vujovic, le 14 septembre 1922, à Coblenz (Allemagne). Père serbe et mère française. Etudes de médecine et Conservatoire; activité théâtrale : *Edipe* de Cocteau, *Jeanne d'Arc* de Péguy, *L'Annonce faite à Marie* de Claudel, *Le Voyage de Thésée*, Supplément au voyage de Cook de Giraudoux, *Le Bal du lieutenant Helt...*

Ses films : *Les Malheurs de Sophie* (1945), *La Belle et la Bête* (1946), *Les Maudits*, *L'Eternel Conflit*, *Manon*, *Le Paradis des pilotes perdus* (1948), *Singoalla*, *L'Invité du mardi*, *Pas de pitié pour les femmes*, *Justice est faite*, *L'Aiguille rouge* (1950).

Nanti de cette sommaire documentation, je sonne chez Michel Auclair au cinquième droite. Marceau, le valet de chambre, m'introduit dans le charmant appartement que Michel Auclair partage avec sa mère.

Michel Auclair est vêtu d'un pyjama à rayures bleues et d'une robe de chambre noire; il n'est pas coiffé, il vient de se lever.

— Pourquoi avez-vous choisi le pseudonyme de Michel Auclair ?

— Je jouais un certain Auclair dans une pièce de Charles Vildrac, et j'ai trouvé que ce nom seyait à mon prénom.

— Vos projets de théâtre ?

— C'est difficile à trouver, une bonne pièce...

— Et le cinéma ?



Des Grioux rencontre Manon :
« Nous irons à Paris tous les deux ».



La petite gouape
des « Maudits ».

— Je viens de terminer *L'Aiguille rouge*, d'après un livre de Vicky Baum. Peut-être tournerai-je un film avec Anna Magnani, en coproduction, mais je n'ai aucune certitude...

La glace est rompue. J'aborde alors un sujet qui lui tient à cœur : le roman d'Alain Fournier, *Le Grand Meaulnes*, que la production cinématographique française se propose de réaliser depuis quinze ans.

— Je crois qu'il est impossible de rendre exactement la poésie du livre. Augustin Meaulnes est un être mystique. Comment le voyez-vous ?

— Mais... comme Michel Auclair : 1 m. 82, 75 kilos, yeux marrons, cheveux châtain...

— Mais non, vous n'y êtes pas. Augustin Meaulnes a les cheveux ras — c'est dans le roman — et, pour moi, il est maigre et a les yeux bleus. Je ne suis pas le personnage... Mais je tournerais volontiers ce film. La boutique du vannier, le domaine mystérieux et la fête étrange, Yvonne de Gallais, Frantz...

Il rêve un instant, les yeux au plafond, puis, soudain, il pense à un autre personnage et il avoue que le rôle de Julien Sorel l'attire.

« Au fait, que pensez-vous de Jean Grémillon ou Autant-Lara pour réaliser *Le Grand Meaulnes* ? »

Michel Auclair est discret et réservé. Il n'aime pas parler de lui-même. Il connaît le cinéma. Il peut vous parler pendant des heures de Méliès, Fritz Lang, Charlie Chaplin... Il lit les critiques de films et, en général, tous les articles traitant du cinéma. Michel Auclair est un grand comédien. Son jeu est extrêmement sobre. A chaque film il renouvelle son personnage. Il est intelligent et sait choisir ses rôles. Nous aimerions le voir plus souvent sur nos écrans.

Bob BERGUT.



ATTENTION explosion de RIRE

Il y avait bien longtemps, nous semble-t-il, que Fernandel n'avait — au cours de ses mésaventures filmées — endossé l'uniforme. Au plop de ses débuts succède une galerie étonnamment variée de personnages de tous genres : gangster, pêcheur, schpountz, acrobate, chimiste, journaliste, idiot de village, encaisseur... pour n'en citer qu'une faible partie. Mais il faut croire qu'il était possédé par une certaine nostalgie des uniformes puisque, dans son dernier film, il a choisi d'en porter trois différents. C'est ainsi que dans *Uniformes et grandes manœuvres* nous le verrons tour à tour en grand-duc, en parachutiste, en portier de boîte de nuit.

Si en donnant à porter à Fernandel trois uniformes différents, ses tortionnaires, le scénariste Gérard Carlier, le dialoguiste Jean Manse et le metteur en scène René Le Hénaff, lui procurent l'occasion de mettre en valeur sa belle prestance, ils se sont plu par ailleurs à accumuler avec malignité de redoutables embûches tout au long du film. Tout autour de Luc, le héros principal gravite une multitude de personnages et d'objets dont la rencontre avec Fernandel provoque d'énervantes catastrophes. Pensez un peu au pouvoir d'explosion (de rires) d'une caisse de cinquante kilos de dynamite et d'une tante à héritage (Thérèse Dor), d'un bombardement d'artillerie et d'une bouteille de whisky. Surtout quand cette dernière se trouve entre les mains de la jolte Paulette Dubost. De quoi s'amuser en société, en la charmante société des ravissantes et très pin-up Ginette Baudin et Claude Arian. L'explosion gagne de vitesse les efforts de Fernandel auxquels assiste, impuissant, Andrex. Tous les éléments se déchainent contre le malheureux Luc, le maître d'hôtel soupçonneux (Robert Sellar) qui ne croit pas à son identité de faux duc, les appareils du laboratoire d'un inventeur méconnu qui révèlent soudain toute leur maléfique puissance et entraînent tous les habitants du château dans une effroyable ronde. Ces aventures palpitantes pour tous (le principal intéressé excepté !) mettent à redoutable épreuve le courage, la sagacité et la vertu bien connus de la naïve et innocente victime des auteurs d'*Uniformes et grandes manœuvres*.

De « grandes manœuvres » en effet que celles qui couronnent les mésaventures de Luc ! De péripéties en péripétie, il est entraîné bien malgré lui à participer aux exercices d'un groupe de parachutistes... mais chut ! Nous ne voulons pas trahir d'importants secrets militaires...

Jean SEVERIN.

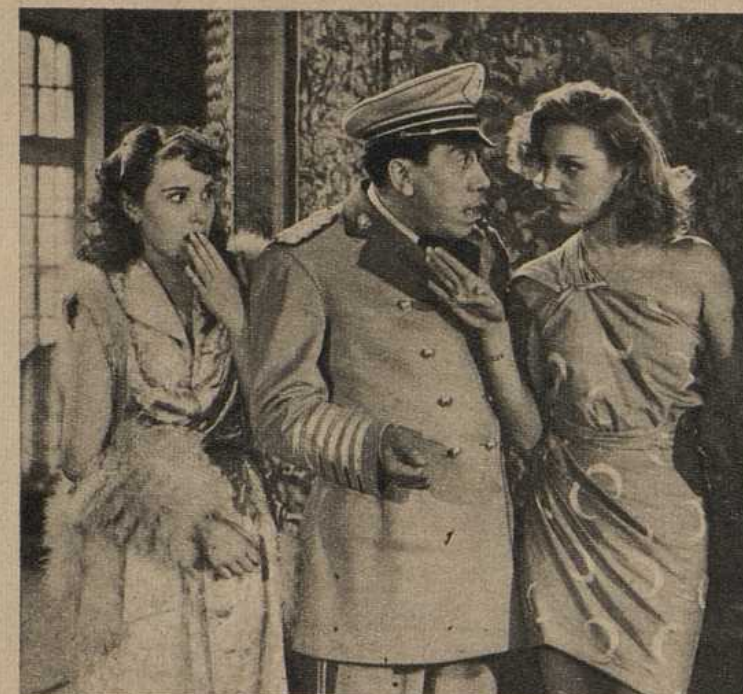
(Photos Sirius F.C.A.)



On était si tranquille



Les auteurs d'« Uniformes et grandes manœuvres » sont passés par là...



Ginette Baudin, Claude Arian, Paulette Dubost



3 FEMMES



3 UNIFORMES



Une tante à héritage (Thérèse Dor)
Un maître d'hôtel soupçonneux (Robert Sellar)
Un grand-duc (Fernandel)



Luc tente en vain d'échapper aux catastrophes qu'il a déchainées.



Renée Saint-Cyr, avant d'apposer sa signature, s'amuse des nombreux dessins qui ornent le Livre d'Or...



Trois vieux amis se retrouvent : Luis Bunuel, Georges Sadoul et Mme José Unik, l'épouse du regretté Pierre Unik, qui écrit le commentaire de « Terre sans pain ».



Jacques Tabet a « cravaté » Alexandre Rignault dans un coin...



M. Paul Ricard, Jean-Paul Le Chanois et Jean Delannoy contemplent les salons joyeusement animés.



Le sympathique Darselys, qui vient de terminer « La Porte d'Orient » est venu en casquette, à la marseillaise, et sans perdre une minute il « en raconte une » à M. Paul Ricard...



Anne Vernon serre les dents... et signe, signe...



Paul Frankeur, le vieil ami de l'Ecran, raconte sa dernière « bonne histoire » que notre photographe P.-H. Martin fait mine de ne pas vouloir entendre.



Plus d'encore ? Qu'à cela ne tienne ! dit l'une de nos invitées à la grande vedette, cependant que la souriante Violette Verdy admire son aisance et sa bonne humeur.



Dynam et Jean-Paul Le Chanois, perplexes, cherchent avec Anne Vernon une phrase spirituelle, incisive, décisive, en un mot : une vraie réplique de film. Et c'est vrai qu'ils l'ont trouvée...

Il y avait foule autour des vedettes, des réalisateurs et de notre invité d'honneur Luis BUNUEL, chez RICARD au dernier "MARDI de L'ÉCRAN"



DEUX ÉQUIPES :



CELLE DU BAR DE RICARD



CELLE DE L'ÉCRAN

J.-C. Tacchella, Riou Rouvet, Jacques Krier, José Zendel, Michel Laks, Jean Thévenot, Roger Boussinot et Bob Bergut entourant Renée Saint-Cyr...



Charles Spaak, le plus fécond et le plus célèbre des scénaristes dialoguistes du cinéma français depuis « Le Grand Jeu », « La Kermesse héroïque » et tant d'autres chefs-d'œuvre, jusqu'à « Justice est faite », s'est trouvé cette fois non pas devant une page blanche, mais devant un mur, le seul écritoire pratique.



Robert Burnier et Arlette Sauvage viennent d'échanger le carnet d'autographes et le stylo que leur tendaient deux de nos invités contre le verre de Ricard que Roger Rafal « gardait » pendant ce temps. Il semble à Arlette Sauvage que le niveau du verre a diminué. Le regard sincère de son époux Roger proteste pourtant de sa « bonne » foi...

sur les écrans de Paris

Réal. : André Berthomieu. Dial. : A. Berthomieu, Serge Veber. Interp. : Jeanne Moreau, Micheline Berger, Claude Noll, Henri Génès, Dinan, Van Doude, Gabriel Cattand, Paul Faivre. Images : Charles Juin. Son : Antoine Archimbaud. Musique : Paul Misraki. Prod. : H. H. Dist. : Corona (1950, 95 min.).



SANS prétentions, réalisé uniquement dans le but de nous distraire, voici un film appelé à connaître un considérable succès.

Réal. : Charles Vidor. Interp. : Glenn Ford, Ron Randell, Victor Jory, Luther Adler, Arnold Moss, Joseph Buloff, Margaret Wycherley. Images : William Snyder. Son : Frank Goodwin. Musique : M. W. Stolf. Prod. : Columbia (1948, 90 min.).



TOUTES les grandes « enflammeuses » de l'écran se sont essayées au rôle de Carmen et, presque toujours, y ont échoué : la nouvelle de Mérimée donnait, à elle seule, une telle idée de la célèbre gitane que la moindre transposition (à l'écran, au théâtre, n'importe où) devait trahir son modèle. C'est pourquoi sans doute la meilleure réus-



Réal. : Jean Ngulesco. Scén. : Casey Robinson. Interp. : John Garfield, Micheline Presle, Luther Adler, Orley Lindgren, Noel Drayton, A. A. Merola, Ott George, Paul Bryar. Images : Joseph La Shell. Son : George Leverett et Harry M. Leonard. Musique : Daniel Amfithéatrof. Prod. : Fox (1949, 86 min.).

J'IGNORE ce que les milieux turistes français pensent de ce film. Mais s'ils acceptent que ce film soit présenté sur les écrans français, c'est qu'ils l'admettent ! Tant pis pour eux donc si les Français considèrent maintenant que toutes nos courses de chevaux sont truquées ! En effet, si l'on en croit ce film américain, les jockeys honnêtes ne peuvent pas exercer leur profession sur les champs de courses d'Enghien ou de Maisons-Laffitte. Comment se fait-il que notre censure laisse passer des films qui



dénigrent aussi systématiquement la France ? Cette éternelle histoire de l'homme qui ne veut pas céder au « truquage » de courses (après y avoir déjà cédé) est totalement invraisemblable. Non pas en tant que telle. Mais par la manière dont on nous la présente. Comment croire que ce jockey américain, qui vit à Paris avec son fils, possède une superbe voiture et a pour petite amie la propriétaire d'un cabaret et d'un café, n'arrive pas à payer les quelques milliers de francs — 10.000 francs français, si l'on en croit le dialogue — que lui réclame le « vilain » ?

Le cadre du film, c'est Paris et ses environs. Il faut avouer que cette transposition est plus réussie que dans la plupart des films américains qui prétendent reconstituer Paris. Mais, pourtant, comment croire à cette place de l'Odéon, moitié transparence, moitié studio ? Et

PIGALLE-SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS : Le chef aime la musique... nous aussi (Fr.)

Un succès bien mérité, empressons-nous de le dire. On pouvait craindre, à l'annonce de la réalisation de ce film, que ses auteurs se contentent d'exploiter les recettes qui avaient fait la réussite (et le triomphe) de *Nous trois* à Paris. Le public français actuel aspire aux divertissements musicaux, et pas à n'importe lesquels : les opérettes à grand spectacle, les comédies chantantes et dansantes réalisées à Hollywood ne recueillent pas de grands suffrages en dehors des salles parisiennes spécialisées dans leur exploitation. Le mérite de Ray Ventura et de ses collabo-

rateurs est d'avoir donné à leurs refrains une base typiquement française. Certes, le scénario de *Pigalle-Saint-Germain-des-Prés* est moins heureusement plein de trouvailles inédites, le point de départ a moins d'astucieuse nouveauté et la construction dramatique s'appuie souvent sur de vieilles ficelles. Mais, chose importante, il n'y a pas redite du précédent succès, et l'histoire nouvelle est enlevée au même rythme agréable avec un rare bonheur dans la peinture des lieux et des gens.

Peut-être, les autochtones de Saint-Germain-des-Prés crieront-ils

à la caricature... Mais ils auront mauvaise grâce à se plaindre de cette souriante image d'Epinal, la plus flatteuse qui soit... (sans pour cela être moins exacte).

André Berthomieu a réussi là son meilleur film depuis fort longtemps, élégant et soigné. Très soigné, et il faut louer les images de Charles Suin et le son (paroles, musique et mixages) d'Archimbaud. Tous les rôles sont en or, mais les acteurs n'ont pas payé avec de la fausse monnaie... Une mention spéciale à Jeanne Moreau et à Henri Génès.

Edouard BERNE.

LES AMOURS DE CARMEN : Les castagnettes de Gilda (Am. d.)

site cinématographique du genre est encore *Charlot joue Carmen...* parodique.

Les échecs de *Lubitsch*, de *Océan*, de *Mille* ou de *Feyder* n'ont malheureusement pas prévenu Vidor du danger qu'il courait à réaliser, fût-ce en technicolor, cette onzième « Carmen » avec *Rita Hayworth*. Il a cru pouvoir s'abstenir de la musique de *Bizet* ; pourtant, la plupart du temps, la musique, la bonne, sert à sauver les mauvais films. La fausse musique espagnole des « Amours de Carmen » range ce film dans le rayon « exotisme au plus bas prix ».

Au début, une trentaine de figurants essaient, en s'agitant beaucoup, de recréer l'atmosphère de Sé-

ville ; puis, bientôt, les amants s'enfuient dans les montagnes d'*Alabama* (les extérieurs ont été effectivement tournés dans cet Etat) et l'on n'arrive plus à oublier que c'est un pays de cow-boys, plutôt qu'un pays de bandits ; derrière chaque rocher, à la place de don José, pourrait surgir un grand gars qui dirait : « Hello ! gentlement !... » L'impression est d'autant plus forte que le doublage est exécrable.

Rita Hayworth aurait sans doute pu incarner convenablement Carmen, si elle avait eu la permission d'exalter sa sensualité, de danser en retroussant ses jupons, de vivre. Hélas, la belle Rita (fort peu avantagée par la couleur), quand elle ne montre pas un tout petit bout de cheville, pour se conformer stricte-

ment au code Hays, interprète la gitane comme elle a joué *Gilda*, façon pin-up, animal érotique, de style déhanchements, ses regards en coin, très « sexy » peut-être, pour les élites d'Hollywood, sont horriblement fades pour un public français habitué à considérer Carmen dans toute sa chair, dans sa réalité, voluptueuse et cruelle. Don José est du même acabit.

Le scénario de Mérimée a été frauduleusement schématisé : on a coupé toutes les ailes, déplumé toutes les jolies scènes. Gilda joue des castagnettes, bien sûr, mais Carmen saute comme un beau cygne hors du lac.

Jacques KRIER.

LA BELLE DE PARIS : Où est-elle ? (Am. v. o.)

comment croire à la pancarte « Appartements à louer » ? etc.

Cette intrigue larmoyante et standardisée a pour interprètes John Garfield — qui réussit parfois à nous faire croire à son personnage — et notre compatriote Micheline Presle, dont c'est là le premier film américain et qui est chargée de faire de la figuration intelligente et chantante (est-ce seulement elle qui chante ? N'est-elle pas doublée ?). Il paraît que l'œuvre d'Hemingway, dont on a extrait *La Belle de Paris*, ne comportait pas le personnage de Mlle Presle. On se demande alors pourquoi on a engagé Mlle Presle à Hollywood. Et l'on se demande aussi pourquoi elle est allée jusqu'en Californie tourner ce film et essayer de noyer dans l'Atlantique son talent et sa popularité.

Un panneau publicitaire dit : « Elle attire les hommes, elle séduit les foules ». On savait déjà que

la publicité américaine avait étiqueté Micheline Presle « La plus belle fille de France... »

C'est peut-être vrai. Mais, voyez-vous, la modestie, c'est une bien belle chose.

P. S. — Je ne regrette pas, pourtant, d'être allé voir *La Belle de Paris*, car, au même programme, on peut admirer un court métrage américain, *Music of Manhattan* (La Rue qui chante), qui est parmi les meilleurs de ces derniers mois. Il s'agit d'images (sans commentaire) de la vie musicale de New-York : depuis les chanteurs des rues jusqu'aux cabarets de luxe. Excellent court métrage réalisé avec habileté et précision. Pour une fois, le cinéma américain ne triche pas et montre quelques aspects du vrai visage de l'Amérique. Telle cette image du violoniste qui mène à la porte de Carnegie Hall, le temple de la musique...

J.-C. TACCHIELLA.

LE TROISIÈME COUP : L'amour de la vie.

Réal. : Igor Savtchenko. Scén. : Arcady Perventsev. Interp. : Alexis Diky, Nicolai Bogolubov, F. K. Blinnikov, V. A. Stalitzine, O. V. Choumisky, Marc Borhes, Michail Astangov, Serge Martinson. Prod. : Studio Kiev. Dist. : Procinex (1948).



DANS l'histoire de la bataille de Crimée qu'est *Le Troisième Coup*, aucun élément étranger à la bataille même, à ses circonstances immédiates, politiques ou humaines, ne vient en troubler le développement.

C'est sur une base historique que Perventsev a construit l'un des drames les plus denses, les plus serrés et les plus émouvants qu'ait connus le cinéma, mais c'est aussi grâce aux qualités proprement artistiques de ce drame cinématographique qu'est éclairée et fouillée la complexité des événements militaires et politiques, qu'est surtout découvert le cœur des hommes qui font l'histoire.

Si nous n'avions pas compris l'émotion de Staline, lorsqu'il reçoit les détails de la bataille meurtrière de Crimée, nous n'aurions pas compris non plus la raison profonde de sa décision d'arrêter le combat, et le scénario perdrait son sens.

Allez voir...

« Dieu a besoin des hommes » (Jean Delannoy, Fr.). « Dimanche d'août » (Luciano Emmer, Ital.). « La Beauté du Diable » (René Clair, Fr.). « Justice est faite » (André Cayatte, Fr.). « Le troisième coup » (La guerre de Crimée, Sov.). « Souvenirs perdus » (Christian-Jaque, Fr.). « Orphée » (Jean Cocteau, Fr.). « Les Cosaques du Kouban » (Joie de vivre, Sov.).

Pour passer le temps...

« Nous irons à Paris » (Henri Genès et des chansons, Fr.). « Le Loup de la Sila » (Amadeo Nazzari, Ital.). « Véronique » (Gisèle Pascal, Jean Desailly, Fr.). « La Pêche au trésor » (Les frères Marx, Am.). « L'ingénue libertine » (Danièle Dolorme, Fr.). « Pigalle Saint-Germain-des-Prés » (Ray Ventura, Fr.).

Si vous ne les avez pas vus...

« Brève rencontre » (David Lean, Angl.). « Les Lumières de la ville » (Charlie Chaplin, Am.). « Henri V » (Laurence Olivier, Angl.). « Sciuscia » (le réalisme italien, Ital.). « Les Enfants du Paradis » (Marcel Carné, Fr.). « L'Ecole buissonnière » (J.-P. Le Chanois, Fr.). « La Bête humaine » (Jean Renoir, Fr.). « Vania » (histoire d'un orphelin, Sov.).

Mais il a suffi qu'au visage douloureux de Staline fasse suite l'image d'un soldat blessé marchant péniblement dans l'eau, soutenu par un camarade, pour que l'ordre de Staline prenne tout son sens et que deviennent tangibles le lien qui unit le chef et ses soldats, la confiance des soldats en celui qui, à leurs côtés, participe à leur souffrance ; au meilleur d'entre eux à qui ils ont justement donné mandat de les mener à la victoire et dont ils savent qu'il connaît le prix de leur vie.

Les pensées du blessé, celles de celui qui l'aide à avancer, vont naturellement vers Staline, dont ils attendent la décision. Est-il nécessaire de poursuivre ce dur combat ou existe-t-il une autre solution ?

La pensée de Staline est la même. Mais il possède tous les éléments de jugement — que nous-mêmes, spectateurs, connaissons. Et chacun peut comprendre, comme le maréchal Vassilievsky, à qui Staline propose son plan, que ce plan sourd d'une analyse des événements que nous pouvons reprendre, maintenant qu'elle nous est livrée.

Le génie de Staline, c'est d'avoir su découvrir, partant de faits connus d'autres que lui, la solution que tous attendaient, et la vertu du film est de nous permettre de vérifier sur pièces.

L'intérêt essentiel du film et, dès cette première partie, l'offen-

sive stoppée, est en effet de dégonfler les mythes qui servent à marquer les actions militaires ou politiques aventureuses, comme cela apparaît, par exemple, dans le camp allemand.

Le plan soviétique est simple. Les Allemands croient la Crimée imprenable. Lorsque l'idée de fuite aura remplacé chez eux l'idée de défense, ils partiront d'eux-mêmes. Il faut préparer les conditions de ce changement. L'offensive sera déclenchée au moment imprévisible : le dégel.

Dès lors, nous voyons le drame se développer comme prévu, sans combat, dans le cœur des hommes. A mesure que la confiance des soviétiques s'affermie, que les visages s'éclairent, que les soldats s'arrêtent à rêver devant un rayon de soleil, que la beauté des paysages de la Crimée devient plus tangible, la soif de la victoire se fait plus âpre, et tous, Staline comme le matelot Tchmyga, la sentent proche.

A mesure, le doute s'empare des soldats allemands. Les questions se posent devant d'innombrables décisions, le désarroi puis la panique naissent. Avec des moyens très simples, sans effets, Savtchenko a su, mieux que caractériser ses personnages, suivre le déroulement des événements à travers les pensées de chacun d'eux : Staline, d'abord soucieux et tendu,

puis, souriant, se livre enfin à une joie tranquille et communicative, toujours avec cette sorte de solidité, de certitude des gestes et de la parole, est aussi vrai, présent, que le général Tolboukhine, irascible, brusque et sensible, que le matelot Tchmyga, moqueur et fier de son Sébastopol.

Savtchenko a été servi par des acteurs exceptionnels, et particulièrement par A. Diky, qui interprète le rôle de Staline avec autant d'autorité que d'aisance, dont chaque apparition est à tel point dans le ton des événements qu'on pourrait les suivre sur son visage, jusqu'à ces brefs gros plans de Staline souriant qui accompagnent la percée finale.

Les moyens employés pour les récits des combats sont dignes de ceux dont disposait Petrov pour la *Bataille de Stalingrad*. La mise en scène est plus exubérante, plus libre que celle de Petrov, entraînée par un souffle épique où l'homme s'exprime dans ce qu'il a de plus grand : la passion de la vie, de la liberté et de la paix.

Est-ce un hasard, si, avant même que la bataille ne soit terminée, Staline demande où en sont les projets du commissaire à l'Agriculture, comme s'il répondait aux pensées de Tchmyga ?

J.-P. DARRE.

TOMBOLO : Un paradis artificiel (Ital. v. o.)

Paradiso Nero

Réal. : Giorgio Ferroni. Interp. : Aldo Fabrizi, Adriana Benetti, Nada Fiorelli, John Kitzmiller, Dante Maggio, Franca Marzi, Luigi Pavese, Elio Steiner, Luigi Tosi. Images : Piero Portalupi. Prod. : Incine. Dist. : Ciné France Film (1948, 93 min.).



GIORGIO FERRONI, le réalisateur de « Tombo », s'est à coup sûr souvenu que le cinéma italien de cette après guerre avait donné des œuvres de la classe de « Paisa », « Vivre en paix », « Sciuscia », « Le Voleur de bicyclette »... Son film, tourné en extérieurs, ne manque pas de belles images, qui soulignent avec sobriété la désolation des quartiers de Livourne détruits par la guerre et le charme sauvage de la forêt de pins qui, de Pise à Livourne, longe la mer Tyrrhénienne.

Certains détails de maisons en ruine, certaines études d'arbres ou de taillis de la forêt de pins sont fort bien rendus par la caméra de Ferroni. Le cadre constitue l'élément le plus intéressant, le plus

valable du film. Comme le serait un documentaire sur cette région de l'Italie.

Quant au sujet !... Il aurait fallu tout le talent de Rossellini pour tirer de ce mélodrame un drame poignant et un témoignage sérieux sur le chaos de l'après guerre. « Tombo », malheureusement, ne dépasse pas les bornes d'une assez artificielle action policière, à laquelle on a voulu (à la manière américaine) ajouter quelques points d'érotisme, fort décevantes d'ailleurs.

Aldo Fabrizi, démobilisé à la fin de la guerre, cherche sa fille dans les ruines de Livourne. Il parvient à la retrouver. Mais Anna est devenue la complice d'un gangster surnommé « Le Cycliste ». Pour ne pas peiner son père, elle joue la comédie. Elle feint d'être fiancée à un jeune homme, complice du Cycliste. Mais le Cycliste organise le pillage du magasin de vivres dont Fabrizi a la garde. Tout semble accuser Anna d'avoir été la complice du gangster contre son père. Fabrizi veut prouver l'innocence de sa fille. Il accepte d'aider la police et mène l'enquête dans la forêt de pins, où tout un monde interlope de déserteurs, de filles, de gangsters vit du pillage des surplus alliés.

Après quelques scènes de bagarre, Fabrizi sauve sa fille et livre

les gangsters en faisant le sacrifice de sa vie.

Aldo Fabrizi est certes un grand acteur, mais ce film n'est pas à la mesure de son talent et nous préférerons garder le souvenir du Fabrizi de « Rome Ville ouverte » et de « Vivre en paix ».

Riou ROUVET.

PRÉSENTATION A LA POTINIÈRE

Samedi prochain 23 décembre, de 15 heures précises à 18 h. 30, aura lieu au théâtre de la Potinière, 7, rue Louis-le-Grand, la vingtième représentation des artistes de tous emplois formés par Mme A. Bauer-Thérond. MM. les producteurs, réalisateurs, metteurs en scène, auteurs et directeurs à la recherche de nouveaux talents, sont cordialement invités à y assister.

Renseignements au studio 21, rue Henri-Monier (3^e) de 17 à 19 h., ou par téléphone ODE. 90-94, de 12 à 13 h.

En raison des fêtes le studio sera fermé à partir du 24 décembre. Réouverture le mardi 3 janvier.



Don José (Glenn Ford) et Rita Hayworth (Carmen) : « Les Amours de Carmen ».



Une scène de : « L'Affaire de Buenos-Aires ».



Le père et le fils : John Garfield et Orley Lindgren : « La Belle de Paris ».



Une scène du « Troisième coup » d'Igor Savtchenko.



« Smith le taciturne » : Alan Ladd et Donald Crisp.



Dans « Pigalle-Saint-Germain-des-Prés », il y a, bien entendu, des « rats de cave ».



Une scène de « Tombo », avec Adriana Benetti et Aldo Fabrizi.

SMITH LE TACITURNE : Reposant (Am. v. o.)

Whispering Smith ? Réal. : Leslie Fenton. Scén. : Frank Butler et Karl Lamb. Interp. : Alan Ladd, Robert Preston, Brenda Marshall, Donald Crisp, William Demarest. Images : Ray Rennahan. Son : Gene Merritt et John Cope. Prod. : Paramount (1948, 87 min.).



Je me souviens que, lors du cocktail donné en l'honneur d'Alan Ladd, de passage à Paris voici deux ans, j'avais cherché longtemps Alan Ladd au milieu de la foule des invités. J'avais fini par

le reconnaître au seul fait qu'il était entouré de confrères attentifs, et stylo en main. Le « tueur » apparaissait comme un garçon bien sage, portant veston aux épaules raisonnables, et nœud papillon. Son visage n'exprimait rien que, peut-être, le désir d'être ailleurs : ce n'est pas du tout sûr. On l'imaginait très bien derrière un comptoir de grand magasin, et débitant gentiment un métrage de robe.

Ceci pour vous dire qu'on ne saurait s'étonner de le voir, ici, passé de l'autre côté de la barricade, celle qui sépare les malfaiteurs des agents de l'ordre public. Il est l'un

de ces derniers, Smith le Taciturne, et chargé de veiller sur la sécurité de la voie ferrée qui traverse la région des Montagnes Rocheuses : nous voici donc en plein western.

Et c'est bien rafraîchissant, au cœur des Champs-Élysées — peuplés, comme l'on sait, de gens aux soucis et aux sentiments compliqués — d'en trouver de tout simples. Bons ou méchants, mais simples, et les premiers sont capables d'attitudes purement cornéliennes. En deux mots : Alan Ladd, qui fut naguère amoureux de Brenda Marshall (elle a de charmantes fossettes, mais une curieuse démarche)

la retrouve mariée à son meilleur ami, Robert Preston. Celui-ci a un caractère difficile et se laisse entraîner sur la mauvaise pente par des pilleurs d'épaves, celles de trains qu'ils font dérailler. Mais l'amour ne fait pas perdre un instant à Alan le sens sublime de l'amitié, et si Robert finit par mourir, c'est que la fatalité s'en sera mêlée.

Le paysage traditionnel des westerns, qu'un technicolor provocant ne nous empêche pas de retrouver avec plaisir, les chevauchées et les fusillades non moins traditionnelles : on se sent assez euphorique à la sortie.

José ZENDEL.

L'AFFAIRE DE BUENOS-AIRES : A peine un film (Angl. d.)



Réal. : Hugo Fregonese. Interp. : Jorge Salcedo, Sebastian Chiola, Tito Alonso. Prod. : Interamerica. Distr. : Victory Films (1950, 117 min.).

L'« affaire » est l'histoire d'un employé de banque amoureux des belles choses et ami du luxe, qui commet ce que, juridiquement, on appelle « une escroquerie par abus de confiance », c'est-à-dire qu'il part avec un chèque de plusieurs millions.

Le metteur en scène, Hugo Fregonese, s'est très directement inspiré des films policiers nord-américains, et a essayé de faire la même chose, sans y réussir, car le résultat est encore pire. Il a beau nous montrer, au début de son film, les

maisons de Buenos-Aires penchées et des milliers de jambes pressées, tandis qu'une voix nous dit que le scénario a été inspiré d'un fait divers réel et tourné dans des décors naturels, comme c'est devenu la mode, Jules Dassin dans ce genre connaît tout de même mieux son métier.

Après des scènes de prison parfaitement ennuyeuses, où ne manque même pas le passage larmoyant : le duo, mère et fils, on nous montre une évasion trop classique, une course en voiture entre les évadés, leurs complices et la police, et cela finit par la victoire des forces de l'ordre.

La photo est détestable, la mise en scène accumule les « trucs » en vogue il y a une vingtaine d'années et les acteurs grimacent de pénible façon.

Il y a pourtant quelque chose qui a attiré notre attention, quelque chose qui fait de ce très médiocre film une entreprise fort délicate, voici ce dont il s'agit : la bande de criminels qui s'évade n'est pas une bande de gangsters ordinaires, ce sont des « anarchistes ». Ces dangereux bandits qui ont, entre autres choses, assassiné un couple de vieux commerçants, ont un « idéal politique ». On essaye donc très maladroitement de faire passer « les gens qui se révoltent contre leur sort et la Société » comme de vulgaires bandits. Il y a, par exemple, une scène assez extraordinaire : lorsque la police arrête le jeune caissier indolent et le ramène par train à la capitale, une foule l'attend, qui l'acclame et, au grotesque de cette scène, s'ajoute celui du commen-

taire qui nous explique que ces gens sont venus acclamer le caissier comme un héros parce qu'ils sympathisent avec les « révoltés ». Le jeune caissier a, d'ailleurs, un sourire véritablement héroïque et la cravate de travers. La morale de l'histoire est bien simple : « Ne vous plaignez pas de votre sort, mes enfants, cela ne vous attirera que des ennuis, voyez ce pauvre José, qui croyait pouvoir améliorer le sien, hein ? Cela ne l'a pas mené bien loin. »

Il n'y a pas de baiser en gros plan à la fin. Le metteur en scène argentin est un original, il y a seulement le héros-voleur qui se traîne moribond vers ses billets qui brûlent et qui meurt, face contre terre, avant d'avoir réussi à les atteindre.

Carlos LARRA.

BALLERINA : Danses grâce, Mozart, Ravel

Réal. : Ludwig Berger. Interp. : Violette Verdy, Gabrielle Dorziat, Henri Guisot, Philippe Nicoud, Orloff, Micheline Boudet, Margo Lion, Jean Mercure, Pierre Sergeol. Images : Robert Le Febvre. Son : Jo de Bretagne. Décors : Robert Gys. Prod. : Lux (1949, 102 min.).



Le film raconte des rêves, les rêves d'une jeune fille. Et ce sont des rêves où l'on danse sur la musique de Mozart et de Ravel, avec toute la grâce et la légèreté des ballerines.

A plusieurs reprises, au cours de la projection, j'ai pensé au ravissement que la couleur, traitée avec goût, aurait pu apporter à un tel spectacle. Tout avait été prévu pour cela. Mais la maison Technicolor, qui devait louer les caméras et fournir la pellicule adéquate, a, si je me souviens bien, fait faux bond : les Américains ne tiennent nullement à faciliter à la France la confection de films de classe internationale.

La conclusion à tirer est simple : établir en France les conditions pour que nous possédions un cinéma en couleurs, avec de la pellicule fabriquée ici, devient une des exigences impératives de la défense du cinéma français.

Cela dit, ce film en noir et blanc constitue un audacieux apport cinématographique qui sera apprécié par beaucoup de spectateurs.

Il y a des passages fort plaisants et Violette Verdy est une ballerine délicate. Elle ne joue pas encore aussi bien qu'elle danse, mais l'intrigue qui sert de support aux rêves est si mince que cela n'a guère d'importance : et comme notre danseuse est entourée et épaulée par des vedettes de la classe d'Henri Guisot et Gabrielle Dorziat (et aussi par des acteurs comme Jean Mercure, excellent dans un rôle de professeur de

danse), on ne retient guère que la très grande qualité qu'elle possède : sa radiante jeunesse.

Je me dois cependant de reconnaître que, si j'ai été plusieurs fois séduit, je n'ai jamais été captivé. Or j'aime Mozart et Ravel, qui sont d'ailleurs bien servis par l'enregistrement de l'orchestre dirigé avec finesse par Roger Désormière. Et comme je l'ai dit, Violette Verdy m'a plu. C'est le contenu même de la chorégraphie qui ne m'a pas pleinement satisfait.

Cette chorégraphie me semble pêcher, en effet, par une certaine froideur, un certain manque d'invention, de pouvoir émotionnel.

Ludwig Berger oppose, dans son film l'Art (avec un grand A), qui donne toutes les joies, à la vie, qui réserve toutes les déceptions. Son film me paraît être justement trop un film d'Art, pas assez un film vivant.

J'ajoute que, si le métier de réalisateur de « Trois Valses » est incontestable, la recherche des an-

gles est parfois trop subtile et que certains changements de plan ne s'imposaient pas à une cadence si rapide.

Mettre au point les éclairages d'un tel film, comportant d'ailleurs nombreux décors, n'a pas du être chose aisée. Le travail de Robert Le Febvre est fort convenable encore que j'eusse préféré pour ma part, qu'il puisse davantage dans les ressources offertes par les contrastes lumineux.

Pierre BLOCH-DELAHAIE.

ON TOURNE EN FRANCE

EN TOURNAGE AUX	TITRE DU FILM	REALISATEUR REGISSEUR	INTERPRETES	PRODUCTEURS
SAINT-MAURICE 7, rue des Réservoirs. ENT. 38-40	L'Étrange madame X.	Jean Grémillon René Leriche	Michèle Morgan, Henri Vidal, Maurice Escande.	Codo Cinéma 73, Champs-Élysées ELY. 43-83
JOINVILLE 47, av. Wilson GRA. 21-37	Bertrand Cour-de-Lion.	Robert Dhéry Claude Ganz	R. Dhéry, C. Brosset, R. Destain, Capucine.	Panthéon Production 95, Champs-Élysées ELY. 31-64
FRANCEUR 6, rue Franceur MON. 73-35	Debureau	Sacha Guitry Marcel Bryau	Sacha Guitry, Lana Marconi, R. Sella, Duvalleix, J.-F. Gir.	C.I.C.C.-Fides 6, rue Christophe-Colomb ELY. 01-10
BUTTES-CHAUMONT 12, rue Carducci BOT. 09-30	Boniface somnambule	Maurice Labro Louis Manuella	Fernandel, Gabry Andru, Yves Deniaud, Andrex.	S.F.C.-Sirius 69, av. de la Gr.-Armée COP. 40-16
BILLANCOURT 49, q. du Point-du-Jour MOL. 51-24	Knock	Guy Lefranc Jean Mottet	Louis Jouvet, Brocard, P. Benoit, Y. Deniaud, M. Perrey, M. Pierry.	Production Roitfeld 19, rue de Bassano COP. 28-74
BOULOGNE 2, rue de Sully MOL. 65-80	Edouard et Caroline	Jacques Becker André Michaud	Daniel Gelin, Anne Vernon, Jean Galland, Betty Stock- feld.	U.G.C.-C.I.C.C. 6, rue Christophe-Colomb ELY. 01-10
EXT. Paris et région pari- sienne.	Boîte de nuit	Alfred Rodé Fridtjof Hérold	Claudine Dupuis, A. Rodé, et son orchestre, P. Louis.	Films A. Rodé 33, Champs-Élysées ELY. 26-19
	Les petites Cardinal	Gilles Grangier Marc Hélien	Saturnin Fabre, Denise Grey, Vera Norman, Sophie Le- clair.	Codo Cinéma 73, Champs-Élysées ELY. 43-83
	Ombre et Lumière	Henri Calef Bardon	Simone Signoret, Maria Ca- sarès, Jacques Berthier, Jean Marchat.	Sigma-Marceau 14 bis, av. Rachel MAR. 70-96
	7 jours dans la vie	M. Schneider Charvein	Les Amants de Bras-Mort Henri Nassiet, Cl. Guilbert, S. Beneteau, C. Damet.	Eclair Journal 9, rue Lincoln BAL. 58-95
EXT. Conflans-Saint-Hono- rine.	Les amants de Bras-Mort	M. Pagliero Genty	Frank Villard, Nicole Cour- cel, Henri Genès, Robert Dalban.	Alcina 49, av. de Villiers WAG. 36-21



LE DON D'ADELÈ



Adèle exerce son « don ». De gauche à droite : Hélène Bellanger, Marguerite Pierry, Lilo, Jacques

QUI est Adèle ? Une jeune et jolie campagnarde à laquelle est échu l'extraordinaire don de prévoir l'avenir... Mais ne vous hâtez pas de l'envier... Certes, c'est une habitude chère aux auteurs comiques (à Pierre Barillet et Jean-Pierre Gredy, dans le cas présent) de créer de toutes pièces mille mésaventures propres à décourager les êtres exceptionnels. Mais il faut reconnaître que, dans le cas présent, les malheurs d'Adèle, ceux qui lui arrivent comme ceux qu'elle provoque, sont des plus humains... Prévoir l'avenir n'est pas toujours une tâche aisée à accomplir jusqu'au bout. Surtout quand, bonne dans une famille bourgeoise, Adèle « voit » Monsieur, dans une chambre, en compagnie d'une dame en chemise de nuit, la fille de Monsieur se promène en exhibant les chapeaux neufs de sa mère...

Le monde n'est pas charitable... Le croiriez-vous ? La seule réaction du public au récit des aventures d'Adèle fut le rire !

Il y a un an que la pièce se joue à Paris, et son immense succès ne semble pas près d'être épuisé. La presse entière fut unanime à reconnaître les mérites comiques de ce spectacle. Le Prix Tristan-Bernard 1950 lui fut décerné.

L'adaptation cinématographique a permis d'élargir la mise en scène, de donner tout son relief à cette savoureuse farce.

Et d'ajouter au comique autochtone de la pièce, celui fort particulier (mais également irrésistible) de Robert Lamoureux. En un an, le jeune homme qui passait en tête du spectacle des « Trois Baudets » est devenu la « découverte » de l'année. C'est dans Le Don d'Adèle qu'il fait ses débuts à l'écran.

Une autre révélation : celle de la charmante fantaisiste Lilo dans le rôle d'Adèle. Entourée par le métier et l'expérience de Charles Deschamps, de Marguerite Pierry, de Marcel Vallée et de Jane Sourza.

De quoi s'amuser...

G. BARBERIN.

Photos SELF.



Adèle va-t-elle entrer en transe ?



Les catastrophes se suivent...



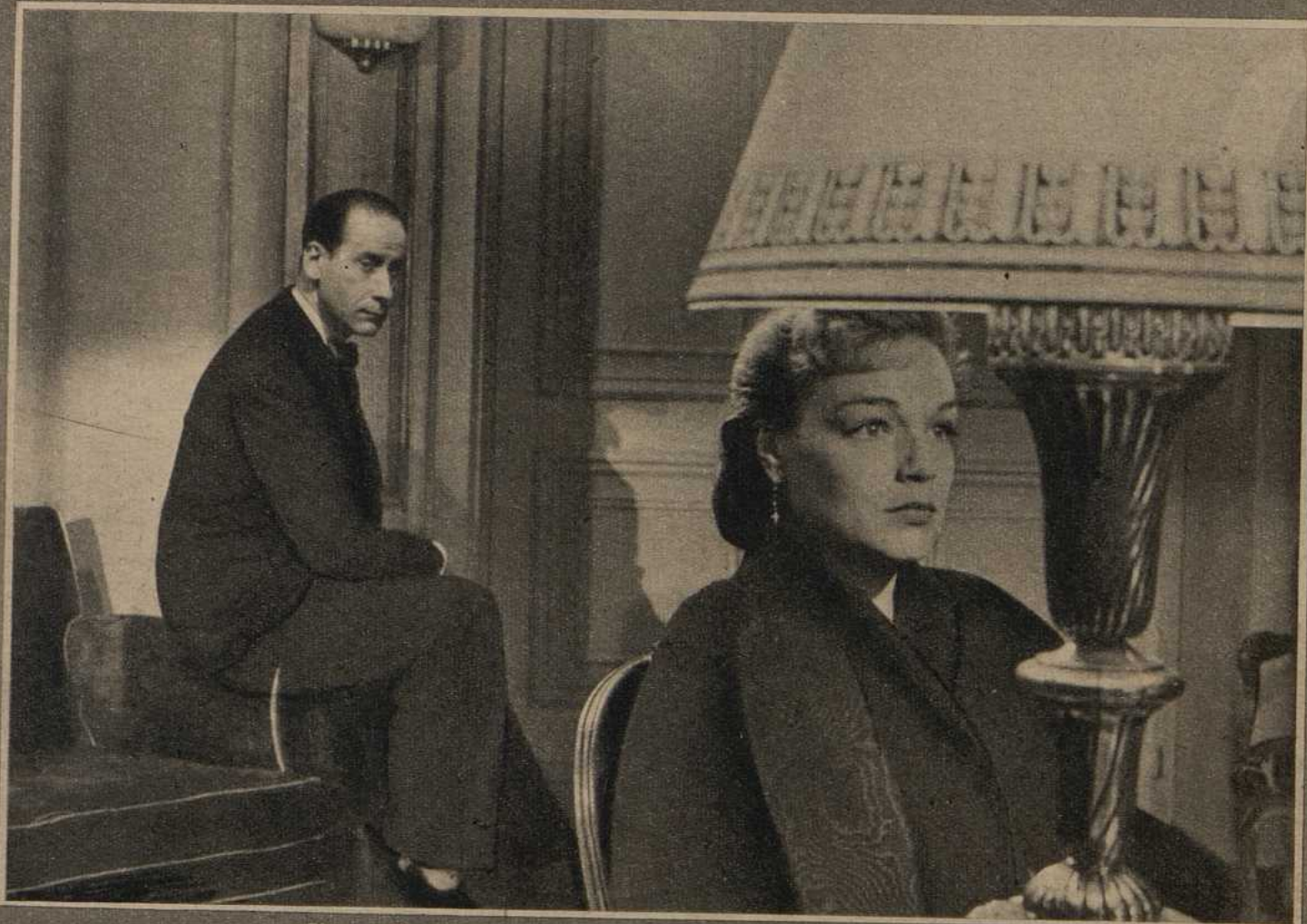
...et ne se ressemblent pas.



Le Sphinx et la pythonisse...

Une nouvelle Simone Signoret et une nouvelle Maria Casarès nous seront bientôt révélées par "Ombre et Lumière"

OMBRE ET LUMIERE



Simone Signoret songe à la folie qui la guette : les ombres glissent autour d'elle.

L'OMBRE, c'est la folie, c'est la haine, la jalousie... Henri Calef, le metteur en scène de *Jéricho*, de *La Souricière*, d'*Eaux troubles*, joue constamment avec cette ombre : le scénario de Solange Teyrac en a prévu, intimement mêlée à la lumière, à travers tout le film.

L'ombre qui plane au-dessus de Simone Signoret, d'abord, une ombre tenace dont elle a du mal à sortir, l'ombre de la folie. Simone Signoret est une pianiste célèbre. Un jour, elle a dû interrompre un concerto de Tchaïkovsky, terrassée par une crise : les yeux dans la salle, braqués sur elle, faisaient croire qu'il y avait là une meute féroce de chats. Le chef d'orchestre s'est soulevé de sa petite estrade. Il a pris des dimensions de Dieu du Mal. Il a envahi tous les musiciens. Pendant trois ans, Simone Signoret est restée dans un asile.

Maintenant, elle est apparemment guérie, mais le moindre choc fait jaillir l'ombre. Que Simone se regarde dans une glace, et elle croit apercevoir le reflet d'une folle : une partie de sa conscience s'échappe d'elle-même. Elle est en proie à des hallucinations. Elle craint les miroirs.

L'autre ombre, plus effacée, mais combien plus envahissante encore, c'est la jalousie de Maria Casarès : elle n'hésitera pas pour se venger de sa sœur à révéler qu'elle est folle, quelques mois avant le mariage. « Rappelle-toi, lui dit-elle, que ton père est mort fou. Tu devrais consulter un médecin pour l'assurer que tes enfants ne seront pas fous, eux aussi... »

Cette ombre, qui la dominera ? Elle est soigneusement entretenue, attirée, pourrait-on dire.

Henri Calef, particulièrement intéressé par elle, a réussi, à ce propos, des effets de dédoublement de la conscience sans avoir recours aux truquages habituels. Après la réalisation d'une de ces scènes difficiles, Calef nous a expliqué ce qu'il entendait classer parmi les



Entre Jacques Berthier et Simone Signoret, il y a l'ombre. La folie les séparera-t-elle ?

ombres : les scénarios sans vie, les histoires conventionnelles, les personnages stéréotypés. Mais la part d'ombre de son film ne sera rien de cela : elle sera vivante, extraordinairement rendue vivante par la présence des deux grandes actrices, Simone Signoret et Maria Casarès.

Vous y verrez une nouvelle Maria Casarès, sans cette immense chevelure, lâche ou tordue en chignon, qu'elle avait auparavant. Maria Casarès s'est coupé les cheveux à la mode nouvelle pour ne pas rester dans des rôles qui ont toujours été les siens jusqu'ici. Le cou libre, cette femme de l'ombre aura une agilité diabolique : elle saura mieux prendre les ruses qu'il faut contre la lumière, et elle parviendra presque à faire échouer ce grand amour dont elle est jalouse.

Dans le film, Maria Casarès est modiste, grande modiste. Henri Calef a demandé à Lemonier, l'artiste du feutre, de la soie et des plumes, bien connu à Paris, de lui « prêter » sa seconde vendeuse comme « conseillère technique ». Ainsi, c'est au milieu des joyeux commérages des petites mains que Maria Casarès, impitoyablement, songe à faire renaître l'ombre.

La tragédie commence quand Simone Signoret, au cours d'un concert, joue à nouveau le

concerto de Tchaïkovsky pour éprouver si la folie l'atteint encore. Dans les couloirs du théâtre, Jean Marchat, son impresario, et Jacques Berthier, son amant, anxieux, le cœur battant, écoutent les premiers accords de l'orchestre et attendent le moment pathétique où trois ans plus tôt Simone est tombée dans le piège de l'ombre.

La lumière

ALORS commence dans le cœur de Simone Signoret le combat de l'ombre et de la lumière.

La lumière, c'est son amour, sa volonté de vivre comme les autres, de continuer son métier. Depuis longtemps déjà, Simone Signoret lutte. Véritable combat avec l'Ange, elle est constamment terrassée : ses hallucinations l'écartent de l'amour. Elle n'ose faire le malheur de Jacques Berthier.

Jacques Berthier est un gros industriel du bois. Maria Casarès fut sa maîtresse avant qu'il ne connût Simone. Il ignore que Simone est la demi-sœur de Maria Casarès, comme Simone ignore que Jacques fut l'amant de sa sœur. Seule, l'ombre, Maria Casarès, sait tout : elle a donc des pouvoirs extraordinaires.



« Oui, pense Simone Signoret, je ne suis pas folle et je le prouverai ». La lumière commence à remplacer l'ombre.

Mais la lumière gagne peu à peu, car c'est une sève ; comme celle qui coule dans les grands arbres que Jacques Berthier abat en Sologne. Dans l'impossibilité de connaître dans quel état de folie elle a été plongée, Simone Signoret, consciente du danger, s'est livrée à l'expérience décisive qui consiste à recréer les conditions de sa première crise : elle joue le fameux concerto de Tchaïkovsky.

Simone Signoret, qui fut la nouvelle femme fatale du cinéma, depuis *Dédée d'Anvers* et *Manège*, incarne cette fois-ci la lutte contre le mal et c'est ce qui a particulièrement séduit Henri Calef, toujours soucieux de renouveler le cinéma. Il aime détruire les « mythes » que crée en la personne des acteurs un grand succès. Simone Signoret semblait vouée à interpréter les rôles de prostituée ou de femme fatale : il était né un mythe. Simone Signoret sera la Lumière, autant que Maria Casarès est l'Ombre.

Surtout n'allez pas croire, quoiqu'il apparaisse ici, que ce film est une légende du genre métaphysique. Tout cela est traité avec le tempérament réaliste qu'on connaît à Henri Calef et qu'il n'a pas quitté depuis *Jéricho*. Les moindres détails des intérieurs sont traités avec minutie par le décorateur. Dans les couloirs qui donnent aux loges du théâtre, les murs ont été savamment salis. Le metteur en scène les examinait attentivement avant chaque « Silence, on tourne », comme pour s'imprégner de l'atmosphère, un peu morbide, mais où allait jaillir la lumière, et pour surveiller dans le jeu des acteurs si « l'ambiance collait bien aux gestes et aux paroles ».

Car c'est le miracle que doit accomplir *Ombre et Lumière*. La joie finira par triompher, avec la santé, la vie et l'amour, sur la haine, le mal et la méchanceté. Les personnages que nous avons laissés, anxieux, dans les loges du théâtre, entendront l'accord fatal. Le concerto de Tchaïkovsky se développe, prend toute l'ampleur qu'on lui connaît et, à ce moment, entre les amants, Jacques Berthier, dans le couloir, et Simone Signoret, dans le théâtre, se signe le contrat du bonheur auquel tous les deux n'ont cessé de croire.

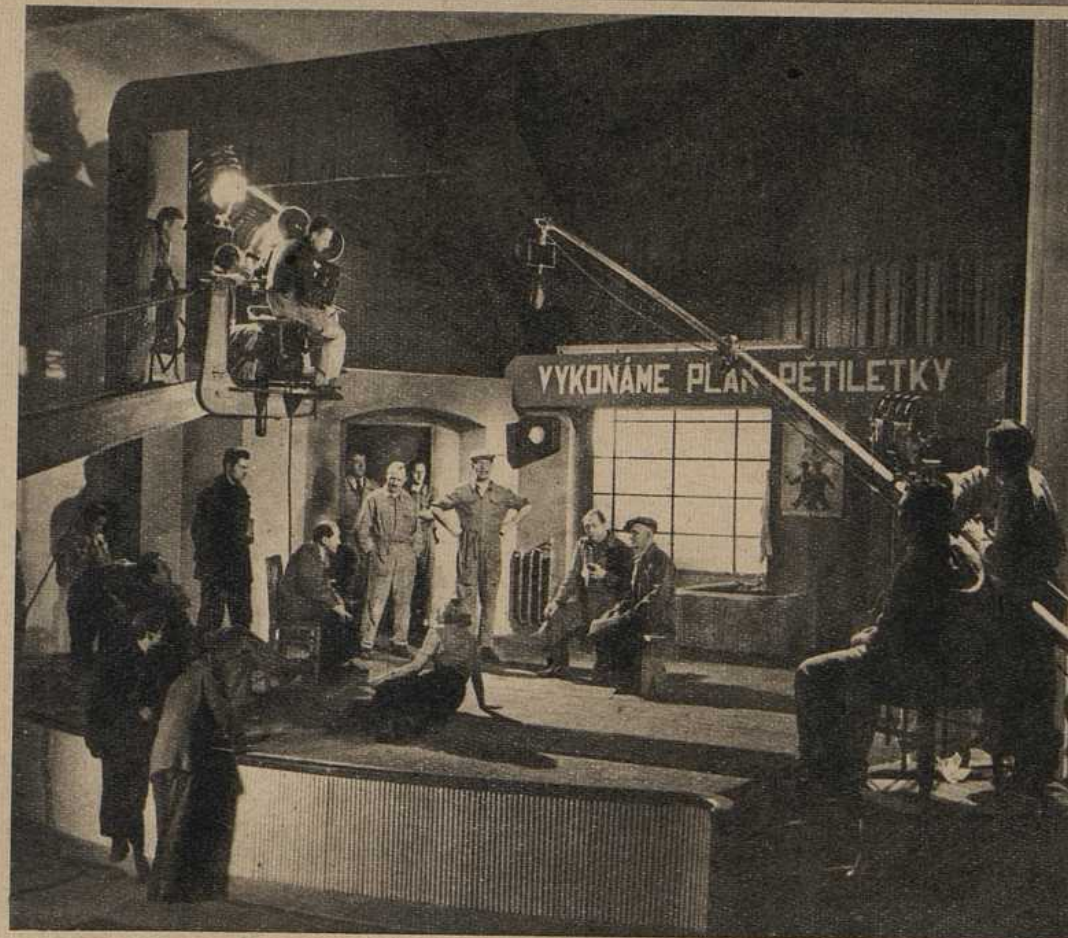
Jean Marchat, l'impresario, poisseux, se retire, heureux dans le fond de constater que « sa » pianiste va pouvoir continuer à lui gagner de l'argent. Maria Casarès, confuse, rageuse, s'enfuit, on ne sait où, et, alors, la lumière s'étale, victorieuse, ne laissant plus aucune place à l'ombre. Jean MURIEL.



Anxieux, Jacques Berthier attend les résultats de la tragique expérience à la suite de laquelle doit clairement apparaître si Simone Signoret est ombre ou lumière.



Jean Marchat tente de rassurer Simone Signoret : elle doit vaincre les dernières craintes qui lui restent.



L'EXEMPLE D'UNE GRANDE ÉCOLE POPULAIRE

une interview de M. Toeplitz, directeur de l'École supérieure du de notre envoyé spécial Jacques Hennequin

Le spectateur français, qui a vu des films comme « La Dernière Etape », ou « La Vérité n'a pas de frontières », ou quelques-uns des très beaux documentaires polonais, a pu s'étonner qu'un cinéma qui n'avait pas d'histoire avant la guerre ait pu si rapidement affirmer son existence et sa valeur.

Il n'est cependant pas plus nécessaire de croire à un miracle pour expliquer ce bond en avant du film polonais dès sa naissance, que pour comprendre comment, en cinq ans, tant d'immeubles neufs aient pu surgir des ruines de Varsovie, campement hallucinant de 150.000 rescapés en 1945 et aujourd'hui capitale vivante qui compte 500.000 habitants de plus.

Le « miracle de Varsovie » et de toute la Pologne nouvelle, c'est l'enthousiasme conscient d'un peuple qui construit la cité de son choix. Le « miracle » du jeune cinéma polonais, c'est de n'avoir pas choisi d'autre route que celle de ce peuple en marche, en se donnant pour tâche de chanter d'abord l'épopée douloureuse de sa Résistance, de glorifier ensuite son travail de bâtisseur.

Voilà pour les buts. Quant aux moyens, on a pu lire, ici même, comment la jeune démocratie polonaise a réussi, en quatre années, à créer une industrie du film, édifier des studios et des laboratoires, ouvrir des salles de projection dont le réseau est en plein développement jusqu'à des lieux lointains campagnes, afin que ce cinéma ait son public, c'est-à-dire le peuple tout entier.

Mais ces buts, le cinéma polonais a-t-il assez d'artistes capables de les atteindre? Mais ces moyens, a-t-il assez de techniciens pour les utiliser? Si la guerre a tout de même rendu à la Pologne nouvelle quelques grands créateurs comme Alexandre Ford et Wanda Jakubowska, pour ne citer que les deux plus connus en France, cette poignée de grands talents ne peut suffire à une aussi vaste entreprise pour le présent, et encore moins répondre de son avenir.

Les amis Varsoviens à qui je posais cette question m'apprirent l'existence d'une École nationale supérieure de cinématographie, actuellement installée à Lodz, où se trouvent les plus importants studios du Film Polski. J'ai eu la chance de rencontrer à Varsovie son jeune et actif directeur, M. Toeplitz, qui a satisfait ma curiosité au cours d'un entretien plein d'enseignements dont je ne puis mieux faire que de transcrire l'essentiel.

Le problème de la formation de cadres de valeur est, en effet, une de nos préoccupations majeures, m'a dit M. Toeplitz, et c'est pourquoi, dès 1947, une école a été créée par le Film Polski ; elle est si

rapidement apparue comme un organe essentiel qu'elle a été élevée, en juillet 1949, au rang d'École supérieure, pour être finalement rattachée, au début de cette année, au ministère de la Culture et des Beaux-Arts. Vous

voyez par-là quelle valeur le gouvernement attribue au film dans la lutte pour le progrès, et qu'il ne néglige rien pour lui donner les cadres qualifiés dont il a besoin : scénaristes, metteurs en scène, opérateurs et auxiliaires techniques divers.

— Votre École est-elle, dès maintenant, en mesure de former des étudiants pour ces trois grandes spécialités?

— A cette restriction près que, pour l'année 1950-1951, seules fonctionnent les sections « opérateurs » et « metteurs en scène ». La section « scénaristes », qui s'occupe également de la formation culturelle et technique des critiques cinématographiques, ne sera ouverte qu'après le transfert de l'école, de Lodz, où elle se trouve provisoirement dans un ancien castel, un peu à l'écart, et sans installations autonomes suffisantes, à Varsovie, où des bâtiments spéciaux sont en construction, qui comprendront plusieurs pavillons pour les différentes spécialités et, notamment, trois salles de prise de vues.

— Combien d'élèves l'École forme-t-elle actuellement et comment sont-ils choisis?

— Nous avons actuellement 160 élèves environ pour l'ensemble de l'École, qui ont subi avec succès les épreuves d'un examen d'entrée. L'examen de cette année a permis de sélectionner 54 étudiants sur 240 candidats. Cet examen comporte deux parties : une épreuve de culture générale, des épreuves proprement cinématographiques, notamment l'analyse et la discussion d'un film projeté, dont un réparti en tableaux, et une interrogation orale destinée à contrôler l'intérêt du candidat pour l'art cinématographique, ainsi que ses

connaissances techniques et artistiques. Je pense qu'un Français sera heureux d'apprendre que le film choisi pour l'examen de cette année a été Le Point du Jour, de Daquin, et que, parmi les dix œuvres littéraires que les candidats devaient connaître, figurait César Birotteau, de Balzac.

— Le régime de l'École permet-il à des étudiants de toute origine de faire acte de candidature?

— L'École suit les prescriptions générales du ministère de la Culture pour les hautes écoles artistiques, qui sont des plus démocratiques. Les études sont gratuites, et toute l'aide scolaire nécessaire est fournie gratuitement aux élèves. Ils peuvent prendre leurs trois repas journaliers à la cantine de l'École pour une somme globale de 190 zlotys (1). Ils peuvent bénéficier d'un internat, ou, s'ils ne reçoivent aucun salaire, obtenir une bourse d'études. Pour vous donner une idée du caractère populaire de notre recrutement, je puis vous fournir un chiffre éloquent : sur vingt-deux postes de metteur en scène attribués cette année, quatorze l'ont été à des fils de paysans et d'ouvriers.

— Pouvez-vous me donner un aperçu de l'organisation des études?

— Elles sont réparties sur quatre années. La première année constitue encore une période d'essai, à l'issue de laquelle un examen décide du maintien à l'École. La deuxième année conduit, par un examen, à l'obtention du demi-diplôme, qui désigne le travail créateur indépendant pour lequel l'étudiant est doué. Les programmes de ces deux premières années sont établis surtout en vue d'une formation idéologique et humaniste ou pour servir d'introduction aux

(1) Il s'agit, naturellement, d'anciens zlotys.



Casimir Opalinski, l'un des meilleurs acteurs polonais, qui doit interpréter le principal rôle, celui du général Walter, dans le film que Wanda Jakubowska est en train de réaliser.

finalment, fait appel aux ouvriers eux-mêmes pour corriger la pièce et les acteurs, d'où des conflits, mais aussi, bientôt, une collaboration fructueuse pour les deux équipes, les acteurs apprenant la vie et les ouvriers prenant conscience des problèmes de l'art et de la valeur artistique de leur propre effort.

— Qui a tourné ce film?

— Une équipe de quatrième année, comprenant six metteurs en scène et six opérateurs, sous la direction de deux professeurs, dont le metteur en scène Cesalski.

— Quel accueil a-t-il reçu du public?

— Une compréhension et une adhésion immédiates des milieux ouvriers. Certains intellectuels, plus réservés, ont rapidement compris les enseignements d'une telle œuvre et vous savez qu'elle a obtenu le prix du film expérimental à Karlovy - Vary. Ce succès a poussé nos élèves à projeter la réalisation d'un second film du même genre, sur les problèmes de la jeunesse, pour le printemps prochain. Vous voyez par là que notre École ne songe pas seulement à former les techniciens, dont notre cinéma a besoin, mais aussi à lui donner des artistes fortement liés au peuple.

★

Que pourrais-je ajouter à la transcription fidèle de cet entretien et aux enseignements qu'il impose? Ce jeune cinéma polonais a devant lui un avenir heureux, qui est l'avenir même d'un peuple qui construit la paix.

DU CINÉMA

cinéma polonais

des étudiants ont-ils conduit à des résultats intéressants?

— Chaque élève crée en moyenne, à l'École, quatre films de court métrage. Cette année, les résultats ont été satisfaisants : 67 films de 300 à 600 mètres, dont 40 ont été sonorisés.

— Comment vos élèves organisent-ils leur travail?

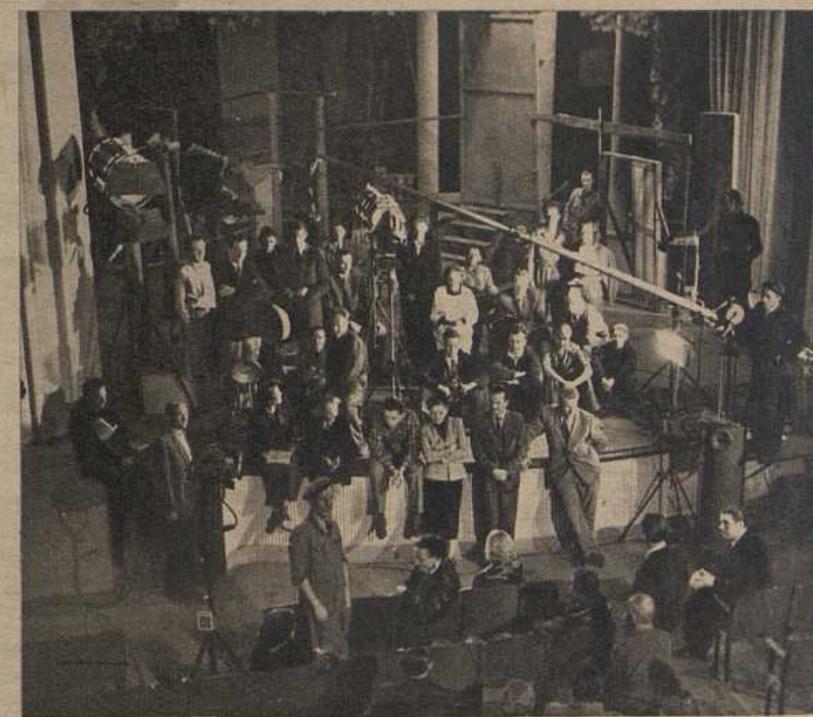
— Ils se groupent en équipes de travail, par exemple un metteur en scène, un opérateur et deux assistants.

— Pouvez-vous me donner une idée des sujets qui ont été choisis?

— Pas de gangsters, rassurez-vous, ni de complexes psychanalytiques... Mais l'homme et son travail. Vous voyez des exemples? Une équipe est allée tourner dans une usine de textile de Lodz, où des travailleurs avaient entamé une compétition pour la qualité; d'autres ont choisi pour thèmes la lutte contre l'analphabétisme, une école de téléphonistes, la jeunesse sur les terrains de sports, une ferme collective, etc. Un film particulièrement intéressant raconte l'histoire émouvante d'un jardin d'enfants urbain dont les « héros » ont entrepris d'offrir des cadeaux à leurs « collègues » d'une crèche de campagne.

— Sans parler de ces nouveaux créateurs et techniciens eux-mêmes, le cinéma polonais a-t-il déjà pu tirer un enrichissement de leurs premiers travaux?

— Oui et ce résultat est pour nous extrêmement encourageant. Cinq de ces premières œuvres ont été jugées assez parfaites pour affronter le jugement du public. Et je voudrais vous parler, à ce propos, de notre plus belle réussite, un film de long métrage dont le public et la critique ont beaucoup parlé en Pologne et que vous verrez peut-être bientôt en France. « Les Deux Équipes ». Le point de départ de ce film est une pièce du Tchèque Kania sur l'émulation dans une usine métallurgique. Le film raconte les multiples difficultés qu'a soulevées la mise au point de cette pièce, la méconnaissance des réalités que révélait le jeu des acteurs professionnels, leurs réticences à l'égard des nécessités de cette réalité et les déformations qu'y apportait leur « jeu ». Le scénariste,



TROIS ÉQUIPES : des ouvriers, des élèves des acteurs chevronnés FONT UN FILM

Voici des images qui font rêver les élèves de notre I.D.H.E.C. : sous la conduite de leur professeur, le metteur en scène Cesalski, les élèves de l'École supérieure du cinéma tournent leur grand film : « Les Deux Équipes ». Certains rôles sont interprétés par des ouvriers, les rôles principaux par des acteurs de métier, et les élèves composent l'équipe technique — ce qui ne les empêche pas, si besoin est, de composer aussi une « silhouette ».

Les trois équipes, pourtant, n'en font qu'une, homogène...



Notre gare. Artiste riche, finement décoré.
« Rapide de nuit »

- 1895. « L'entrée d'un train en gare » (Louis Lumière).
- 1903. « L'Attaque du rapide » (Edwin S. Porter).
- 1908. « Voyage à travers l'impossible » (Méliès).
- 1921. « Le Rail » (Lupu-Pick).
- 1922. « La Route » (Abel Gance).
- 1929. « Le Train Mongol » (Ilya Trauberg).
- 1931. « Shanghai-Express » (Cecil B. de Mille).
- 1932. « Jean de la Lune » (Jean Choux).
- 1934. « Train de luxe » (Howard Hawks).
- 1938. « La Bête humaine » (Jean Renoir).
- 1939. « Pacific-Express » (Cecil B. de Mille).
- 1940. « Chercheurs d'or » (Les Marx Brothers).
- 1942. « Madame et le Mort » (Louis Daquin).
- 1943. « Voyage sans espoir » (Christian-Jaquet).
- 1945. « La Bataille du rail » (René Clément).
- 1946. « Brève rencontre » (David Lean).
- 1948. « Le Signal rouge » (Ernest Neubach).
- 1948. « Rapide d'Extrême-Orient » (Raisman).
- 1949. « Pacific 231 » (Jean Mitry).
- 1950. « Le Trésor des Pieds-Nickelés » (Marcel Aboulker).

SUPPLÉMENT GRATUIT AU CATALOGUE D'ÉTRENNES

Voulez-vous jouer
avec moi au petit
train ?



Notre petit train ancêtre.
« Les Malheurs de Sophie »

AIMEZ-VOUS jouer au « petit train » ?
Voici, rassemblés sur cette page, tous
les éléments qui vous permettront (à peu
de frais) de constituer un réseau miniature...
Admirez la richesse de nos accessoires, le fini
luxueux de ces jouets !

Né en même temps que la photographie, le
chemin de fer a conquis le cinéma dès l'apparition
de celui-ci. Lumière, Méliès, Edison ont
été immédiatement séduits par l'irrésistible attrait
qui se dégage des locomotives, des rails
et de l'atmosphère enfumée des gares. Cette
passion de nos grands-pères pour la machine
toute neuve qu'ils venaient d'inventer, s'est peu
à peu atténuée, puis s'est muée en une magie
plus complexe. Cette poésie du train, Valéry
Larbaud fut l'un des premiers à la chanter,
et c'est encore elle qui fait vibrer chaque spec-

tateur au passage d'un rapide dans la nuit des
salles obscures...

Quant au *Pacific-Express*, au tortillard des
Pieds-Nickelés (ou des Marx Brothers), il pro-
voque en nous l'afflux de mille images échappées
de Jules Verne, de Paul d'Ivoi, ou de
l'*Epatant*... Les vieux rêves de notre enfance
se libèrent... Quelle joie d'avoir à nouveau
douze ans, fût-ce pour à peine deux heures...

« Il y a des gens bizarres dans les trains
et dans les gares... ». Ce refrain d'Edith Piaf,
repris dans le commentaire d'une des premières
« Actualités Françaises » au lendemain de la
Libération, séduisit par son à-propos. Quel
démenti cependant aux littératures que la vie
et la mort toutes simples des héros de *La
Bataille du Rail*. Les autres personnages qui
hantent les écrans ferroviaires ne sont guère
plus mystérieux, qu'il s'agisse du chef de gare
Fernand Ledoux, ou du contrôleur de wagon-
lit Jean Debucourt, ou encore de l'étonnante
équipe mécanicien-chauffeur, formée par Jean
Gabin et Carette dans *La Bête humaine*.

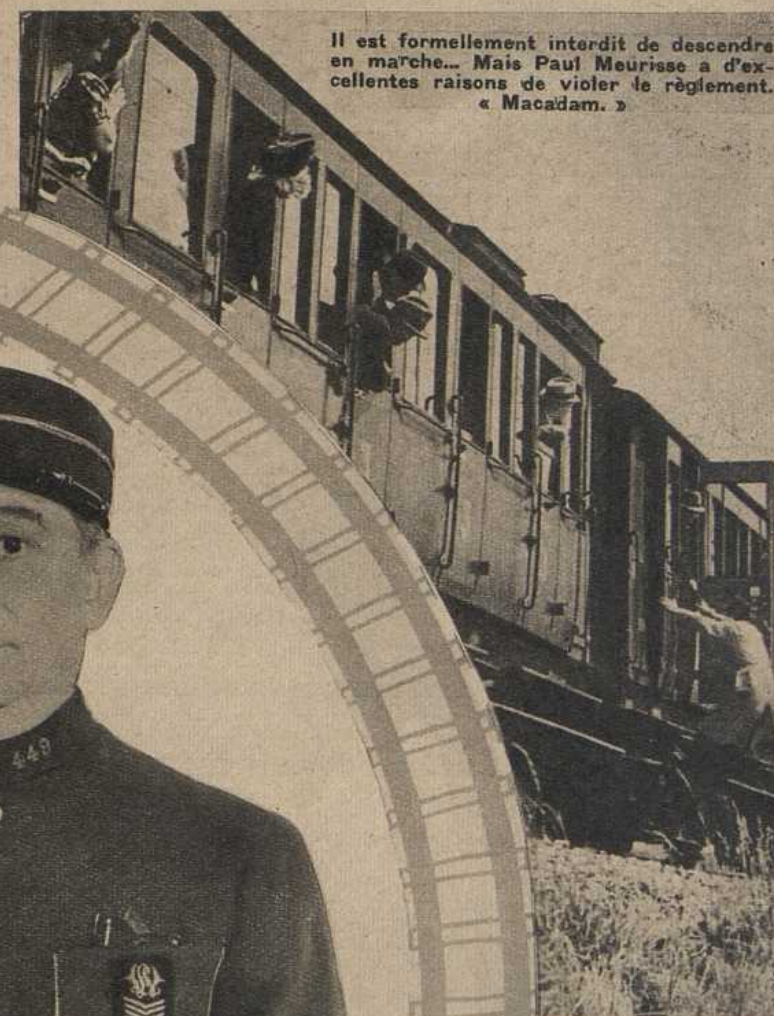
Sans être toujours principale vedette, le che-
min de fer tient une importante place dans
de nombreux films. L'exiguïté d'un compartiment,
l'étroitesse d'un couloir sont parfois fort
utiles aux scénaristes pour provoquer de déci-
sives rencontres, pas toujours brèves... Citons
entre autres l'excellent début de *Madame et le
Mort*. Que de drames, que de comédies, se sont
dénouées sur des quais de gare (*Occupe-toi
d'Amélie*, *Un Ravenant*, *Meurtres*... et tant
d'autres).

Et, en cette période d'étrennes, comment ne
pas évoquer aussi le petit train-jouet qui pas-
sionne les gangsters et leur victime dans *L'Hé-
roïque Monsieur Boniface*.

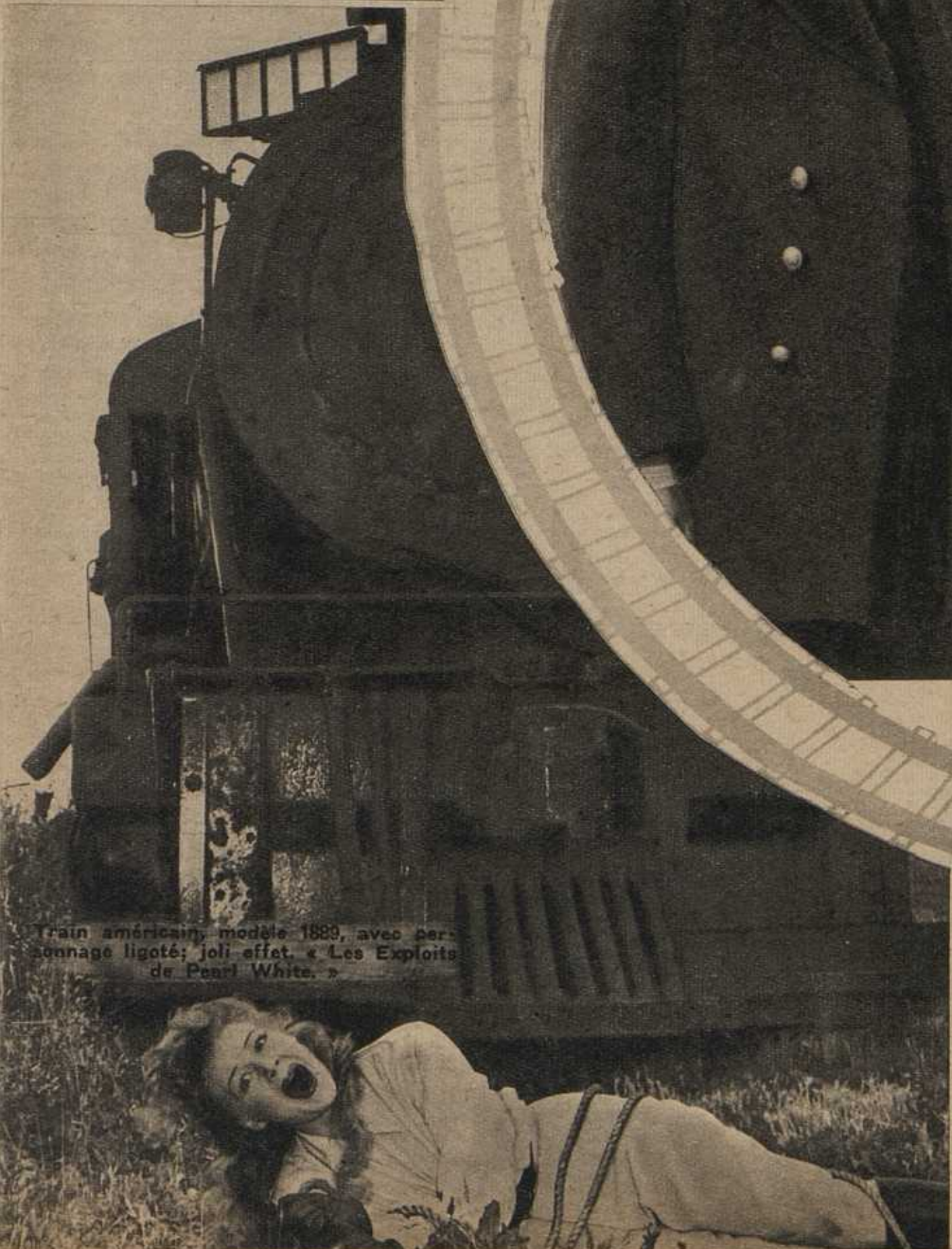
L'aventure cinématographique est entrée en
gare un soir de décembre, il y a cinquante-
cinq ans. Que d'aventures, depuis, sont nées
ou se sont achevées sur les rails !

Edouard BERNE

Nos personnages : Le chef de gare, « *La
Bête humaine* » ; Le contrôleur de wagon-
lit « *Rome-Express* ».



Il est formellement interdit de descendre
en marche... Mais Paul Meurisse a d'ex-
cellentes raisons de violer le règlement.
« Macadam »



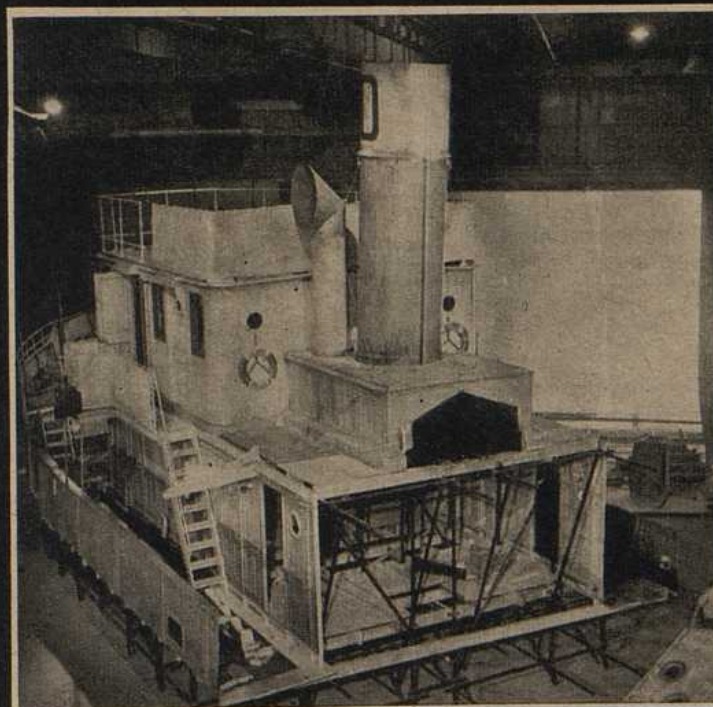
Train américain, modèle 1889, avec pers-
onnage ligoté, joli effet. « Les Exploits
de Pearl White »



Même modèle, mais avec plus de per-
sonnages et un drapeau. « *Pacific-
Express* »



Train de marchandises anglais. Clair
obscur, imite très bien la réalité.
« Il pleut toujours le dimanche »



Le décor qui présente une partie de l'avant de la « Jeune Nelly ». Il est construit sur échafaudages rapides, montés sur roulettes.



Le bosco, Jean-Pierre Grenier, inspecte le pont et parle avec tout le monde...



Le rabbin et le



capitaine: Jean Mercure et Pierre Brasseur.



Arrivée à Hambourg. On ne veut pas de vous...



Pierre Brasseur campe un capitaine qui prend conscience de sa responsabilité envers les hommes, devant leur misère et surtout, devant la détresse des enfants.

“L'Homme de la Jamaïque” Pierre BRASSEUR parce qu'il est “MAITRE APRÈS DIEU”



« **M**AITRE après Dieu » est tout d'abord une pièce du dramaturge hollandais Jan de Hartog, qu'on joue actuellement sur la scène de la Gaîté-Montparnasse. C'est l'auteur lui-même qui remania sa pièce pour en faire un scénario. Louis Daquin en assura le découpage et la mise en scène.

L'histoire est très simple et très belle. Un cargo rempli de Juifs que les nazis chassent d'Allemagne (nous sommes en 1938), sort du port de Hambourg à destination d'Alexandrie. Mais les autorités britanniques ne les laissent pas débarquer. Et c'est alors, de port en port et de pays en pays, l'odyssée de la « Jeune Nelly », repoussée de partout, comme si les Juifs étaient des pestiférés. Le capitaine, qui avait accepté de transporter les Juifs comme il aurait accepté des moutons, à cause du prix, comprend peu à peu que cette « cargaison » d'hommes, de femmes et d'enfants dont personne ne veut, sont des êtres qui luttent et qui souffrent et qui ont besoin, et le droit, d'être aidés.

C'est un émouvant et violent réquisitoire contre le racisme. Pierre Brasseur tient le rôle du capitaine, vieux loup de mer aigri et sentimental. Jean Mercure, qui monta la pièce, est le rabbin fataliste. Loleh Bellon, une jeune institutrice juive. Quant à Jean-Pierre Grenier, après avoir été, avec une vérité étonnante, le délégué syndical du « Point du Jour », le voici contremaître de la « Jeune Nelly ».

Le capitaine a joué le Père Noël, et la petite fille serre sa poupée sur son cœur...

retourne sous les tropiques

DIEU”

Louis Daquin, toujours soucieux de porter à l'écran des histoires « valables », des histoires qui parlent de la peine et de la joie des hommes, a trouvé dans le beau scénario de Jan de Hartog un sujet d'une grande valeur humaine. Un autre de ses films, *La Bataille de la vie*, qui vient de recevoir le Prix de la Paix, est interdit par la censure. Et cependant, ce sont des films comme *La Bataille de la vie*, comme *Maitre après Dieu*, qui donnent au cinéma français sa haute tenue morale. Le cinéma est un moyen puissant qui doit servir les idées les plus généreuses, et non pas à l'abrutissement du spectateur.

★

Ce film a été produit par la Coopérative générale du cinéma qui, depuis la Libération, a donné au cinéma français quelques-uns de ses plus intéressants films : *La Bataille du rail*, *L'Ecole buissonnière*, *Images médiévales*, et par M. Dorfman, à qui nous devons le Grand Prix de la Biennale de Venise, cette année : *Justice est faite*.

Nous attendons avec impatience la sortie de *Maitre après Dieu* sur les écrans parisiens. Nous espérons également que le fameux Père Noël libérera une fois pour toutes nos écrans des films de gangsters et de préparation à la guerre, dont nous inonde Hollywood, pour les remplacer par des films comme celui-ci.

Carlos LARRA.



Le capitaine appelle les anges à son secours. Il ne sait plus que faire pour sauver les enfants du bague nazi.

★

Le metteur en scène, Louis Daquin, fait répéter une scène à Loleh Bellon et Jean-Pierre Grenier.



Loleh, l'émigrante, est infirmière à bord de la « Jeune Nelly ».



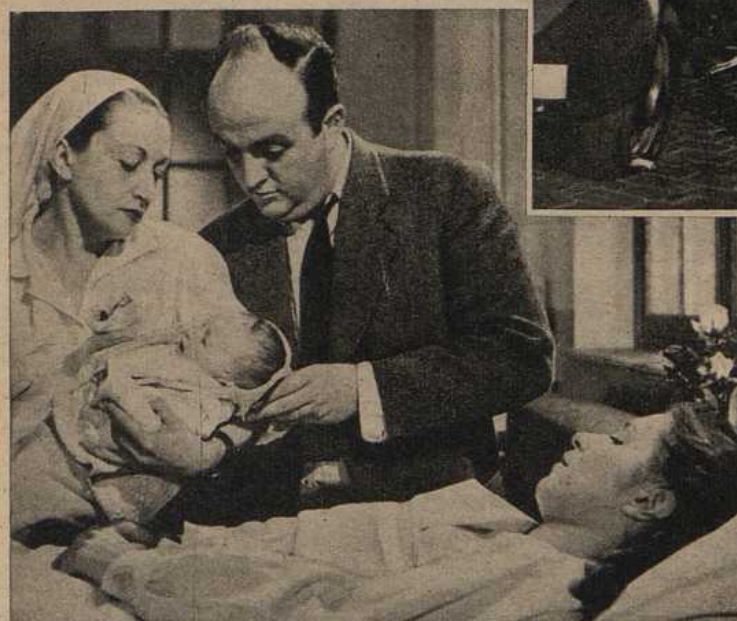
Parti sans laisser d'adresse

TAXI ! DIRECTION : LE BONHEUR

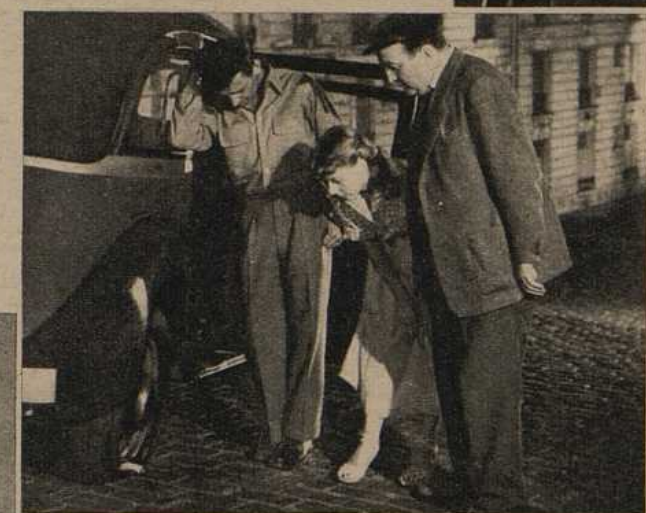
J'AN-PAUL LE CHANOIS est un spécialiste du bonheur : il a su, à une époque où il était de mode de tourner des « films noirs », nous donner cette merveilleuse « Ecole buissonnière », pleine de joie et de confiance. Dans son nouveau film, « Sans laisser d'adresse », il ne démentira certainement pas l'excellente réputation que ses films précédents lui ont faite, tant en France qu'à l'étranger.

L'auteur de « Au cœur de l'orage », ce profond témoignage sur la résistance du Vercors, a, cette fois-ci, choisi un scénario d'Alex Joffe, qui ne manque ni d'entrain ni d'humanité.

Il raconte, un peu à la manière de l'école italienne, la course à travers Paris d'une jeune femme (Danièle Delorme) et d'un chauffeur de taxi (Bernard Blier), à la recherche d'un certain monsieur qui engrossa la jeune femme sans lui laisser d'adresse. Le chauffeur de taxi, vite acquis à la cause de sa cliente, va s'évertuer de retrouver le monsieur en question, parce qu'il a tout de suite compris qu'en dépendait le bonheur de Danièle Delorme.



Et dans cette aventure, Bernard Blier apprend qu'il a une très jolie petite fille. La fille de Danièle Delorme, elle, n'aura pas de père puisqu'il est parti sans laisser d'adresse.



Danièle Delorme : « Il n'est pas là, monsieur. Je ne peux pas vous payer. Mais je crois qu'il habite maintenant rue Vavin. »
Bernard Blier : « Allons, ma p'tiote ! Je vous conduis rue Vavin. »

Crévé ! après six heures de course inutile à travers Paris, il ne manquait plus que cela. Mais Bernard Blier sauvera tout par sa bonne humeur.

quête avec elle successivement dans le quartier du Louvre, à Saint-Germain-des-Près et dans d'autres endroits de Paris. Pendant que la pauvre Danièle Delorme est à la recherche du père de son enfant, Bernard Blier apprend que sa femme, enceinte, vient d'accoucher. Il a juste le temps d'arriver à la clinique pour venir voir le nouveau-né ; une jolie petite fille. Tout à coup, une ambulance, dans la cour de la clinique, lui rappelle que sa cliente, qu'il a laissée dans le désespoir, pourrait très bien ne trouver d'autre solution que le suicide.

Il avait conseillé à la jeune femme de retourner à Chambéry, dans sa famille, et de ne plus penser à cet amour dont un des partenaires se montrait si peu digne : il comprend que ses paroles étaient semblables à celles d'un vieux monsieur peu occupé du sort des autres, et que Danièle n'a sans doute pas accepté de retourner à la gare de Lyon pour prendre le train de Chambéry. Ce pressentiment tragique qui l'a saisi dans la cour de la clinique n'est pas dénué de fondement : des témoins ont vu partir la petite Danièle Delorme, désespérée et prête à tout.

Conscient de sa responsabilité dans cette affaire, Bernard Blier lance à la poursuite de sa cliente tous les taxis de Paris ; et c'est une nouvelle « bataille de la Marne », combien émouvante, qui se livre pour sauver une pauvre fille qui ne croit plus au bonheur.

Sur le quai Henri IV, Danièle Delorme a déposé son enfant sur un banc. Elle descend le petit escalier qui donne dans la Seine... Mais son enfant crie. Elle n'a plus le courage de l'abandonner. Elle remonte précipitamment l'escalier, juste au moment où, là-bas, du quai de la Rapée, arrive en trombe un G-7, le taxi de Bernard Blier. Celui-ci embarque la petite désespérée et son moutard. Il a décidé de lui redonner sa chance de vivre, et il est tout heureux quand il raconte cette histoire à sa femme, l'accouchée de la veille, et que sa femme lui dit : « Mais, tu devrais nous l'amener, cette fille !... » « La voilà », s'excuse presque Bernard Blier et Danièle Delorme, émue, trouve enfin l'adresse qu'elle cherchait, qui n'est peut-être pas celle qu'elle espérait, mais qui est tout de même la bonne adresse du bonheur, à Paris, pour cette année 1951 qui s'ouvre.

Jacques KRIER.



COCKTAIL
Bibi Fricotin

Vous versez dans une malle Z... :
L'ingénieur et débrouillard Bibi...
une voyante en transes (Colette Darfeuil)...
un cocasse agent secret... (Yves Robert)...
un invraisemblable conservateur de musée (Paul Demange).

Vous ajoutez :
Une poursuite endiablée...
Un tendre et poétique Amour... Maurice Baquet et Nicole Francis).

Et... Le shaker éclate... de rire...
(Photos Consortium de Film.)



nos problèmes quotidiens ! Le père de Bibi Fricotin, L. Forton, est mort, mais son fils continue à vivre... Et à prospérer, car d'autres dessinateurs l'ont relayé. On peut raisonnablement espérer que les aventures de notre héros figureront un jour en bonne place parmi les ouvrages des programmes scolaires. Le film que Marcel Blistène a réalisé d'après le scénario que Maurice Henry et Arthur Harfaux ont tiré des célèbres albums, sera alors l'un des classiques du cinéma éducatif !

Qui d'autre que Maurice Baquet, ce prodigieux boute-en-train, pouvait interpréter le personnage de Bibi ? Autour de lui, Colette Darfeuil, Yves Robert, Nicole Francis, Paul Demange, Milly Mathis forment une ronde joyeuse, qui vous entraînera dans d'irrésistibles aventures. Voulez-vous jouer avec eux ?
E. B.

AVANT DE T'AIMER

Un film américain contre le marché noir des bébés

« L'ETABLISSEMENT d'un nouveau régime en Chine » prive le marché de l'or de ses principaux débouchés. Les spécialistes se lamentent : il y a trop d'or ! Trop d'or et pourtant que de misères sociales à soulager. Une des plus lamentables n'est-elle pas celle des jeunes filles séduites et abandonnées, avec parfois un enfant sans papa ? Tel est ce qu'osait dire récemment un journaliste américain. Au même moment, on parle, en France, de la sortie du film d'Ida Lupino, la célèbre vedette de cinéma, *Avant de t'aimer* (No wanted), un film qui, justement, aborde avec une vérité rare le problème des filles-mères.

On sait qu'aux Etats-Unis, les filles-mères sont, bien plus qu'en France, soumises à un régime de discrimination sociale. Il



Sally aura un enfant...



Elle perdra son enfant...



Elle en volera un autre...



Il l'a séduite...



Puis, après avoir été jugée, elle s'enfuit...

s'est établi, là-bas, une honteuse institution qu'on appelle : « Le marché noir des bébés » et qui consiste, pour les jeunes ménages stériles, que la loi n'autorise pas, à adopter des enfants, à acheter, pour 600 ou 3.000 dollars, des bébés à des filles-mères. On fraude sur l'acte de naissance et le tour est joué. *Avant de t'aimer* a pris courageusement parti pour les filles-mères contre cette mode commerciale.

Ida Lupino avait depuis longtemps, l'intention de réaliser un film sur ce problème. Elle défendit son scénario, lutta contre la censure, commerciale et politique. L'originalité du scénario exigeait que les acteurs fussent également originaux : pour la crédibilité de l'histoire qu'Ida Lupino voulait animer, elle prétendit s'adresser à des inconnus. Après bien des recherches, le choix des producteurs finit par tomber sur Sally Forrest, une jeune danseuse, sur Leo Penn, un musicien de bar, et sur Keefe Brasselle, un figurant.

L'histoire est très simple. Sally se laisse entraîner dans une aventure avec Leo Penn, aventure qu'elle croit sans conséquences. Hélas ! la jeune fille ne s'est pas rendu compte exactement de ce qu'elle a fait. Elle s'aperçoit bientôt que le jeune homme est un vulgaire séducteur et qu'il n'a nullement l'intention de l'épouser. Obligée de quitter sa famille, qui lui est féroceement hostile depuis, Sally Forrest se met au service de Keefe Brasselle comme employée aux pompes à essence. Keefe est un brave garçon. Il aime Sally, mais il est amputé d'une jambe et n'ose pas montrer son amour. Pourtant, bientôt, au cours d'une fête foraine, Sally s'aperçoit qu'elle est enceinte. Elle accouche d'une belle petite fille, mais accepte de la vendre au « marché noir des bébés ». A peine sortie de la clinique, elle se rend compte de la noirceur de son geste. Folle de remords et de désespoir, elle en arrive à voler un enfant qu'elle rencontre au hasard dans la rue. Elle est arrêtée. Le juge, à qui l'on explique le passé de Sally, l'acquitte. Keefe, le brave marchand d'essence, vient accueillir Sally à sa sortie de prison. Sally s'enfuit. Elle craint une fois de plus d'être le jouet d'un faux amour. A travers les rues de la ville, Keefe, l'amputé, se jette à sa poursuite, car il a compris que la jeune fille ne le fuyait pas seulement, lui, le soupissant, mais qu'elle fuyait aussi la vie. Harassé, Keefe s'affale, honteux, humilié de ne pouvoir accomplir son devoir d'homme en sauvant Sally. Mais celle-ci, ébranlée par cette chute, revient sur ses pas et s'aperçoit alors que tous les hommes ne sont pas des canailles et qu'il suffit, « avant d'aimer », de savoir ce qu'est véritablement l'amour, pour être heureuse et vivre comme tout le monde doit vivre. C. D.

La vie amoureuse des GRANDS SEDUCTEURS DE L'ECRAN

Célibataire N° 1 de Hollywood pendant quinze ans

JAMES STEWART



L'homme avec qui chaque femme veut devenir mère a oublié "SA" FEMME IDEALE



Le 9 août 1949, James Stewart, Célibataire n°1 de Hollywood, prenait femme. Il épousait Flavia Hatrick, divorcée et mère de deux enfants (deux fils nommés Ronald et Michael). Et passait sa couronne d'épines (les épines des ébottiers californiens) à Montgomery Clift qui prend, à son tour, le titre de Célibataire n°1 de Hollywood.

Depuis quinze ans, les échos attendaient ce jour. Qui allait être l'heureuse éeue, la compagne de ce grand timide qui n'osait jamais se déclarer et sortait pourtant avec les femmes les plus illustres du cinéma américain ?

Tous les journalistes connaissaient le type exact de la femme idéale, telle que la concevait James Stewart. Dès qu'une femme, petite, simple et bien sage tournait autour de lui, les journalistes s'empressaient d'écrire que, cette fois-ci, peut-être...

Mais Stewart était hésitant. Et patient. Et la femme qu'il vient d'épouser est exactement le contraire de son type féminin. L'épouse idéale, pour James, c'était Margaret Sullivan, actrice injustement oubliée par Hollywood depuis quelques années.

James Stewart avait connu Margaret en 1928, en même temps que Henry Fonda. Tous trois étaient, à l'époque, des inconnus et végétaient dans des tournées de province... Margaret tomba amoureuse de Henry Fonda et l'épousa bientôt, avant que le timide James se soit décidé à révéler son amour pour Margaret. James sut attendre. Il

resta l'ami patient de la famille. Un jour, Henry Fonda et Margaret Sullivan divorcèrent. Mais si Margaret quittait Henry, c'était pour devenir l'épouse d'un des metteurs en scène les plus talentueux de Hollywood, William Wyler, le futur auteur des *Plus belles années de notre vie*. Une fois de plus, James fut l'ami de la famille Sullivan et Wyler, tout comme il le fut encore quelques années plus tard de la famille Sullivan et Hayward, après que Margaret eût épousé en troisièmes nocces l'impresario Leland Hayward. Tous les dimanches, James venait voir les trois enfants de Margaret. Chez les Sullivan and Co., aussi bien que chez les Fonda (Henry Fonda s'était remarié avec Frances Brokaw, qui vient de se donner la mort, il y a quelques mois, en se tranchant la gorge), les enfants appelaient James Stewart « Oncle Jimmy ».

Il y a trois ans, lorsque Margaret Sullivan redivorça (pour la troisième fois), on pensa que Margaret et James allaient enfin convoler. Hélas ! les goûts de James avaient évolué, et peut-être aussi que les divorces successifs de Margaret l'avaient fait réfléchir...

De Marlène à Olivia en passant par Rita James Stewart a toujours été l'un des garçons les plus séduisants de Hollywood. Et les femmes en tombaient facilement amoureuses. Sa douceur, son esprit, sa gentillesse avaient vite fait de séduire. Le journaliste Gene Schrott définit ainsi le succès de Stewart : « James Stewart, c'est le garçon qui tous donne votre premier baiser. Il est le premier amoureux,

l'homme avec qui chaque femme veut devenir mère. »

Lorsqu'il arriva à Hollywood en 1935, James Stewart commença par vivre chez les Fonda. Au bout de quelques mois, il trouva une petite maison qu'il conserva durant tout son célibat. Il avait pour voisin Claude Rains (mais celui-ci a récemment vendu sa maison à Dan Duryea). Ses succès artistiques furent rapides et il oublia vite sa Pennsylvanie natale, où il passait son temps à jouer de l'harmonica et à taper sur un piano. En 1935, James avait vingt-sept ans et la gloire. Il sortait tous les soirs. Les « occasions » ne manquaient pas et toutes les femmes de Hollywood recherchaient sa compagnie.

Il est très difficile de savoir ce qu'il en fut exactement des amours de James Stewart. Toutes les femmes qui l'approchèrent ne parlent que de son extraordinaire timidité. Un vrai collégien ! et encore ! Il lui fallait plusieurs semaines de rendez-vous pour oser quémander un baiser !

Ginger Rogers se montra durant plus d'un an au bras de James, lors de ses débuts à Hollywood. C'était un couple qui semblait heureux. Et qui débordait de joie de vivre et d'insouciance. Tout cela aurait fini par un mariage, mais James (qui était encore sous l'emprise de Margaret Sullivan) fut décontenancé par l'arrivisme de Ginger... On vit ensuite James sortir en compagnie d'une jeune roussie qui était « fatiguée de Hollywood » et voulait abandonner ce cinéma où elle n'arrivait pas à se faire un nom : elle se nommait pourtant déjà Rita Hayworth et venait de quitter son premier mari. James trouva Rita



Margaret Sullivan fut le grand amour de James Stewart. Mais Margaret Sullivan, qui en est à son quatrième mariage, n'a jamais accepté de l'épouser. Les voici ensemble dans « Rendez-vous ».

Hayworth beaucoup trop artificielle !

Son plus sérieux roman de l'avant-guerre, ce fut son flirt avec Olivia de Havilland. James fut, pour Olivia, son premier amour, le seul avant (l'actuel) Marcus Goodrich. Mais James ne trouva pas en Olivia une épouse idéale. Olivia était trop préoccupée par sa carrière, elle voulait devenir « une grande comédienne ». Un jour ou l'autre, leur métier les séparerait... A quoi bon ?

D'autres noms de femmes furent souvent rapprochés de celui du grand James (1 mètre 89). Je pense à Jean Parker, qui fut l'héroïne de René Clair dans *Fantôme de vendre*. Je pense à Rosalind Russell avant qu'elle ne rencontre Fred Brisson. Je pense à Marlene Dietrich, avant qu'elle ne connaisse Jean Gabin. Je pense à Loretta Young, à Joan Crawford... Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Peu de chose, sans doute. Et rien de bien sérieux. La seule originalité de James à l'époque était de recueillir chez lui les chiens, les chats et les pigeons abandonnés.

La guerre a changé ses goûts féminins

James Stewart est l'une des rares vedettes de Hollywood à avoir vraiment fait la guerre. Refusé une première fois parce qu'il lui manquait cinq kilos, James Stewart, excellent pilote civil, engraisa et s'engagea dans l'aviation le 24 mars 1941. Six mois plus tard, il était lieutenant. C'était Pearl Harbor ! Stewart participa à bord d'une forteresse volante à de nombreux grands raids de bombardement sur l'Allemagne. Il devint capitaine, puis lieutenant-colonel. Il fut encore de la première expédition aérienne sur le Japon, et on le décora de la Distinguished Flying Cross avec feuille de chêne. Le général Timberlake disait : « Quand Stewart est chef d'escadron, je ne suis pas inquiet. » Lorsqu'il quitta l'Angleterre, à bord du *Queen Elizabeth*, deux escadrons de la RAF vinrent lui rendre les honneurs. De retour à Hollywood, Stewart refusa de tenir à l'écran des rôles de soldat. On pensait que le Célibataire n°

me Bob Succency ». A cette époque, Sylvia Fairbanks-Ashley avait déjà fait la connaissance de Clark Gable, le Clark qu'elle devait épouser quelques mois plus tard... Une jeune blonde sophistiquée, qui joua dans les spectacles d'Earl Carroll, Myrna Doll, fut également rencontrée au bras de James. James déclara : « Nous sortons ensemble pour nous amuser. Nous aimons tous deux les plaisanteries. » C'est avec elle qu'il vint à la première de son film, *Appellez Nord 777*.

Le dernier chapitre... ou le premier ?

Une soir de 1948, James dînait chez son grand ami Gary Cooper. C'est là qu'il devait faire la connaissance de Gloria Hatrick...

Depuis son divorce, Gloria Hatrick vivait, avec ses deux enfants, à Hollywood. Elle avait eu pour mari Ned McLean, le fils d'Evelyn Walsh McLean, la propriétaire du fameux Hope Diamond, la pierre réputée maléfique. A Hollywood, les échotiers avaient déjà remarqué cette Gloria... avant James Stewart : c'est-à-dire qu'elle avait eu des « rendez-vous » avec Peter Lawford et Clark Gable.

James demanda Gloria en mariage le jour de ses 41 ans, le 20 mai 1949. Gloria est le contraire de cette Margaret Sullivan dont James fut longtemps le soupirant sans espoir. Margaret, à ses débuts, était simple, tendre et tranquille. Elle ne mettait presque jamais de rouge à lèvres... Gloria, au contraire, brille par son élégance, c'est une aristocrate à tous les sens du mot.

Pour elle, James a oublié ses rêves de jeunesse. L'image de la femme idéale, la douce Margaret Sullivan, a été troublée par les potins de Hollywood. Les mirages de l'écran sont toujours les plus forts. Hélas !



Voici Mme Stewart. Elle est exactement le contraire de l'idéal féminin de James et avait déjà été remarquée au bras de Clark Gable.

**ACHETEZ TOUJOURS
l'ÉCRAN français
chez le même marchand**
**et
DEMANDEZ-LUI
de L'AFFICHER
EN BONNE PLACE**

PIERRE BRASSEUR “L'HOMME DE LA JAMAÏQUE”

vous parle de l'AVENTURE

UN film dont la vedette est Pierre Brasseur ne peut laisser indifférent.

L'Homme de la Jamaïque est un film d'aventures. « ...L'Aventure est un joli mot, ne trouvez-vous pas ? dit Brasseur, et il ajoute : « ...Cet A majuscule... C'est une voile coupant le vent comme un oiseau d'acier... Une échelle, les jambes écartées, souriant à la lune... Le cœur de ce mot, c'est le « vent », début de tant d'histoires vivantes : vengeance, vantardise, moulin à vent, paravent, Levant, couvent... »

Le roman de Robert Gaillard est fertile en rebondissements : Jacques Mervel (Pierre Brasseur), trafiquant et contrebandier notoire, la boutonnère fleurie, se présente chez une concurrente dangereuse sous l'aspect d'un acheteur espagnol. Il fait la conquête d'une jeune infirmière qu'il abandonne chez un certain docteur Van Boeken qui héberge et soigne les lépreux. Pourchassé par la police, il s'enfuit sur son hors-bord... Mais je m'en voudrais de vous dévoiler la fin de ce film dont le rythme ne laisse aucun instant de répit.

L'histoire de *L'Homme de la Jamaïque* a été presque entièrement vécue par son auteur, Robert Gaillard. Aussi ce dernier se montrait-il difficile sur le choix de l'interprète.

Maurice de Canonge suggéra : « ...Pierre Brasseur sera notre



...Mais le métier de trafiquant d'armes a ses dangers et ses blessures, que l'infirmière Vera Norman s'efforce de panser...

homme. Ce rôle doit l'emballer.

Et le rôle l'emballa. Robert Gaillard pouvait être sans inquiétude. Qui mieux que Pierre Brasseur pouvait incarner *L'Homme de la Jamaïque* ?

Pierre CHATELEIN.

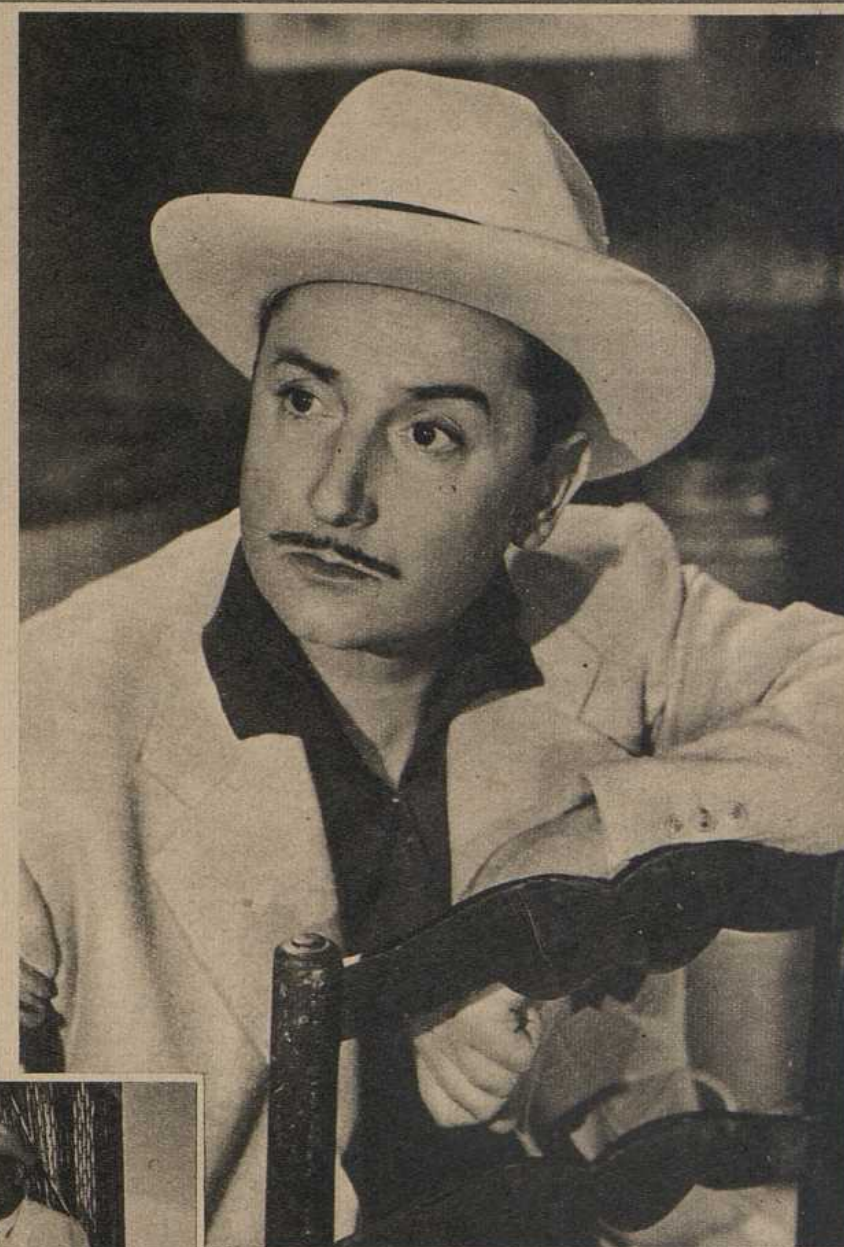
Photos : Bellair Films, A.G. C.D.



« L'Homme de la Jamaïque » et son ami Rappal (Alexandre Rignault) font une entrée discrète au cabaret d'Anita.

Le capitaine Hoggan est en mauvaise posture : Jacques Mervel et Navari (Jean Pignol).

A bord de son bateau, Mervel ne craint plus la police.





« ...Une seule ligne de diligence desservait San Antonio... »
(Sylvie Pelayo, René Raymond).



« ...En 6 mois, 3 jours et 17 heures, 75.642 pionniers et 1.293 wagons prirent le chemin de l'Oklahoma où l'on trouvait de l'or (en billets) »
Dans un saloon on boit et on se fait des relations sous l'œil des entraîneuses (Huguette Faget).



Coups de feu, coca-cola et pin-up
bandits et cigares, c'est la...

« ...Toute ressemblance avec des personnages ayant vécu, vivants ou à vivre est absolument fortuite et n'engage en rien la responsabilité de la Société productrice. »

C'est sur cette déclaration que démarre (allègrement) cette parodie de « western » produit par Pavox-Films (société à responsabilité très limitée au capital de 200.000 francs), ce qui est déjà un gag, puisque son principal actionnaire n'est autre que le grand photographe Paul Paviot.

La parodie du « western » made in U.S.A. était à faire. Paul Paviot et André Heinrich ont réalisé *Terreur en Oklahoma* avec tous les poncifs du film de cow-boys. On y retrouve avec plaisir la très classique attaque de diligence remplacée ici par une bagnole antique, une bagarre dans le saloon de la *Grosse Pépète*, Gonzalez y Pascal, au comptoir, surveille d'un œil paternel les ébats de ses clients : M. Colt, le sheriff, la jolie Lolita Covadonga y Perez, danseuse de son état; le traître n'est autre qu'une redoutable terreur qui distribue généreusement des cigares à ses victimes.

Dans la ville de San Antonio en liesse, le sachein indien Corned Bill, qui n'en est pas moins un « bon Américain », puisqu'il truste

le pétrole découvert sous son wigwam, dirige le défilé devant le président A. Lincoln, Tommy et Lolita s'embrassent... « et donnent naissance à une belle génération de jeunes Américains... prêts... comme leur père, à défendre la liberté, l'égalité et la fraternité... américaines ! »

Cette parodie est ponctuée d'innombrables coups de revolver qui ne tuent personne, de galops de chevaux quand passent les bicyclettes, de ferrassiers qui trouvent des billets de mille dans leur tamis, de pancartes marquées « or », « Tip-cook River » (don de Coca-Cola); d'affiches dans ce genre : Cigar's Man avec le portrait d'un bandit et « Récompense : 10 cents », de gags dont je ne vous dirai rien.

Terreur en Oklahoma est un court métrage burlesque en diable qui laisse en mémoire tous les « articles-de-film-de-cow-boys », le cactus derrière lequel se cache le grand chef indien, le désert de la soif, la fièvre de l'or, la bagarre dans le saloon, en un mot comme en mille, les grandes passions qui vous feront découvrir le Far-West... en riant, car cette *Terreur en Oklahoma* ne se prend pas au sérieux.

Catherine BATZ.



Pas de pitié pour les femmes... ...ni pour les hommes

La pitié est-elle de ce monde ? On pourrait en douter à en croire certains titres de films : *Sans Pitié*, *Pas de pitié pour les maris*, et enfin *Pas de pitié pour les femmes*...

Adapté d'un roman de Jean Giltène, au titre sensiblement moins violent (*Les Femmes sont bizarres*), le dernier film de Christian Stengel est une œuvre âpre, dure et (naturellement) impitoyable. Et qui n'épargne pas plus les hommes que les femmes ! bien au contraire, jugez-en : trois cadavres et un blessé du côté du sexe fort contre seulement une morte ! Il s'agit cependant dans ce film de tout autre chose que d'un duel à mort entre représentants des deux sexes.



Que dissimule le beau visage de Geneviève Page et le sourire d'André Versini ?



M. Auclair et S. Renant trouveront-ils le bonheur à l'issue de leurs tragiques aventures ? Vous le saurez en voyant « Pas de pitié pour les femmes »

Michel Dunan, alias Michel Auclair, ne pensait guère au meurtre lorsque son extraordinaire ressemblance avec le riche Alain de Norbois l'entraîna dans l'extraordinaire aventure que nous conte *Pas de pitié pour les femmes*. Il ne s'agit au début que d'une comédie, presque d'un vaudeville; Michel s'installe dans la vie privée (et aussi dans les meubles !) d'Alain qui a disparu mystérieusement. La femme de ce dernier (Geneviève Page), reconnaît en Michel un mari adoré; Marianne, la maîtresse attitrée d'Alain, l'accueille avec joie et il en tombe éperdument amoureux... L'or et le sang se mélangent : derrière les millions des Norbois se cache une tragédie dont notre héros perce bientôt le secret. C'est le drame : Michel doit-il faire éclater la vérité et perdre à tout jamais les avantages matériels de la situation présente et l'amour de Marianne; ou doit-il se taire se faisant ainsi le complice d'un crime particulièrement odieux ?

Ce n'est pas à nous de vous révéler le rôle que les scénaristes ont réservé au souriant André Versini, au cocasse Robert Vattier et surtout à l'étrange Marcel Herrand. Peut-être les photos ci-contre vous en diront-elles davantage. Derrière chacun de ces visages, combien de crimes impunis ? Les paris sont ouverts, à vous de jouer...

Tout n'est pas noir cependant : à l'aube, deux amants chancelants verront enfin un bonheur chèrement acquis se profiler à l'horizon...

(Photos Consortium du Film.)

Bernard HICHINI.



L'étrange ressemblance de Michel Dunan et d'Alain de Norbois servira-t-elle les desseins...
...de l'inquiétant personnage qu'incarne Marcel Herrand ?

Maman, ne m'abandonne pas!



Un monde aux principes austères : le père et la mère de Jacqueline (G. Dorziat et Ruffini).



Au tribunal : la mère de Claude (Gaby Morlay) et Jacqueline suivent, tendres, le déroulement du procès.

Maman, ne m'abandonne pas ! Ce cri bouleversant, que l'on trouve comme un leitmotiv sur tous les bons murs des pouponnières de l'Assistance publique, pourrait aussi bien être le titre du dernier film de Maurice Cloche : *Né de père inconnu*. Avec cette œuvre, le réalisateur de *Docteur Laennec* continue la réalisation de l'un de ses plus chers désirs : celui qu'il conçoit, en tournant *Monsieur Vincent*, d'aborder, un à un, tous les problèmes sociaux dont ce film constituait la synthèse. L'actualité, l'intérêt même d'un tel thème parurent discutables à certains distributeurs ; l'annonce de la réalisation de *Né de père inconnu* va leur infliger un cinglant démenti. Il suffit, pour se convaincre, de voir la multitude de lettres reçues par Maurice Cloche, de lire les confidences émouvantes qui lui parviennent encore chaque jour. Triomphant des obstacles, le metteur en scène de *Monsieur Vincent* a voulu mettre son talent (qui est grand) au service d'une cause émouvante ; il ne peut, dans sa tâche, que rencontrer l'estime de ses pairs et l'affection du public.

Le scénario (1) oppose d'abord Jacqueline Mussot (Nicole Stéphane) à son père Henri (Ruffini), important industriel, qui veut l'empêcher d'épouser le jeune avocat Claude Nogent (J.-P. Kerien). L'intelligence, l'esprit et la haine de l'hypocrisie sociale, contre laquelle le jeune avocat s'est fixé comme idéal de lutte, ont séduit Jacqueline. Mais, pour parvenir à ses fins, son père n'hésitera pas à employer les moyens les plus bas : Claude assure la défense d'un jeune ouvrier des usines Mussot, Raymond (Gilbert Gil), accusé d'avoir provoqué la mort de sa maîtresse en la précipitant dans un canal à la suite d'une violente discussion. Elle le suppliait de reconnaître leur enfant. L'avocat fait ressortir avec ardeur les contradictions des témoignages, affirme que la victime s'est suicidée. Après d'adroites et hypocrites réticences, le procureur Mussot, frère de l'industriel, déclare que Claude Nogent ne peut soutenir cette thèse. N'est-il pas lui-même « né de père inconnu » ? Or sa mère (Gaby Morlay), quoiqu'abandonnée, ne s'est pas suicidée, puisqu'elle a même refait sa vie avec Nogent.

Claude ignorait tout. Sa mère le supplie de lui pardonner d'avoir gardé son secret. « Oui, elle a aimé un homme avec lequel elle ne peut faire sa vie. Mais ce fut Nogent qui la sauva du désespoir. Ils s'efforcèrent de cacher à l'enfant son origine, ce qui était légalement possible, afin qu'il ne se sentit pas diminué, « différent des autres. » Claude Nogent, au cours de sa plaidoirie, affirme son mépris d'une certaine hypocrisie sociale qui, appelant les enfants naturels « des hommes comme les autres », les repousse trop souvent dans les faits et dans les sentiments. Le scandale provoqué par son propre cas en fut bien la preuve.

Il obtient non seulement l'acquiescement de Raymond Denis, mais remporte un très grand succès personnel.

Raymond Denis, acquitté, mais comprenant, grâce à l'intervention de Claude Nogent, quelles furent sa lâcheté et sa culpabilité morale, ira rechercher son enfant à la pouponnière de l'Assistance publique.

C. DENIS.

(1) Scénario de Maurice Cloche. Adaptation de J. Hallein-Albert Mathieu, Meccoli, Prosper, Renzo Merisi.

Photos Consortium du Film.



Raymond (Gilbert Gil), sa mère (Helena Manson) et Claude Nogent, à l'heureuse issue du drame.



Le jeune avocat Claude Nogent (J.-P. Kerien) et la jolie Jacqueline Mussot (Nicole Stéphane).



L'avenir paraît sombre... A vous de savoir l'éclaircir...

Production-Distribution PÈRE NOËL and C^o (S.A.R.L.)



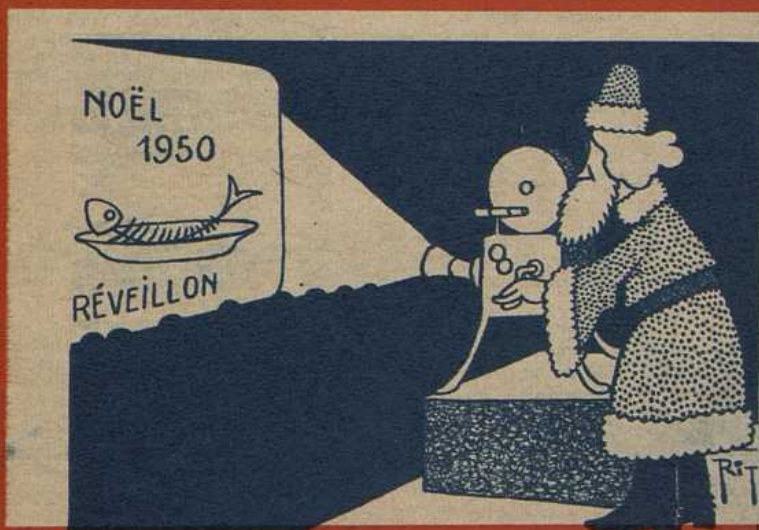
A Société de production Père Noël : Monsieur, le court métrage éducatif par vous livré ne satisfaisant pas notre clientèle, je vous saurai gré de nous faire parvenir, dans les plus brefs délais, un film locomotive (avec au moins une vedette à moteur), un long métrage de ju-jube...



LE PETIT NOËL DU MINOTAURE

Avec la complicité d'André François et de « L'Ecran français » (tous droits réservés...), le Minotaure a vu apparaître sur son écran personnel, en cette nuit de Noël... une douce moitié.

— Avec un entracte par an, comment voulez-vous qu'on augmente la consommation de chocolats glacés et de pastilles de menthe.



ACTUALITES

— Des poupées ! Des pantins ! On aimerait mieux « Un Homme véritable ».



NOËL, NOËL, NOËL

Souhaitons-nous en même temps une bonne année!

Ils répondent à notre enquête de Noël:

QUEL

- 1° RÔLE
- 2° FILM
- 3° PARTENAIRE
- 4° METTEUR EN SCÈNE

DÉSIREZ-VOUS TROUVER DANS LA HOTTE DU PÈRE NOËL?

QUESTIONS SUBSIDIAIRES : A. Et quoi encore ?

B. Qui voyez-vous dans le rôle de VOTRE Père Noël personnel ?



BRIGITTE AUBERT :

- 1° Zorro.
 - 2° Un film d'action.
 - 3° Douglas Fairbanks.
 - 4° Charlie Chaplin.
- A) Rien d'autre.
B) Le Père Noël lui-même.



RAYMOND BUSSIÈRE :

- 1° Celui de Jules.
 - 2° Dans « Avec qui voulez-vous lutter », dont j'ai écrit le scénario avec Annette Poivre.
 - 3° Tiens, c'est question ! Annette !
 - 4° Le meilleur.
- A) La Paix, pour me garder mon bonheur personnel.
B) Je ne vois pas un Père Noël unique : je voudrais que ce rôle soit incarné par chaque homme au monde.



JEAN GEHRET :

- 1° Un fantôme.
 - 2° ...Un film qui soit agréé par un producteur.
 - 3° Quels acteurs ? Des inconnus avec beaucoup de talent.
 - 4° Mais voyons...
- A) N'est-ce pas suffisant pour une année ?
B) Une colombe.



HENRI AISNER :

- 1° Celui d'un clown.
 - 2° « Le Bal du lieutenant Helt » et « La Dame au général ».
 - 3° Quels interprètes ? Gérard Philipe et Emma Bouary.
- A) N'est-ce pas suffisant pour une année ?
B) Noël-Noël.



NICOLE COURCEL :

- 1° Un rôle spécialement conçu pour moi, de préférence au théâtre.
 - 2° Voir ci-dessus.
 - 3° Jean Renoir ou Julien Duvivier.
 - 4° Pierre Fresnay ou Spencer Tracy.
- A) Une grande maison de campagne pour y passer quel-que temps avec mon petit frère que je n'ai pas vu depuis longtemps.
B) Pierre Brasseur.



MARIA CASARES :

- 1° Je vais bientôt interpréter un beau rôle, au théâtre, dans une pièce de Colette. Au cinéma je souhaite un rôle de femme qui ne soit ni méchante ni étrange, mais simplement gentille. Bref un rôle de femme...
 - 2° Très peu de chose... un tout petit rôle... un rien... dans un film de Charlie Chaplin.
- A) Beaucoup de beaux étés avec tout ce qu'un bel été comporte.
B) Michel Simon.



YVONNE DE BRAY :

- 1° Un beau rôle.
 - 2° Un film de Cocteau.
 - 3° Jean Marais.
 - 4° Cocteau, bien sûr !...
- A) Tellement de choses qu'il m'est impossible d'en choisir une spécialement.
B) Je ne sais pas... Attendez... Plutôt Bernard Blier...



SIMONE RENANT :

- 1° Un bon.
 - 2° Un film intéressant et sensible, qui apporte au spectateur un peu de poésie.
 - 3° Un partenaire avec lequel je puisse travailler en pleine entente — en communion, dirais-je — et en toute camaraderie...
 - 4° Français un grand metteur en scène français.
- A) Une maison de campagne.
B) Fernand Ledoux.

Le courrier de Blanchette Brunoy

Le temps des vœux est venu. J'ai gardé de manquer à cette aimable coutume. Je vous souhaite donc à tous et à toutes un joyeux Noël. Et, en particulier, je souhaite à mes correspondants présents et futurs que le père Noël dépose dans leurs cheminées de gros sacs de bonheur. Ce vœu-ci, je saurai, par mon courrier de 1951, s'il a été exaucé : je voudrais tant que, contrairement à ce qui s'est passé, hélas ! jusqu'à présent, la somme des joies dont les lettres que je reçois se font l'écho, l'emporte sur celle des peines ! C'est avec cette pensée que je vous embrasse tous et toutes sur les deux joues.
B. B.

★

JOSE-HENRI, Paris. — Je l'ai déjà dit maintes et maintes fois : vos querelles suivies de raccommodages non moins tumultueux n'ont pas la gravité que vous leur accordez. Vous êtes très jeunes, et votre ménage en est à la douloureuse période du « Rodage ». Un peu de patience et beaucoup d'indulgence, quelque respect pour votre mobilier tout neuf et votre vaisselle tristement ébréchée, s'il vous plaît, et votre très gentille lettre. Je surtout ira mieux.

Le courrier d'Henri VIDAL

CINQ lettres dans la même semaine, de lecteurs et lectrices se plaignant d'être trop à l'étroit dans leur chambre ou logement. Elles reflètent un des grands soucis de notre pays. Peu ou pas de reconstruction, trop de locaux occupés ou insuffisamment occupés et tant de familles nombreuses qui s'entassent dans trop peu de pièces.

Et c'est le problème de la vie du couple en vase clos (si je puis dire) qui se pose. Dans un tout petit espace, on a vite fait de se gêner l'un l'autre : « Ta cravate traîne encore sur le lit ! — Tu ferais mieux de ne pas laisser toujours ta boîte à poudre sur ma table ! » Et toc ! voilà la dispute et les mots définitifs prononcés avant même que l'on ait pu se retenir.

Trop de jeunes ménages, faute d'appartement, doivent vivre avec les parents, les beaux-parents. Ça n'est pas très aisé. La bonne humeur ne suffit pas toujours. Pour vous gêner le moins possible, songez d'abord à n'être pas sans-gêne. N'occupez pas trop longtemps le cabinet de toilette si d'autres attendent leur tour ; arrivez à l'heure aux repas. Soyez ordonné pour vous-même et indulgent envers votre partenaire ou vos parents s'ils le sont moins que vous. Apprenez-leur à le devenir, mais apprenez-leur gentiment. Bien sûr, ce n'est pas cela qui agrandira vos murs, mais vous verrez comme vos rapports seront plus aisés, plus amicaux. Vivre en bonne intelligence, même dans un petit logement, demande d'avoir surtout du cœur. Et du cœur, chacun en a un. Ça n'est pas comme un appartement. H. V.

★

PAUL P., A LYON. — Réfléchissez bien avant de prendre une décision aussi grave. Ne la prenez pas. Il est normal qu'elle hésite à cause de son enfant.

SUZY ET JACKIE. — Vous me demandez ce que je pense de ce garçon ? Mais je pense surtout que vous êtes deux affreuses petites coquette agulcheuses. Je pense aussi que ce garçon n'est ni idiot ni dupe. S'il flirte avec vous deux, ensemble ou séparément, il se pourrait bien qu'il en épouse une troisième. Plus réservée. Pour qui l'amour ne sera pas un jeu. Et lui non plus ne jouera plus à ce moment.

JEANNE L. M. — Je vous ai répondu dans mon billet. Bon courage !

COMPAGNONS DES MAUVAIS JOURS

Paroles de Jacques PRÉVERT

Musique de Joseph KOSMA

New Edition Copyright MCML by Enoch et Cie. International Copyright Secured Paris Enoch et Cie, Editeurs.

Compagnons des mauvais jours, je vous souhaite un' bonne nuit et je m'en vais, la recette a été mauvaise, c'est de ma faut', tous les torts sont de mon côté, j'aurais dû vous écouter, j'aurais dû fair' le beau caniche, c'est un numéro qui plaît, mais je n'en ai fait qu'à ma tête, et puis, je me suis énervé. Et j'ai chanté l'histoire trop trist' d'un pauvre chien abandonné. Les gens ne vienn't pas au concert pour entendre hurler à la mort et cett' chanson de la fourrière nous a causée le plus grand tort.

Com - pagnons des mauvais jours — je vous sou-haite u-ne

bon-ne nuit — dor-me-z ré-vez-moi je prends ma cas-

quette et puis deux ou trois ci-ga-rettes dans le pa-quet et je m'en

vais. — Com - pagnons des mauvais jours — pensez à moi

quel-que-fois — plus tard quand vous se-rez ré-veil-lés —

— pensez à ce-lui qui chante en sou-ri-ant un air dé-solé quelque

part le soir au bord de la mer et qui fait en suit' la quêt' pour ach'-

ter de quoi man-ger et de quoi boire. — Compagnons des mauvais jours je vous sou-

haite une bon-ne nuit... dor-me-z ré-vez-moi je m'en vais.

Tous droits d'édition, d'exécution, de traduction, de reproduction et d'arrangements réservés pour tous pays.
Publié avec l'autorisation de MM. Enoch et Cie, Editeurs de Musique, 27, bd des Italiens, Paris (2^e).



LE 3^e COUP

Un film de Igor Savtchenko. Scénario de Perventsev. Musique tirée des œuvres de Tchaïkowsky, avec Alexis Diky, Bogolioubov, Choumski, Marc Bernès. Production des Studios de Kiew, 1948. Distribution : Procinex.



Depuis Stalingrad les troupes allemandes refluent vers l'Ouest. Dans l'immense forteresse de Sébastopol et dans la Crimée tout entière, elles se sont retranchées solidement. Cette tactique, plus politique que stratégique, a pour but essentiellement de maintenir en confiance les alliés balkaniques du Reich. Mais il n'en demeure pas moins que le bastion de Crimée constitue une menace permanente au flanc gauche de l'avance des troupes soviétiques. La citadelle criméenne semble impenable : le génie allemand a renforcé l'antique dispositif de défense turc et crétois. Pis que le mur Atlantique, un système de fortifications borde le bras de mer, plus large que le Pas de Calais, qui sépare la Crimée du continent.

Les troupes du maréchal Vassilievsky se lancent à l'assaut de la Crimée : « Quelles pressions ! Quelles masses ! — déclare le général allemand — pourtant, ils auront beau faire : Sébastopol ne sera pas un nouveau Stalingrad. Il n'y aura plus jamais de Stalingrad ! »

L'infanterie déborde les premiers remparts et dévale dans les premiers fossés, devenus d'immenses pièges à mort : les « hurrah ! » retentissent, mais aussi les cris des blessés. Quant aux râles des mourants, on ne les entend même plus tant est assourdissant le vacarme de l'artillerie et de l'aviation.

Armiens, Tamagne, Kerch tombent, mais c'est au prix d'effroyables pertes en hommes. L'assaut de la Crimée se transforme en hécatombe. Le maréchal Vassilievsky reçoit l'ordre du Kremlin d'envoyer un compte précis des morts, des blessés et des prisonniers... Pendant ce temps, les munitions de l'artillerie, l'élan de l'infanterie, la fougue des fusiliers marins s'épuisent. Le général de la division blindée soviétique exhorte ses troupes : « En avant ! » crie-t-il dans le vaste cimetière de tanks. « En avant !... » lui répondent ses hommes de partout. Mais le général n'assistera pas à la dernière avance de sa division : il tombe, mortellement blessé, sur le champ de bataille.

L'horreur de la guerre apparaît ici clairement : dans un pays ravagé, dans les villages brûlés, dans les maisons éventrées, les survivants se terrent, mais ils gardent au cœur l'amour de leur belle patrie et de la



paix qu'ils ont si vaillamment gagnée après un quart de siècle de socialisme. Cette guerre, ils le savent bien, est l'ultime combat qu'il reste à livrer contre la sauvagerie. Mais les fantassins meurent, les blessés hurlent : le carnage se poursuit et Staline, responsable devant son pays de la défense du sol national, réfléchit aux moyens d'assurer la victoire contre le fascisme en épargnant la vie de ses camarades. A Moscou, devant le conseil de guerre...

Staline propose une tactique audacieuse : l'avance de l'armée rouge en direction de cette impenable Crimée sera stoppée jusqu'au moment où l'idée d'évacuation sera admise par l'état-major allemand, comme la seule permettant d'éviter le désastre. L'arrêt de la poussée soviétique enthousiasme l'adversaire qui croit avoir définitivement freiné la percée de l'armée rouge en Europe. Les jeunes recrues soviétiques, au contraire, s'impatientent dans les tranchées fangeuses. Le brave Tchmyga, un fusilier marin qui était à Stalingrad, compte leur jurer l'ardeur en leur expliquant que « l'homme est le capital le plus précieux », et qu'il est du devoir des dirigeants de l'U.R.S.S...

De ne pas engager l'armée dans des actions téméraires. Pendant ce temps, au casino de Simféropol, l'état-major fasciste fête le « repli des Russes ». Le général commandant la Crimée a été félicité personnellement par Hitler. Quelques mois après Stalingrad, le Reich rêve à l'année 1944 qui s'ouvre pleine de promesses pour lui, semble-t-il. « Berlin-Bakou-Bombay ! tel est notre programme » s'est écrié Hitler. A Simféropol, le général roumain discute avec le général allemand. Le Roumain est moins optimiste que l'Allemand : il sait que les Roumains ont été entraînés malgré eux contre l'U.R.S.S., il sait qu'il est un traître et que ses soldats sont pressés de retourner dans leurs foyers.

C'est qu'Odessa, la porte entre la Crimée et la Roumanie, peut tomber aux mains des Soviétiques d'un moment à l'autre... Au cours de la fête de Simféropol, des émissaires turcs sont venus conférer avec les Allemands et leur renouveler leur sympathie : « Toute lutte contre le bolchevisme nous est chère... » Mais la lutte en question tournera-t-elle en défaite ? A Moscou, Staline annonce son programme de victoire : un premier coup pour délivrer Leningrad, un second pour libérer Odessa, un troisième pour sauver la Crimée. Les plans sont étudiés, précisés. Au moment où Odessa verra flotter le drapeau rouge, le troisième coup sera donné sur la citadelle de Crimée.

A huit heures du matin, la bataille doit s'engager. A huit heures, Staline réunit la commission d'agriculture pour préparer la refertilisation de la Crimée. Là-bas, ce sont les fusiliers marins qui sont partis les premiers pour effectuer un mouvement d'encerclement à travers un endroit mal fortifié que Tchmyga, notre héros, connaît bien car il est criméen. Les soldats s'enfoncent dans l'eau jusqu'à la ceinture et, silencieusement, s'approchent de la côte avant que huit heures aient sonné. Ils sont, de cette façon, prêts à épauler efficacement leurs camarades fantassins. Tchmyga est arrivé le premier sur la côte de sa province natale. Il attend. Huit heures sonnent...

Des salves d'artillerie éclatent de partout. Au-dessus des tranchées russes se dressent des soldats : ils vont monter à l'assaut. « Hurrah ! » crient-ils. Les Allemands les mitraillent, mais en vain, car ces soldats n'étaient que des mannequins. Une fois encore le stratagème réussit. Mais les Allemands, férocelement pilonnés, perdant tous leurs moyens de défense, finissent par comprendre et, la troisième fois, les « hurrah ! » de l'armée rouge les amusent. Pourtant, cette



fois, cela annonce un véritable assaut et les Allemands sont mis en pièces. La route de Sébastopol est libre, mais il va falloir franchir le Mont-Sapoun, et ce sera dur, comme l'explique le maréchal Vassilievsky à ses fantassins.

Le Mont-Sapoun est un haut lieu de l'histoire moderne : c'est là que des milliers d'hommes se sont faits tuer pour préserver leur pays et l'humanité contre la barbarie fasciste. Tchmyga est sorti des tranchées avec un de ses plus jeunes camarades et il est allé lui montrer l'endroit où il s'est battu, quelques années plus tôt, contre les envahisseurs. On retrouve encore des os blanchis et des débris de balles. Quand le jeune camarade de Tchmyga revient dans la tranchée, il trouve le maréchal parmi les fantassins. Averti du danger, il remet, comme tous les soldats soviétiques en ont l'habitude, une lettre à son officier, une lettre en guise de testament spirituel...

« Si je meurs, dites que j'étais un communiste ». Le lendemain, les forces soviétiques se livrent à l'assaut du Mont-Sapoun. C'est une grande montagne rocailleuse, et il suffit de se placer à son sommet, puis de jeter quelques grosses pierres pour que d'autres ne puissent vous rejoindre. Ainsi des nids de S.S., embusqués dans des trous, déversent sur les soldats de l'armée rouge une pluie de rochers. Le camarade de Tchmyga s'élance et parvient à dénichier un de ces S.S. permettant ainsi à ses copains de gagner du terrain. Les fusiliers marins et les fantassins sautent de roc en roc, mais, hélas, beaucoup virevoltent en l'air, poussent un grand cri, et roulent, morts, en bas du Mont-Sapoun.

La position est presque entièrement enlevée. Il s'agit maintenant de hisser le drapeau rouge au sommet du Sapoun pour prévenir les camarades de Sébastopol que l'heure de la liberté va bientôt sonner pour eux. Le drapeau passe de main en main : tel qui le portait a été tué, tel autre, trop pressé d'arriver au but, est tombé, tel autre encore doit livrer un combat corps à corps avec l'ennemi. Le drapeau monte toujours. Voici qu'il arrive au camarade de Tchmyga, qu'il gravit encore quelques mètres, mais tombe. « Si je meurs, dites que j'étais un communiste » et c'est Tchmyga qui le brandit maintenant et qui ne prendra le temps de pleurer qu'en haut du Mont-Sapoun...

Face à Sébastopol, car elle est toute proche, cette ville fameuse, et, autour d'elle, les arbres en fleurs escortent les gars du pays, venus avec les chants du pays et l'ordre de Staline de « fertiliser la Crimée ». Voilà Sapoun, voilà Sébastopol, voilà Yalta et... Simféropol. C'est la débâcle dans le camp de la barbarie. « L'idée d'évacuation » a tellement bien germé dans l'esprit des Allemands qu'ils ne songent plus à se défendre derrière leurs monstrueuses forteresses. « L'idée d'évacuation » du maréchal Staline est devenue une réalité : plus de 7.000 Allemands sont morts, 200 Russes seulement sont tombés dans cet ultime assaut pour libérer le sol national : un bon troisième coup.

De Sébastopol, on s'enfuit comme on peut, c'est-à-dire en barque, en périssoire, en bateau, car il n'y a plus que la mer de libre. Mais la flotte soviétique veille au large et les avions à étoile rouge rôdent dans le ciel. Entre les survivants, la haine éclate. Ainsi le général roumain se trouve aux prises avec le commandant de la Gestapo pour savoir, dans l'encombrement des voitures, qui doit passer le premier. C'est que le troisième coup, la libération de la Crimée, n'a pas été qu'une simple victoire sur le fascisme, ce fut aussi le signe qu'attendaient les peuples de l'Europe Centrale pour entrer en lutte ouverte contre leurs oppresseurs, les nazis.



♈
Le capricorne

La Beauté du diable

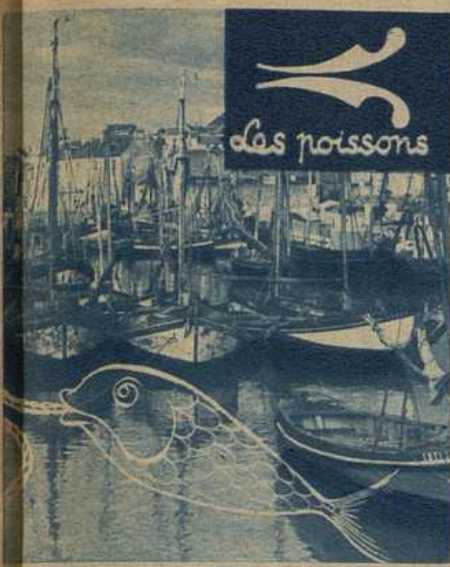


♊
Le verseau

La Soif des hommes



La Marie du Port



♋
Les poissons

Le Passe-Muraille



♌
Le bélier

HOROSCOPE 1950



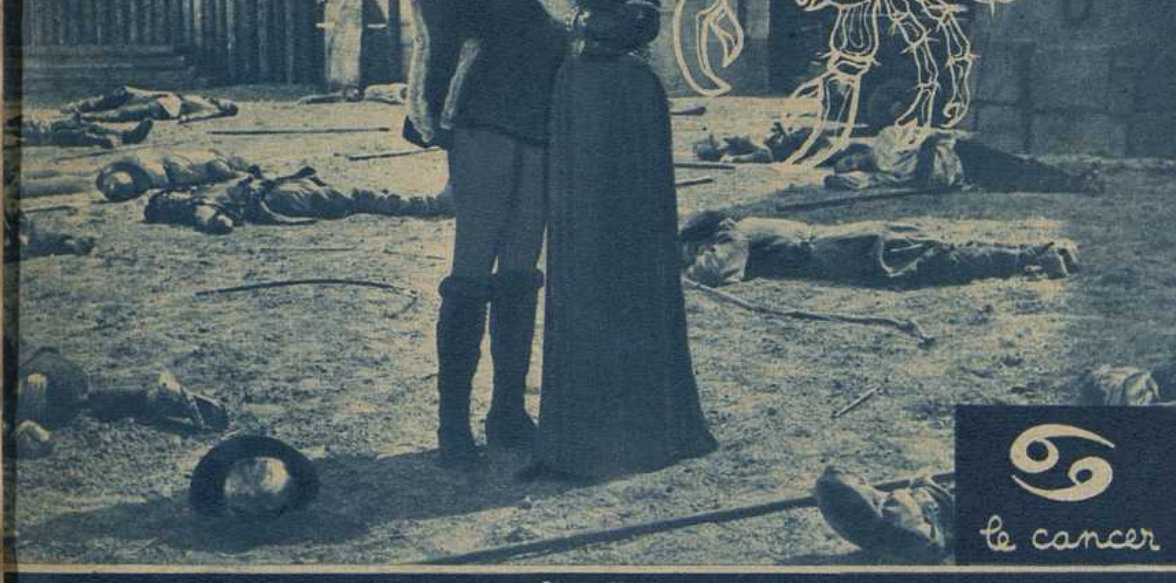
♉
Le taureau

Vendetta en Camargue



♊
Les gémeaux

Les Enfants terribles



♋
Le cancer

Singoalla



♌
Le lion

Le Trésor des Pieds-Nickelés



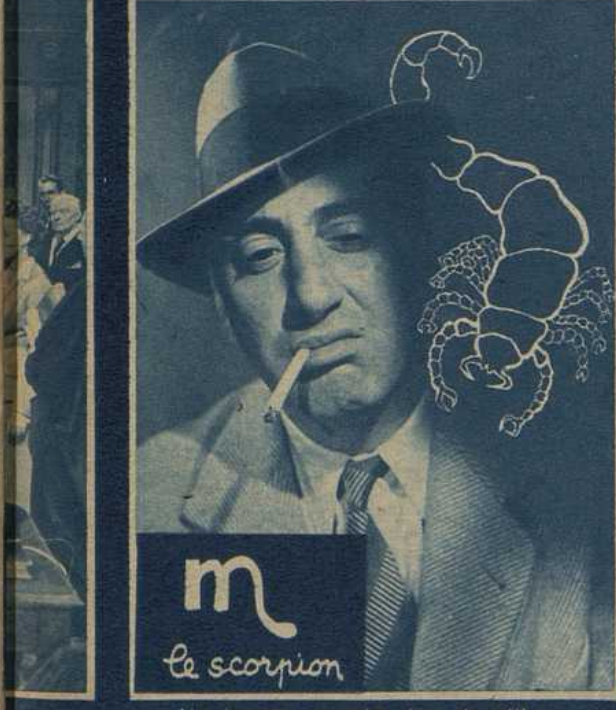
♍
La vierge

L'Ingénue libertine



♎
La balance

Justice est faite



♏
Le scorpion

Un homme marche dans la ville



♐
Le sagittaire

La Vie commence demain



Il est plus facile de prédire le passé que l'avenir...

Et si, à L'Ecran, nous ne sommes pas des images patentés, nous n'avons pas voulu non plus encourir les foudres que la préfecture de Police réserve, paraît-il à ceux qui font profession de deviner le futur...

Aussi, composant ce Zodiaque un peu fantaisiste, nous n'avons pas seulement voulu tenter de donner une image de la diversité du cinéma français de cette année... qui fait, sur cette page, voisiner des œuvres aussi différentes que « Vendetta en Camargue » et « Les Enfants terribles ». Cette opposition apparente de caractère et de style n'étant en réalité que l'expression d'une grande richesse.

Nos rapprochements sont quelquefois tirés par les cheveux (plus exactement par les cornes du Bélier ou la crinière du Lion), nous avons oublié des metteurs en scène, des artistes, des films : excusez-nous, le cinéma français est trop riche.

Et croyez bien que son avenir n'est pas limité aux douze signes du Zodiaque !

Edouard BERNE.

RÉVOLUTION !

La TECHNIQUE DE BASE de la Couture est BOULEVERSEE par les Créations « SANS COUTURE » de

Georgette RENAL

6 Av. F.-D.-Roosevelt, Paris

ROBES - TAILLEURS - MANTEAUX

Modélisés sur vous LE MATIN

Essayés A MIDI

Prêts à porter LE SOIR



FRANCE DE VRIES
15, r. Vignon, Paris - M^o Madel.
Chemisiers « Ingrid »
col « Italien », poignets « ventiliens »
Pékiné, rayé, soie. Prix 2.800 fr.
Popeline unie. Prix 1.925 fr.
Soie. Prix 2.725 fr.

POUR LES FETES DE FIN D'ANNEE
CARRES CRAVATES CHEMISERIE
LINGERIE FINE
POUR LES FETES DE FIN D'ANNEE

RAY St Germain des Prés

44 RUE DU DRAGON - PARIS VI^e

POUR LES FETES DE FIN D'ANNEE
CARRES CRAVATES CHEMISERIE
LINGERIE FINE
POUR LES FETES DE FIN D'ANNEE

LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS
présentent :

Le film que vous allez
admirer bientôt, le
roman passionnant à
mettre dans toutes les
mains...

LOIN DE MOSCOU

de J. AJAEV

PRIX STALINE 1949

T. I : 450 fr.

T. II : 400 fr.

Vient de paraître :

AUX ÉDITEURS FRANÇAIS
RÉUNIS

24, rue Racine - PARIS-6^e
ET DANS TOUTES LES BONNES
LIBRAIRIES.

SERVICE DE VENTE
24, Rue Racine, PARIS

JANE ET MADELEINE + MYRIAM = Le Noël coquet de Claude FARELL

CLAUDE FARELL nous a
reçu chez elle, dans le tout
petit appartement qu'elle
a marqué de sa blonde et déli-
cieuse personnalité... Des fleurs,
des livres, un voile de tulle rose
ennuageant le miroir qui pen-
che son eau limpide au-dessus
d'une coiffeuse... Bien qu'elle
nous soit apparue en dangereu-
se séductrice dans Méfiez-vous
des blondes, elle est la plus ex-
quise, la plus aimable et la plus
simple des hôteses...

...Elle nous a confié son amour
des belles fourrures et, est-il be-
soin de le dire ? ces fourrures
qu'elle aime tant le lui rendent
bien ! Il n'est rien de plus joli,
de plus agréable à voir que l'op-
position de sa chevelure dorée
et le noir profond de sa redin-
gote d'astrakan qu'adoucit près
du visage le gracieux enroule-
ment d'une cravate de vison
gris.

Jane et Madeleine sont des
virtuoses dans l'art délicat du
fourreur. Sous leurs doigts ha-
biles, les peaux précieuses et
magnifiques ont la souplesse et
la docilité des lainages. Pas une
finesse de coupe qui leur échap-
pe ! Ainsi cette redingote d'as-
trakan sera-t-elle traitée comme
un velours de laine, boutonnée
à l'oblique, munie d'une seule
poche à revers, très débordante,
et la ligne du dos plongera-t-elle
selon les rites d'un tissu sous
la ceinture galbée. Vison doré,

vison gris, lustrés, soyeux, pré-
sentent leur beauté à deux autres
créations de grande classe : un
paletot-cape travaillé en un dou-
ble mouvement d'arrondi, aux
larges manches retournées et
ouvertes en cœur, et une très lon-
gue étole drapée que terminent
des pans ailés.

...Chez Myriam, où Claude
Farrell nous a conviée, nous
avons admiré quantité de robes,

ensembles, tailleurs, manteaux
d'un goût parfait.

Claude Farrell venait essayer
une dernière fois « Rumpel »,
une charmante robe de jersey
vert amande, subtilement dra-
pée... Elle a choisi également
« Week-end », une autre robe
seyante de « robardine » gris
clair chiné, ceinturée et bouton-
née de vernis noir.

Cécile CLARE.

Paletot - cape
de vison doré.



L'ÉCRAN français vous présente ses cadeaux de fin d'année

35 o/o de RÉDUCTION sur

UN PORTEFEUILLE HERMÉTIQUE

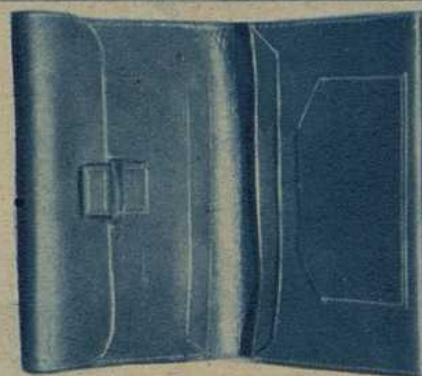
990 fr. au lieu de 1.500 fr.

BOX lavable, 1^{er} choix. Grande poche intérieure doublée pleine
peau, 6 autres poches pour tous papiers et billets, porte-cartes
4 vues, étudié pour contenir toutes cartes et permis. Véritable
fermeture-éclair. Dimensions fermée : 11 cm. 5 x 15 cm. 5.
6 couleurs au choix : Marron - Havane - Bordeaux - Gold
Bleu marine et Noir.

UN PORTEFEUILLE CLASSIQUE

1.290 fr. au lieu de 1.950 fr.

en BOX lavable de 1^{er} choix (il y a quatre choix en BOX).
6 grandes poches dont 1 à soufflet et 1 fermant à patte sur
toute la superficie. Dimensions fermée : 16 cm. x 13 cm.
3 couleurs au choix : Marron - Havane - Bordeaux.
Ces deux pièces sont garanties par le fabricant contre tous
vices de fabrication.



25 o/o de RÉDUCTION sur
UNE MAGNIFIQUE
SERVIETTE

4.600 fr. au lieu de 6.000 fr.

De grande coupe : long. 41 cm. haut. 31 cm.
Entièrement en très belle vache Havane lisse
de 1^{er} choix à grain BOX. Poids 1 kg. 400.
Poignée main renforcée. Souple et de belle
tenue, cette serviette peut affronter les in-
tempéries sans être défranchie, ni déformée.
Elle est entièrement cousue seller. 2 gran-
des poches intérieures de 41 cm. x 31 cm.
chacune avec 2 soufflets de 9 cm. chacun.
Séparation intérieure en cuir de vache.
2 poches extérieures de 16 cm. x 22 cm.
chacune avec soufflets.

Fermeture par 2 serrures automatiques en
cuivre nickelé.
Le corps et toutes les parties de la serviette
sont pris en pleine peau, sans rajoutures,
ni collages.

Cette serviette, fabriquée spécialement pour
les lecteurs de L'ÉCRAN par une sellerie re-
nommée et dont le cuir a subi un tannage
spécial, n'a rien de commun avec des mo-
dèles d'abattage sur lesquels un vernis mas-
quera une qualité inférieure. Chaque pièce
est vérifiée par un responsable du journal
et garantie par le fabricant contre tous vices
de fabrication.



VOUS POUVEZ VOUS PROCURER CES ARTICLES

1^o A NOS BUREAUX : Ces 3 pièces sont immédiatement disponibles à
nos bureaux, 3, rue des Pyramides (2^e étage), tous les jours de la
semaine, y compris le samedi, de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 h.

2^o CONTRE REMBOURSEMENT : En adressant vos commandes accompa-
gnées du BON ci-joint à L'ÉCRAN FRANÇAIS, 3, r. des Pyramides, Paris-1^{er}.
Frais d'expédition à payer en sus au facteur. Les emballages sont garantis.
Pour la serviette : 250 francs - Le portefeuille classique : 120 francs.
Le portefeuille hermétique : 110 francs.

Indiquer pour chaque article la couleur de votre choix.
N'envoyez pas d'argent d'avance, sauf pour les Territoires d'Outre-Mer.

**BON VEDETTE
à découper**



Etole de renard « Ko-Hi-Nôr »

Redingote astrakan
double mouvement
d'oblique, ceinture
galbée, cravate de
vison gris.



Robe de jersey aman-
de boutonnée de cris-
tal vert.

LES CINÉ-CLUBS A TRAVERS LA FRANCE

Paris et Banlieue

LUNDI 18 DECEMBRE
CINÉ-CLUB UNIVERSITAIRE : « Salle de la Fraternelle », 21, rue Yves-Toudic, 20 h. 45 : Nana, Fievers.

MARDI 19 DECEMBRE

CORBEIL : « Le Ferry », 21 h. : Brève rencontre. — SAINT-GERMAIN : « Le Royal », Tchapaïev, Le Charron. — ARGENTEUIL : « Majestic », 20 h. 45 : Les Illégaux, Les Révoltes d'Alvarado. — ECOLE NORMALE SUPERIEURE : « Salle de l'école », Boule de Suif. — MALAKOFF : « Cinéma Celtic », No man's land, Jour de paye. — CLICHY : « Le Palace », 21 h. : Festival du dessin animé et du burlesque. — LE VESINET : « Médicis-Cinéma », 21 heures : La Tour, Entracte, L'île aux oiseaux.

MERCREDI 20 DECEMBRE

MONTREUIL : « Salle des fêtes », Le jour se lève. — AUBERVILLIERS : CINÉ-CLUB UNIVERSITAIRE : « Salle de la Fraternelle », 21, rue Yves-Toudic, 20 h. 45 : Allemagne année zéro, En rade.

JEUDI 21 DECEMBRE

BLANC-MESNIL : « Mesnil-Palace », 21 heures : Le ciel est à nous, Etat des abeilles, Grill-room. — CINE-CLUB UNIVERSITAIRE : « Salle Cluny-Palace », 18 : Extase, Romance sentimentale.

VENDREDI 22 DECEMBRE

RENAULT : « Musée de l'Homme », 20 h. 30 : Mariage de Chiffon. — FLEURY-MEROGIS : « Salle du Centre », Maria Canalearia.

SAMEDI 23 DECEMBRE

C. C. DE L'ARCHER : « Cinéma Palermo », 16 h. 30 : Le ciel est à vous.

MARDI 26 DECEMBRE

BACNOLET : « Novelty-Palace », 21 h. : Quatre pas dans les nuages.

Vrouine

LUNDI 18 DECEMBRE

AVIGNON : « Rex-Cinéma », Pépé le Moko. — CAHORS : « A.B.C. », Idylle à la plage. — LUNEL : Les disparus de Saint-Agil. — CHERBOURG : Tabou, Les isolés. — SAINTE-FEYRE : « Sanatorium », La dernière chance.

MARDI 19 DECEMBRE

CLERMONT-FERRAND : « Vox », 21 h. : Quatorze juillet. — BEAUVAIS : « Beauvais »,

« Enfant de Gorki. — ALBERTVILLE : « Pathe », Rome ville ouverte. — CHAMBERY : « Salle municipale de la Gracette », 21 h. : « Pépé le Moko. — QUIMPER : « Odeon-Palace », 21 h. : La mort du cygne. — TROYES : « Modern », Pension Minors. — CHARTRES : « Excelsior », 21 h. : Le mariage de Chiffon. — METZ : « Caméo », 20 h. 30 : Au cœur de la nuit. — VOIRON : « Cinéma-Palace », Carnet de bal. — MONTPELLIER : « Royal », Les disparus de Saint-Agil. — REIMS : « Familial », Quatorze juillet. — LA ROCHELLE : « Le Familial », La vie privée d'Henri VIII. — SAINT-QUENTIN, 49, rue Raspail : Passion de Jeanne d'Arc.

MERCREDI 20 DECEMBRE

MONTLUÇON : « Apollo-Cinéma », 20 h. 30 : Brève rencontre. — AUXERRE : « Sélect-Cinéma », 21 h. : Après le crépuscule vient la nuit. — DIJON : « Familial », Les deux timides. — SARREQUE-MINES : Emile et les détectives. — QUIMPER : « Excelsior », 20 h. 45 : L'assassinat du Père Noël. — LA ROCHE-SUR-YON : « Théâtre Municipal », 21 h. : Les dames du Bois de Boulogne. — ARRAS : « Palace », 21 h. : Jour de colère. — TOURNAI : « Ciné-Théâtre », Winslow contre le roi. — COSNE : « Eden-Cinéma », Les visiteurs du soir.

JEUDI 21 DECEMBRE

MERLEBACH : « Kraemer », Pays sans étoiles. — SAINT-HILAIRE : « Sanatorium », La symphonie des brigands. — AIX-EN-PROVENCE : « Casino Municipal », Pépé le Moko. — LIEVIN : « Salle des fêtes des mines », Tabou. — GRENOBLE : « Modern-Cinéma », 20 h. 45 : Les trois lumières. — VENCE : « Sanatorium », La belle et la bête.

VENDREDI 22 DECEMBRE

CARCASSONNE : « Vox », 21 h. : Maxime à Viborg. — ALENÇON : « Normandie-Cinéma », Extase.

MARDI 26 DECEMBRE

NICE : « Rex-Cinéma », 21 h. : Pépé le Moko. — AMIENS : « Rex-Cinéma », 21 h. : Naissance du cinéma, Idylle à la plage, Rubens, Terre sans pain, Entracte. — CHALON-SUR-SAONE : « Excelsior-Cinéma », A propos de Nice, Atalante.

MERCREDI 27 DECEMBRE

SAINTE-FEYRE : « Sanatorium », Quelque part en Europe.

contre le Bon Dieu, les trois prophètes, la Vierge Marie et saint Joseph, le soir de Noël, et est entraîné par Satan chez le roi David avant de faire fortune dans les mines de cuivre et de rencontrer la charmante fantôme.

Voilà. C'est tout ce que je vous en dirai, parce que je ne veux pas abuser de la patience que vous avez apportée à m'écouter pour ne pas m'entendre parler du chemin du ciel que le O.C. de Nancy a l'honneur de vous présenter aujourd'hui.

IL N'EST PAS TROP TARD peut-être pour parler de la tournée que Sonika Bo (fondatrice et animatrice du C.C. Gendillon, et aujourd'hui vice-présidente de la Fédération des C.C. de Jeunes, créée lors de la dernière assemblée générale de la F.F.C.C.) fit, en juin dernier, dans les clubs de la Drôme et de l'Ardeche. Invitée par le Ciné-Club de Jeunes de Valence, qui ne put malheureusement pas la recevoir (car le jour prévu coïncidait avec une importante manifestation de jeunesse locale), elle porta, dans les villes où existait déjà un ciné-club, une parole attendue et écoutée avec enthousiasme et, dans les villes qui ne comptaient pas de ciné-club de jeunes, elle sut donner aux enfants le désir d'en avoir un et aux adultes la foi en l'œuvre nécessaire. Que ce soit à Romans, où douze cents enfants l'applaudirent dans une salle de huit cents places; à Annonay, où une seconde séance dut être improvisée sur-le-champ; à Tournon, où le conseil d'administration du C.C. de Jeunes la reçut dans la vieille « Salle des Actes » du lycée, en présence du proviseur, du sous-préfet, du maire, et où l'on but un verre d'Herminette à la prospérité des C.C. de Jeunes et d'Enfants; à Aix-en-Provence, annexé pour un temps à la vallée du Rhône; à Aubenas, à Die, le même public d'enfants enthousiastes se retrouva pour applaudir un programme de choix, s'attendant, rire et chanter. Au total, belle tournée, pleinement réussie, mais surtout utile et riche de promesses.

Le rôle de Marie est interprété par Eivor Landström; celui du Bon Dieu par Anders Henrikson, celui du Diable par Fjelleström et celui du roi Salomon par H. Löwenadler.

C'est l'histoire d'un jeune paysan qui part à la recherche de sa fiancée brûlée comme sorcière, ren-

Voyage autour d'une caméra (2)

La "Starlett" (9,5 mm., 16 mm.) est née sous le signe de la Sainte-Simplicité

NOUS avons vu, la semaine dernière, comment la « Starlett » (1) de M.C.M. avait heureusement résolu, pour le cinéaste amateur l'embarras du choix entre le 9,5 mm. et le 16 mm.

Mais là ne se sont pas bornés les efforts du constructeur. Ils ont porté ensuite sur deux autres points :

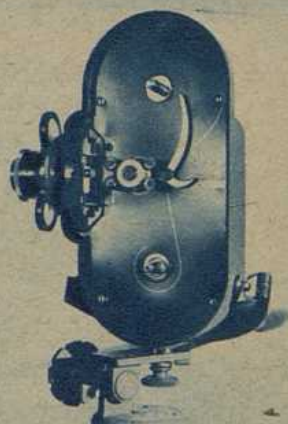
1° Produire pour une somme de 69.600 francs une caméra mûnie d'un bon objectif, accompagnée d'un sac, d'un pied panoramique, et qui se trouve à égalité avec des appareils dits « semi-professionnels » et qu'on ne trouve dans le commerce que pour 130.000 à 140.000 francs, soit près du double.

2° Résoudre le second dilemme qui se pose au postulant cinéaste à savoir : « Ou j'achète un appareil trop bon marché (camelote, disons le mot) et lorsque j'aurai des déboires, je ne saurai jamais si je dois les attribuer à mes méconnaissances personnelles ou aux déficiences de ma caméra; ou, au contraire, j'achète un matériel perfectionné mais délicat et je vais m'embrouiller les doigts (et l'esprit) dans les réglages et manipulations.

En fait, ces deux problèmes n'en faisaient qu'un : construire à bon marché une caméra de valeur venant à l'appui pour l'établissement d'un mécanisme de haute précision mais simplifié. Pour ne citer qu'un exemple, disons qu'il est moins onéreux de se pencher sur le calibrage d'un unique tambour entraîneur que d'en fabriquer

mécanisme précis ? Pour le savoir examinons-en les différents points : — Le mouvement d'horlogerie qui le commande déroule sans ralentissement 8 m. 20 de pellicule. On l'entend à peine. Ce détail n'aurait que peu d'importance pour les prises de vues en « muet » si le bruit d'un moteur mécanique n'était le fait de secousses qui, elles-mêmes, rendent l'image tremblante.

— La « carrosserie » de la caméra est composée d'un boîtier et d'un couvercle en duralumin fondu qui, y compris le mécanisme intérieur et l'optique, pèse au total un peu moins de deux kilos. C'est un bon poids : plus lourd, l'appareil fatigue l'opérateur ; plus léger, il



manque d'assise et les vues qu'il prend, de fixité.

L'obturation est à rotation rapide (augmentation de la luminosité).

Le débiteur unique, et l'enroulement de la pellicule par chariot à griffe assurent une parfaite fixité.

Un simple réglage permet non seulement de varier la cadence de prise de vues de 8 à 64 images-seconde (ce qui permet tous les effets de ralenti, d'accélération ou de synchronisme avec le son, mais de faire de « l'image par image » ce qui autorise d'innombrables trucages et, également, des réalisations de dessins et de maquettes animées.

Un chargement en plein jour de films de trente mètres (si utiles pour le reportage, entre autres). Signalons par la même occasion que ce chargement est des plus simples et que, d'autre part, le démontage du cadre-fenêtre quasi instantané facilite l'indispensable nettoyage périodique du couloir où glisse le film.

Enfin, doublement gradué en mètres et en pieds, un compteur permet à tout instant de savoir « où l'on en est ».

Tels sont les principaux avantages mécaniques (et économiques) de la « Starlett ».

Cependant, une caméra sans objectif serait une caméra aveugle. C'est donc son optique et sa visée que nous examinerons la prochaine fois.

(A suivre.)

Michel FAVIER-LEDOUX.

(1) Distributeur général : Orbi-Film et Orbi-Export, 18, rue Marbeuf, Paris (8^e). Elysée 44-37.

PIERRE HORAY — ÉDITIONS DE FLORE UN ENSEMBLE CONSACRÉ PAR LE SUCCÈS UNE DOCUMENTATION UNIQUE INDISPENSABLE A L'HONNÊTE HOMME

ALMANACH DES LETTRES 1951 (cinquième année)
sous la direction d'YVES LEMAR,

présenté par André BILLY, de l'Académie Goncourt.

ALMANACH DES SCIENCES 1951 (quatrième année)
sous la direction de René SUDRE,

avec la collaboration de 32 membres de l'INSTITUT, Professeurs de Facultés et Savants.

ALMANACH DU THEATRE & DU CINEMA 1951 (troisième année)
sous la direction de Jean VAGNE,

présenté par Armand SALACROU, de l'Académie Goncourt.

ALMANACH DE LA MUSIQUE 1951 (deuxième année)
sous la direction d'Erik SARNETTE,

présenté par Claude DELVINCOURT, directeur du Conservatoire.

ET POUR LA PREMIERE FOIS :

ALMANACH DU DISQUE 1951

sous la direction de Michel de BRY

et présentation de René NICOLY,

Président des Jeunesses musicales de France.

Chaque volume 256 p. in-16 Jésus cartonné sous jaquette : 420 fr.

UN CADEAU APPRECIÉ : LES CINQ ALMANACHS
REUNIS SOUS UN ELEGANT EMBOITAGE... 2.250 fr.

LA GAZETTE DES LETTRES

JEAN DISLY

"COIFFEUR MODERNE"

8, RUE DE L'ISLY (Près Gare St-Lazare)
Téléphone : EUROPE 39-96



JEAN DISLY doit son succès à ses merveilleuses réalisations inspirées de la mode actuelle ! « Coiffure sur cheveux courts ». JEAN DISLY réussit aussi les coiffures traditionnelles... si celles-ci ont votre préférence. JEAN DISLY non seulement vous coiffe à ravir, mais « soigne » votre chevelure. JEAN DISLY spécialiste incontesté de la permanente à froid.

NAHMIAS

Marguerite Roch LINGERIE



CADEAUX DE NOEL -- JOUR DE L'AN

* MARGUERITE ROCH vous offre parmi une gamme de ravissants chemisiers, son chemisier « PEAU D'ANGE », entièrement brodé main au prix exceptionnel de... 3.900 Francs.
* MARGUERITE ROCH, lingerie fine, pyjamas, chemises de nuit ; combinaisons ENTIEREMENT COUSUES MAIN, dentelle 2.600 Francs.
* MARGUERITE ROCH, le chic et la séduction de Paris, ouvert sans interruption de 10 à 20 h. : 33, bd de Clichy, PARIS-9^e - TRI. 08-03 - Métro : Blanche et Pigalle. - Autobus : 30 et 67. Magasins ouverts les dimanches 24 et 30 décembre

NAHMIAS

PETITES ANNONCES

COURS ET LEÇONS
La ligne : 85 francs.

Cours du coméd. Mihalesco, FIG. 68-80

DEMANDE D'EMPLOI
La ligne : 35 francs.

Dame, 58 ans, bonne présent., bon éducat. Situation. Cherche vue mariage Monsieur, fonctionnaire ou retraité. Pas sér. s'abstenir. Ecr. N.

Project. son. 16mm. « RADIO CINE-MA ». Gde bob. 2 valises amplif. 5 w. av. P. U. et micro. Bas px, s'ad. P. Morin, 16, r. J.-Gallet, Colombes-Cha. 26-41 - dom. CHA. 26-10.

Un abonnement à
L'ECRAN français
est un cadeau qui
fait toujours plaisir

Composé par la
Société Nationale des Entreprises de Presse
IMPRIMERIE CHATEAUDUN
59-61, rue La Fayette - Paris (9^e).

L'ECRAN FRANÇAIS

L'hebdomadaire indépendant du cinéma a paru clandestinement jusqu'au 15 août 1944.
REDACTION-ADMINISTRATION : 3, rue des Pyramides - PARIS (1^{er}).
TELEPHONE : Rédaction-Administration : OPÉRA 86-21 et 85-27
PUBLICITE : INTER-PRESSE, 10, rue de Châteaudun - PARIS (9^e)
TELEPHONE : TRUDAINE 75-63 et 75-64.

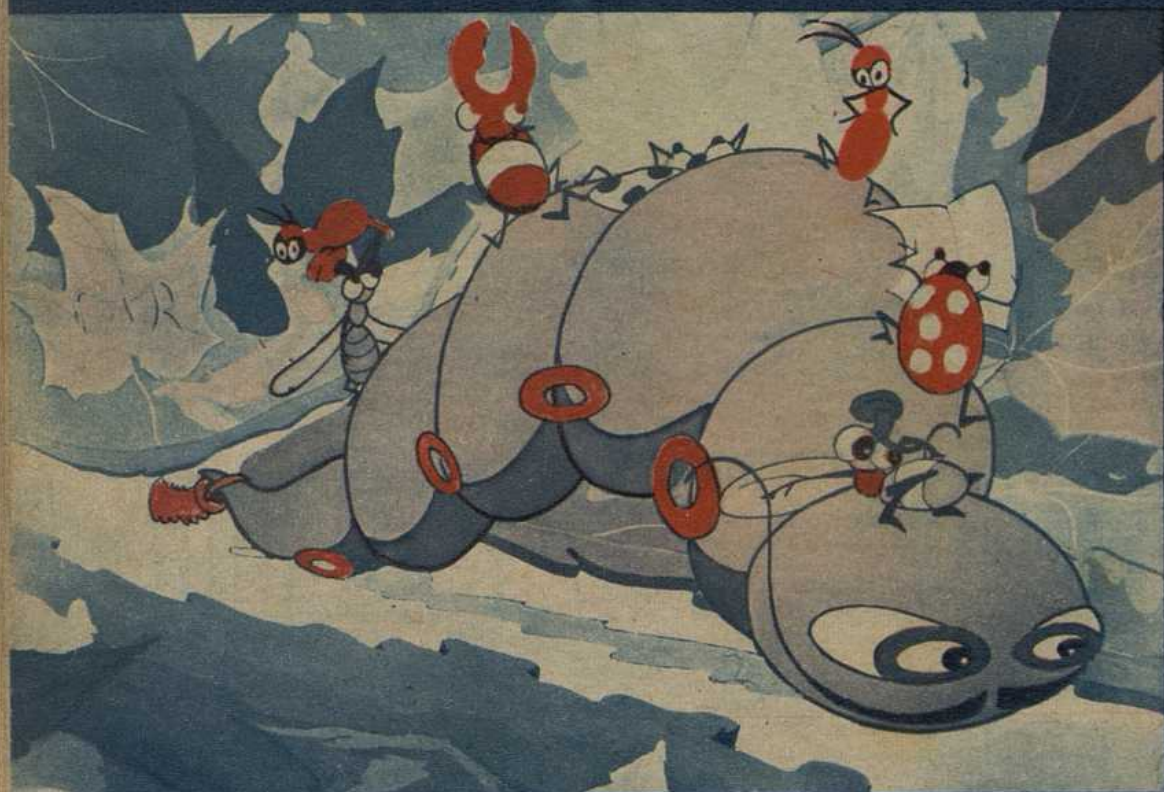
ABONNEMENTS :

FRANCE ET UNION FRANÇAISE : A partir du 1^{er} juillet : 1 an, 1.000 francs; 6 mois, 550 francs; 3 mois, 300 francs.
ETRANGER : 6 mois, 1.000 francs; 1 an, 1.700 francs.
Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 20 francs.
C.C.P. PARIS 5067-78.

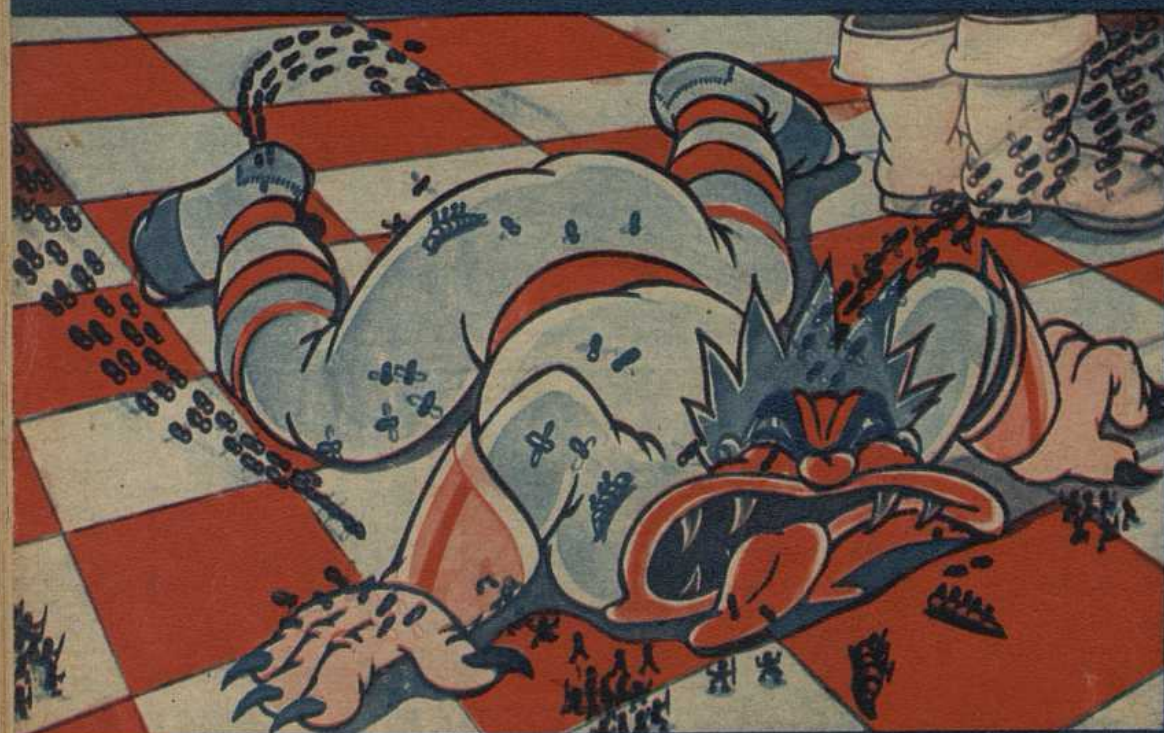
Rédacteur en chef : Roger BOUSSINOT. - Administr. : Edmond LEMOINE
Maquettes et présentation : Michel LAKS.



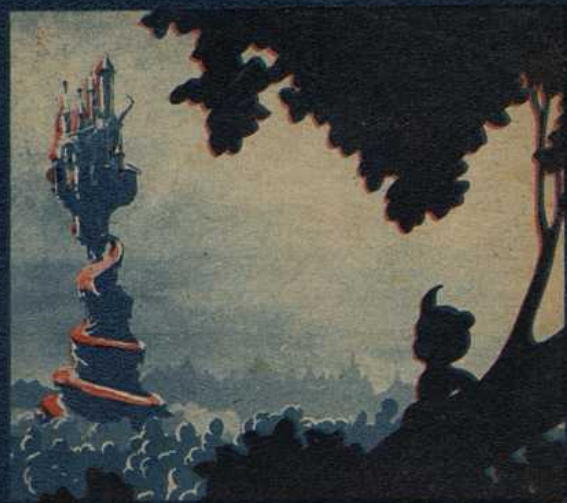
Voici Jeannot l'intrépide et ses six compagnons sur le tapis magique de l'ogre.



Le ver luisant transporte sur son dos des coccinelles et des abeilles.



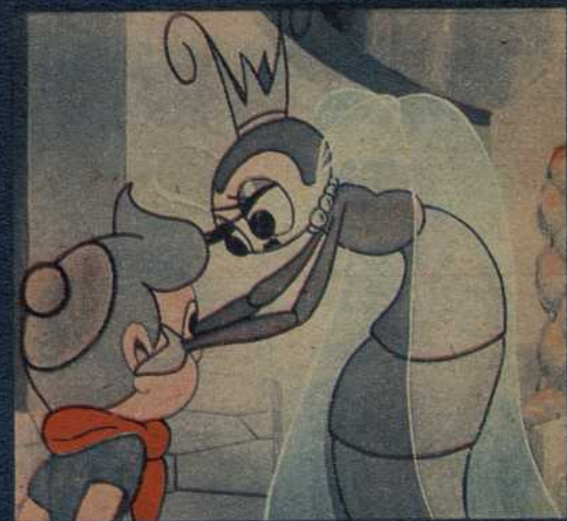
Victoire ! L'ogre est terrassé grâce aux abeilles.



Jeannot contemple le merveilleux château de l'ogre.



La reine des abeilles et Jeannot dirigent le combat contre l'ogre.



Jeannot l'intrépide, vainqueur de l'ogre, reçoit l'Ordre de la Ruche.



Dans l'allégresse générale, Jeannot valse avec la reine des abeilles.